

nos cahiers

lëtzebuerger zäitschrëft fir kultur

SUPPLEMENT DE L'ALUC

4

ANNUAIRE DE L'ALUC 1984

ASSOCIATION
LUXEMBOURGEOISE
DES UNIVERSITAIRES
CATHOLIQUES

ASSOCIATION LUXEMBOURGEOISE
DES UNIVERSITAIRES CATHOLIQUES

Annuaire de l'ALUC 1984

Rédaction: Joseph Kohnen

1984

Imprimé sur les presses de l'Imprimerie Saint-Paul, Société anonyme, Luxembourg

TOUS DROITS RÉSERVÉS

BUREAU DE L'ASSOCIATION: 5, AV. MARIE-THÉRÈSE, LUXEMBOURG

Tél. 7 47 43-250

Sommaire

IN MEMORIAM R. P. JOSEPH KLOPP SJ

<i>Paul Weber:</i>	Il ne sera pas oublié!	7
<i>Jean-Mathias Goerens:</i>	Remercions le Père Klopp!	11
<i>Joseph Schaack sj – Paul Daman sj:</i>	In memoriam Pater Joseph Klopp sj	15
<i>François Karels:</i>	Dem toten Mitbruder Joseph Klopp zum Gedenken	19
<i>Jeanne Steichen:</i>	Pater Joseph Klopp SJ zum Gedenken	21
<i>Michel Dauphin:</i>	In memoriam Joseph Klopp SJ	23
<i>Claude Wiseler:</i>	A notre Aumônier et Ami le Père Joseph Klopp SJ	25
<i>André Grosbusch:</i>	A notre regretté Père Klopp	27
<i>Ernest Faber:</i>	A notre Aumônier le Père Klopp SJ	29
<i>Marc Boden:</i>	En mémoire de Raoul Heischbourg	31

CONFÉRENCES – TABLES RONDES – RELATIONS INTERNATIONALES

<i>Hubert Glesener:</i>	Rapport d'activités de l'Aluc-Gradués	35
TABLE RONDE:	«Comment préparer l'avenir économique et humain»	
<i>Paul Zimmer:</i>	Réformer la démocratie pour mieux gouverner	37
<i>Lucien Seywert:</i>	Innovations technologiques	41
<i>Charles Ruppert:</i>	Le défi économique: Mieux gérer avec des moyens réduits	46
<i>Guy Bernard:</i>	Synthèse et conclusions	52
TABLE RONDE:	L'enseignement des sciences	57
<i>Marcel Oswald:</i>	Les mathématiques	58
<i>Jean-Claude Asselborn:</i>	L'informatique	59
<i>Jean-Paul Zanter:</i>	La physique	61
<i>Pierre Seck:</i>	La chimie	62
<i>Jean-Marie Mangen:</i>	La biologie	63
<i>J.-P. Roger Strainchamps:</i>	Les débouchés pour les futurs enseignants	65

TABLE RONDE:

<i>Marcel Oswald:</i>	Ecole sans éducation morale?	71
<i>Marcel Oswald:</i>	Prière chrétienne et prière monastique	75
<i>François Karels:</i>	Der diesjährige deutsche Katholikentag (4.-8. Juli 1984) im Spiegel der Medien	79
L'ALUC et Pax Romana – MIIC		82
Nos contacts avec l'Université Catholique de Louvain		83

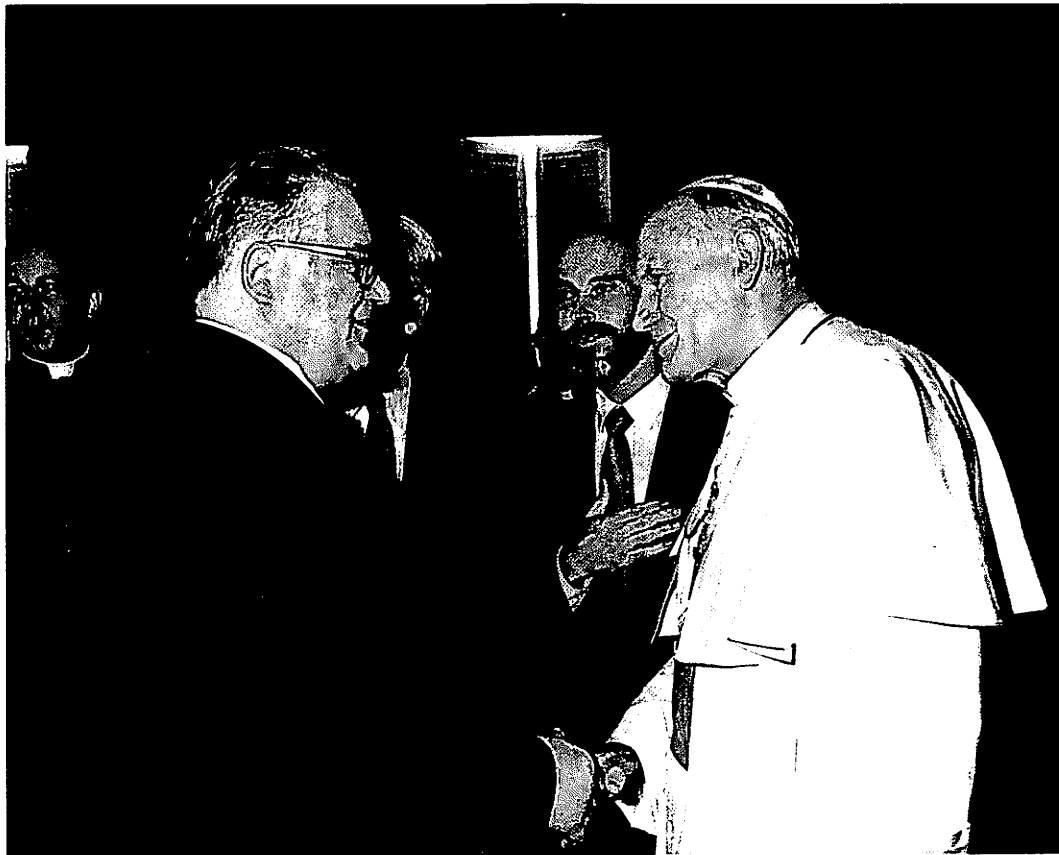
NOS AUTEURS:

<i>M. G.:</i>	De la peur	89
<i>Léon Noesen:</i>	Über die Vernunft	91
<i>J.-P. Roger Strainchamps:</i>	Réflexions à propos du problème de l'identité	97
<i>Christophe Berchem:</i>	Naturwissenschaft und Gottesbeweis	105
<i>Jos. Valentiny:</i>	Le chemin de Théo Kerg	113
<i>Emmanuel Reichling:</i>	Gedichte	124

Quelques communications de l'ALUC

Il y a 60 ans	129
Priedegt an der Krëscht dagsveillée 1983	131
Eisen neien Aumônier Guy Weirich stellt sech vir	135
Les Comités de l'ALUC	139

In memoriam R. P. Joseph Klopp SJ
Aumônier général de l'ALUC



(Photo Osservatore Romano)

Photo prise lors du Congrès Européen Pax Romana, Rome, septembre 1982

Il ne sera pas oublié!

Le monde des universitaires catholiques de Luxembourg n'oubliera pas de si tôt le Révérend Père Joseph Klopp, SJ, aumônier général de l'ALUC, nommé tout court «eise Père» par ses amis et collaborateurs. Sa disparition soudaine a laissé un grand vide dans la vie de notre Association et du diocèse de Luxembourg.

Le «père» était non seulement un homme hautement considéré pour ses facultés humaines et intellectuelles ou sa vie exemplaire de religieux et de prêtre, mais encore un aumônier, un prêtre, un confident, un conseiller, un formateur aimé.

Né dans la région mosellane, il possédait les bonnes qualités des gens de ce coin de notre pays. Il avait l'esprit vif, pétillant et espiègle. Sa facilité de parole et d'improvisation dans les discussions ou colloques étonnait. On aimait et recherchait sa compagnie à cause de son humour qui dévoilait un coeur plein de bonté, même de tendresse. Dans son amitié, il restait exemplairement fidèle et attachant.

La personnalité du Père Klopp montrait de nombreuses facettes, riches et attrayantes.

Hautement cultivé et consciemment ouvert à la vie moderne, généreux et dévoué jusqu'à l'extrême, oublieux de sa personne jusqu'à négliger sa santé, doté d'une tolérance et d'un respect profond pour les hommes et leurs situations souvent angoissantes et humainement inextricables, il avait le don, par son genre et sa simplicité, de comprendre l'homme de la rue et d'être le compagnon de route de l'intellectuel tourmenté par les problèmes des temps actuels.

Il n'était pas le type d'éducateur qui prônait avant tout, dans l'approche des problèmes et dans la direction des consciences, le principe de l'autorité, de la loi, de l'obéissance et du respect extérieurs.

Il puisait ses forces dans les moments de prière et dans sa relation profonde avec le Christ. Le Père Klopp était l'éducateur qui voulait convaincre, qui voulait amener ses étudiants et ses amis à voir, à juger et à choisir.

Le but de tout son travail était de leur faire rencontrer la vérité dans le Christ et de les aider à rechercher une profonde amitié personnelle avec le Christ.

Etre prêtre et éducateur, apôtre et formateur, c'était le sens de la vocation du «père» et de son travail apostolique infatigable!

Il avait l'art, comme aumônier, de faire découvrir aux jeunes la réalité et la vérité de la vie, d'ouvrir leur intelligence et leur coeur à choisir une ligne de vie, d'apprendre à se juger soi-même et à découvrir, dans le monde superficiel et

déboussolé d'aujourd'hui, le Dieu d'amour tel qu'il se manifeste à travers toutes les réalisations grandioses de la science et de la technique modernes.

C'est par ce chemin de réflexion, de silence et de méditation, que l'aumônier de l'ALUC essayait de diriger ses jeunes amis. C'est seulement par un tel chemin que l'homme commence à être homme, à entrer dans un climat d'intériorité enrichissante, dans une vie de partage et de charité fraternelle, dans la communion de Dieu.

Le Père Klopp formait en même temps à la culture et à la foi. Il s'était acquis, dans ses années de lycée à Luxembourg et durant ses études philosophiques et théologiques chez les Jésuites à Louvain/Heeverle et à Francfort, une vaste culture classique, une ouverture large aux choses de l'homme et aux richesses de l'esprit.

Cette formation solide empêchait le Père Klopp de devenir un rêveur, un coureur de chimères.

Il n'était pas l'adepte d'un humanisme chimère et d'un engagement naïf et irréaliste, mais il luttait - il faut le répéter - il luttait pour une culture humaine axée sur le Christ. Au centre de cette culture se trouvait l'homme rénové dans et par le Christ.

Ce n'est donc pas par hasard que le Père Klopp stimulait parmi les membres de l'ALUC le sens et le souci de cette vraie culture humaine et chrétienne qu'il considérait comme un point essentiel de son activité pastorale.

Dans ses soucis et ses aspirations prédominaient l'éducation des jeunes à une responsabilité personnelle, la formation à l'engagement chrétien pour le bien de l'Eglise et du monde. Les sciences humaines, les questions sociologiques, la théologie, l'engagement apostolique, la personne du Christ ressuscité et le mystère de l'Eglise, voilà le vaste domaine des intérêts de notre aumônier et de son infatigable travail.

Notre aumônier connaissait bien la parole de saint Thomas, commentant Aristote: «Genus humanum arte et ratione vivit» (Post analyt., n. 1). Pour lui la culture était une caractéristique essentielle de la vie humaine. Il était foncièrement convaincu que c'est par la culture - dans le sens chrétien de son application - que l'homme accède vraiment et pleinement à l'humanité. Au sens large, le mot culture désigne tout ce par quoi «l'homme affine et développe les multiples capacités de son esprit et de son corps, s'efforce de soumettre l'univers par la connaissance et le travail, humanise la vie sociale, aussi bien la vie familiale que l'ensemble de la vie civile, grâce au progrès des moeurs et des instructions, traduit, communique et conserve enfin dans ses oeuvres, au cours des temps, les grandes expériences spirituelles et les aspirations majeures de l'homme, afin qu'elles servent au progrès d'un grand nombre et même de tout le genre humain». (Gaudium et Spes, n.5)

Notre aumônier faisait sienne la parole du Pape Jean-Paul II, pour qui la «culture est ce que par quoi l'homme, en tant qu'homme, devient davantage homme, est davantage, accède davantage à l'être». (Jean-Paul II, Discours devant l'UNESCO, le 2. 6. 1980).

On ne peut guère juger à sa juste mesure l'immense travail culturel et éducatif réalisé par l'aumônier de l'ALUC, obstiné à fournir aux jeunes une explication du

monde moderne et à les aider à discerner les courants qui animent le monde actuel. Une profonde culture chrétienne devrait tendre au perfectionnement de l'homme et au perfectionnement du chrétien.

Les nombreuses conférences publiques organisées pour les étudiants et le grand public, sous l'impulsion et l'initiative du «père», témoignent de ce travail culturel, de ce projet d'humanité fondé sur l'image chrétienne de l'homme, qui en Jésus Christ est devenu fils de Dieu, frère du Christ et frère de tous les hommes et est appelé à entrer dans la communion de Dieu.

C'est à partir des idées conciliaires de Vatican II qu'il voulait former des hommes et des chrétiens.

Dans les conférences – il en existe au moins soixante-quinze, toutes photocopiées et publiées par les soins de Joseph Klopp – reviennent les grands thèmes: l'homme, l'humanité, le sens de la vie, la foi, l'amour humain, la famille, la vie sociale et économique.

Des noms de réputation européenne se donnèrent la relève à la Tribune de l'ALUC. Un petit choix en montre la diversité des conférenciers et l'importance des thèmes traités. F. Frankl, Eugen Biser, le Dr Brisset, B. Staehelin, Mgr Aubert ont surtout traité le problème du sens de l'homme et de la vie humaine; les conférenciers comme Liégé, Geffré, A. Thomé, Mario von Galli, Nielly, A. Brien, Jossua, Javaux, ont exposé des sujets de la Foi et de l'Eglise; la famille et l'amour ont été l'objet d'analyses d'experts comme Delepierre, le Dr Chauchard, Pelfrène, Demolder, le Dr Seywert.

Le Père Klopp a résumé son projet pastoral et éducatif dans l'article intitulé «Foi et Culture».

«A l'homme moderne l'Eglise propose la réalité du Christ mort et ressuscité. Le croyant arrive à assumer pleinement la double face rationnelle et vitale de tout humanisme. Il les réconcilie, les unifie en les corrigeant. A l'existentialisme on demandera de dépasser son anarchie outrancière et on orientera vers le prophétisme et la prière les forces qu'il recèle. Au rationalisme, on montrera combien le Mystère transcende la connaissance du monde. L'homme véritable ne se crée que par la communion vivante des deux faces de son être, communion que seul le Christ rend possible» (Klopp, Foi et Culture, in: Annuaire de l'ALUC 1981, p. 44).

Il nous incombe de rester fidèle à ce testament spirituel.

Paul WEBER
aumônier général de l'ALUC

Remercions le Père Klopp!

La veillée de Noël de l'ALUC fut pour beaucoup de nos étudiants et pour nombre des plus assidus de la section des gradués la dernière rencontre avec le Père Klopp.

Il avait laissé ce soir-là à de jeunes confrères la charge de présider à la célébration eucharistique et de prononcer l'homélie. Comme si souvent par le passé, il avait choisi de rester discret, sans doute à l'écoute, et quand même ceux qui tant soit peu connaissaient la vie de l'ALUC, ont dû sentir qu'avec les forces vives de la section des étudiants ce fut lui qui animait et qui en quelque sorte portait à bout de bras la soirée en ce qu'elle avait de beau et d'intime et aussi, à une heure plus avancée, de gai et de délassant.

Aucun de nous, en ce 23 décembre, ne pouvait savoir que l'amical «Au revoir» que nous dit notre aumônier devait être un «A Dieu».

Toutefois le lendemain, dans la nuit de Noël, il fut rappelé de ce monde, seul à sa table de travail, dans ce cher Lakull de l'ALUC où nous restâmes désemparés.

C'est au printemps 1965 que le nom du Père Klopp apparaît pour la première fois dans la chronique de l'ALUC. Accompagnant dans la vie universitaire une génération d'étudiants qu'il avait formés à la JEC, il acceptait d'abord la tâche d'aumônier des groupes universitaires, puis, peu de temps après, l'aumônerie de la section des étudiants.

Pendant près de 20 ans, le Père Klopp restait à la barre comme aumônier, comme conseiller, comme confident. Et plus d'une tempête y passa: l'effervescence du monde étudiant en mai 68 et ses préludes; l'engagement de l'ALUC dans le mouvement revendicatif des étudiants luxembourgeois; l'abolition de la collation des grades; la crise de l'UNEL de 1969, où l'adoption par une majorité estivale d'une motion inacceptable pour la majorité de ses membres a entraîné le retrait de l'ALUC, la dislocation de l'UNEL et, sans doute aussi, la disparition de l'Assoss. Le Père Klopp était dans ces tourmentes – qui mirent en péril l'ALUC de l'extérieur et qui souvent furent cause de passagères mésententes parmi ses membres – le roc qui restait calme et solide, qui, sans diriger, orientait et qui toujours arrivait à adoucir ce qui avait émergé de trop rugueux du feu de l'action.

Vivant ainsi avec des générations d'étudiants, il en devenait peu à peu le discret précepteur: un homme qui aimait la discussion dans laquelle le servait une intelligence vivace, mais aussi le fruit des efforts de l'érudition, un homme aussi qui savait écouter pour saisir rapidement une situation et formuler des synthèses, un

homme toujours ouvert au nouveau dans tous les domaines, un homme de partage enfin, et d'une entière disponibilité.

Chacun de ceux qui ont connu le Père Klopp a gardé de lui son souvenir précis et personnel. Ne le voulant point troubler, ces lignes se borneront à évoquer l'essentiel des idées qui lui tenaient à coeur et que dans ses écrits, ses prédications ou dans de simples conversations il nous communiquait.

A relire ses articles ou à simplement se souvenir du Père Klopp, il est des mots, des idées, des attitudes qui reviennent souvent et qui ont sous-tendu sa personnalité.

Le Père Klopp était un fougueux défenseur de l'homme. «La question primordiale, a-t-il écrit, est de savoir comment renouer le lien de l'homme à la vie» (Warte 11/2/82). Cette vie devrait être acceptée comme un don et comme dotée d'une dimension d'éternité. Ainsi voulait-il «faire transcender le temps, c'est-à-dire participer de plus en plus consciemment à l'intention créatrice . . .» (ibid. 14/1/82).

Il nous enseignait d'éviter de «vivre à la surface des choses» (23/10/80). Sa vision chrétienne de l'homme et du monde l'engageait à plaider pour l'homme libre, créateur, à la légitime recherche du bonheur, «vouloir profond de l'homme» (Annuaire 1983), mais aussi pour l'homme responsable, débiteur et créancier de solidarité, tendant à «retrouver le rapport entre la relation à Dieu et l'organisation de la vie collective» (13/3/80).

Ainsi le Père Klopp fut amené à parler, à débattre, à écrire, à prêcher sur les thèmes de la société, de la culture, de l'éducation, de la famille, de l'Eglise. De ses champs d'action multiples sinon écrasants, citons le synode diocésain, le groupe des éducatrices chrétiennes, le groupe «jeunes mamans» et, surtout bien sûr, l'ALUC. Celle-ci en effet eut la chance d'être son enfant gâté.

Après des débuts comme responsable des groupes universitaires, il devint aumônier de la section des étudiants, puis aumônier général, créateur du groupe des cadres chrétiens, aumônier des conférences St-Augustin et St-Luc. Il inspirait l'activité des étudiants, mais aussi nos programmes thématiques sur la famille, la culture, la société. Aimant discuter et informer, il «inventait» les conférences-débats sur mille et un sujets d'actualité et en diffusait les actes au prix coûtant et à l'échelle de la dizaine des milliers. Il mit sur pied six annuaires de l'ALUC. Et ce fut lui encore qui prenait soin des menus détails, qui par une démarche discrète ou une aide matérielle indispensable assurait le succès de telle initiative, redonnait espoir à tel ami nécessiteux.

L'ALUC a rempli vingt années de la vie du Père Klopp. Mais plus encore, le Père Klopp a animé vingt années de la vie de l'ALUC. Dans les heures de travail et de sérieux certes, mais aussi dans d'innombrables soirées de détente et de «folklore» il était des nôtres. Et l'aumônier et inspirateur de nos travaux et de nos recherches n'hésitait point à joindre sa voix aux moins indécentes de nos chansons d'étudiants et, souvent, remportait la palme en entonnant son légendaire «Old Black Joe».

Le Père Klopp nous a quittés, mais son souvenir demeure. Il ne m'en voudra pas de clore ces lignes en citant de son article à l'Annuaire 83 deux passages qui, sans qu'il l'eût dit lui-même, le caractérisent à merveille: «La personne ne se réalise qu'en

oubliant son propre moi, pour s'engager au service d'une cause qui la dépasse. Elle n'obtient le bonheur qu'en faisant l'expérience de la disponibilité.»

Et encore: «Le bonheur suppose le vouloir-vivre. Nous ne sommes pas forcés de vivre pleinement. Le vouloir-vivre est de l'ordre du désir qui est présent au plus profond de nous. Lorsque ce désir est bien vivant, nous sommes introduits dans un monde nouveau, le monde de la joie, de la contemplation, de la beauté, de la réflexion, de la rencontre, de la solidarité, de la foi et de Dieu. Maine de Biran ne disait-il pas qu'au-dessus de l'expérience de l'effort de l'homme, il y a l'expérience de la grâce. Alors l'activité de l'homme s'appelle accueil et nous nous accomplissons dans la plénitude du don de Dieu.»

août 1984

Jean-Mathias GOERENS
président de l'ALUC

In memoriam Pater Joseph Klopp sj

Gottes Wege sind nicht unsere Wege.

So können wir Grundton und Grundhaltung im Abschiedsgottesdienst für Pater Joseph Klopp sj ausdrücken, wie auch in dem, was man als Nachruf über ihn sagen oder schreiben kann.

Am Mittwoch, dem 28. Dezember, feierten wir den Abschiedsgottesdienst für den verstorbenen Pater in der Pfarrkirche von Belair. Viele, sehr viele Freunde und Bekannte des Verstorbenen nahmen an dieser Feier teil. Inständig und ergriffen. In erhabener Stille. Gleich der Stille der Weihe-Nacht, in der wir dem unergründlichen Geheimnis der Geburt des Erlösers begegnen und schon hineingestellt werden in seinen Kreuztod. Gleich der Stille der Weihe-Nacht, in der Pater Klopp weggegangen ist, vom erleuchteten Arbeitszimmer heim in das neue Jerusalem.

Die Kommunität der Jesuitenpatres konzelebrierte bei diesem Gottesdienst. Der Hochwürdigste Herr Bischof präsierte die Feier und sprach das Abschiedsgebet. Vorher sagte er dem Verstorbenen seinen innigen Dank, wie auch den Dank der Diözese Luxemburg. In ergreifenden Worten erinnerte der Bischof an die hell leuchtenden Fenster der Aluc-Räume, die nichts ahnen ließen vom Tod des Paters, und wies mit diesem Beispiel hin auf das Aufleuchten des Weihnachtssternes als Verheißung des Lichtes, das alle dunkle Nacht durchdringt und uns Menschen Hoffnung bringt. So kann man hierin ein Symbol sehen von der Fortdauer des durch den jähen Tod unterbrochenen Apostolates und des priesterlichen Wirkens von Pater Klopp.

Pater Joseph Klopp wurde am 26. September 1928 in Bous geboren. An diesem Ort, verstanden sowohl als Familie wie als Dorfgemeinschaft, wuchs er heran zu einem Menschen, der ohne Zögern überall Hand mitanlegte. Schon kennzeichneten ihn Arbeitseifer und Ausdauer. Gerne sprach er über diese Zeit. Gleich nach dem Krieg begann er seine Sekundarstudien am Athenäum in Luxemburg. Er fand Unterkunft bei den Elisabethschwwestern des Limpertsberger Kinderheimes. Das Studium war ihm vorrangig – und viele seiner früheren Professoren haben es in einem Beileidswort liebevoll bezeugt. Doch erfuhr er auch im Kinderheim die Not der gezeichneten Kinder und half gerne den Schwestern in ihrem schweren Dienst. In vielen freien Nachmittagen organisierte er Spiel und Spaziergang und war diesen Kindern eine treue Stütze.

Von dem, was ihn innerlich bewegte und ergriff, sprach er wenig. Eher lebte er zurückgezogen, einsam, doch stets bereit, zu helfen, ohne viele Worte.

Am 14. September 1950 trat er in den Jesuitenorden ein. Einführung und Einfühlung in die ignatianische Spiritualität im Noviziat von Arlon, Philosophiestudium in Eegenhoven-Louvain, ein Jahr Präfektur in den Jesuitenkollegien von Tournai und Brüssel, Theologiestudium an der Hochschule Sankt Georgen in Frankfurt/Main und abschließend das sogenannte Tertiat in Wépion-Namur: so verlief seine Ausbildung und sein Hineinwachsen in den Orden und in die Kirche. Im Frankfurter Dom wurde er am Fest des heiligen Ignatius, dem 31. Juli 1959, zum Priester geweiht. Am 23. August desselben Jahres feierte er in Bous seine Primiz. Für Familie und Heimatdorf ein unvergeßliches Ereignis. Seine Heimatgemeinde war schon immer ein Ort, an dem Ordensberufe aufblühten. Sechs Jesuiten stammen von dort.

Im Jahre 1961 begann Pater Klopp seine apostolische Tätigkeit in Luxemburg. Zuerst als Nationalaumonier der JEC (Jeunesse étudiante chrétienne). Aus dieser Zeit sei erinnert an die Einführung der „Colloques littéraires“, durch die er schon damals Professoren und Schüler zu gemeinsamer Arbeit zusammenbrachte und zu einer fruchtbaren Auseinandersetzung mit modernen Autoren bewegte.

Seit 1964 war sein hauptsächlichstes Arbeitsfeld die Aluc (Association luxembourgeoise des universitaires catholiques). Zunächst als Aumonier der Studentensektion und später, nach dem Tod von Prof. Elcheroth, als Generalaumônier. Strasbourg, Paris, Louvain, Liège, Aachen . . . an all diesen Universitätsstädten nahm Pater Klopp Kontakt mit den Studenten auf, diskutierte mit ihnen über Einschreiben an der Universität, Studienablauf, Kostenaufwand, kulturelle Betätigungen und Studentenpfarrei. Das Wichtigste dieser Aussprachen trug er zusammen. Mit den verschiedenen Gruppen stellte er Informationsbroschüren auf als Hilfedienst für spätere Studenten. Regelmäßig wurden diese Broschüren überarbeitet, den neuen Gegebenheiten angepaßt.

„Conférences-débats“ rief Pater Klopp ins Leben. Alles, was den Menschen und seine Stellung in der Welt betrifft, wurde hier angeschnitten: Krieg und Frieden, soziale Gerechtigkeit, Politik, Kultur, Ideologie, Wissenschaft, Medizin, Erziehung, Spiritualität und kirchliches Leben! Kaum ein Gebiet, das nicht im kleinen oder größeren Kreis behandelt wurde, oftmals eingeführt durch bekannte ausländische Konferenzler. Eine Vielfalt von Anregungen, die nicht an der Oberfläche blieben, selbst wenn viele der angeschnittenen Themen und Probleme nicht weiter ausgeführt werden konnten. Pater Klopp hatte Zeit und Geduld. Was heute nicht weitergeführt werden konnte, wurde morgen oder übermorgen neu aufgegriffen. Stillstand, Festgefahrenheit kannte er nicht.

Sein Arbeitsfeld erweiterte sich denn auch fortwährend. Er wurde geistlicher Assistent der CEC (Communauté des éducatrices chrétiennes) sowie der CVX-Gruppen (Communautés de vie chrétienne). In regelmäßigen Einkehrtagen, jährlichen Exerzitien und in unzähligen Einzelgesprächen begleitete Pater Klopp die Lehrerinnen in ihrer Glaubenserfahrung als Quell und Ursprung ihres Engagements in der mühsamen Erziehungsarbeit. Zugleich schrieb er seit 1971 in der periodisch erscheinenden Zeitschrift CEC-„Educatrices“ für jede Nummer den Leitartikel.

Ist es aus diesem Lernprozeß mit Erziehern heraus, daß Pater Klopp sich tatkräftig einsetzte am Aufbau der Gruppen „Jeunes Mamans“, die von der ACFL

gegründet wurden? Begegnung, gegenseitige Hilfe, Aussprache über Erziehungsfragen, das sollte nicht nur möglich sein in Stadtgebieten, sondern auch in ländlichen Gegenden. Dies war ihm ein großes Anliegen, selbst wenn er humorvoll aussagte: von all diesen Fragen über Erziehung der Kleinkinder verstehe ich nichts.

Auch in vielen weiblichen Klostersgemeinschaften hielt Pater Klopp regelmäßig Vorträge, führte in die geistlichen Exerzitien ein und begleitete viele Gruppen im geistlichen Gespräch.

Und als die CMCL (Conférence des mouvements catholiques luxembourgeois) neu erstand, wurde er auch hier zum kirchlichen Assistenten berufen. Er glaubte fest an den Nutzen der kirchlichen Verbände und bemühte sich ständig um ihre Anpassung und Neubelebung.

Sein ernstes Bemühen um und in der Verbandsarbeit blieb ihm, trotz vielseitiger Inanspruchnahme, vorrangig. Er wollte stets die Erneuerung der Strukturen aller Verbände, da die Notwendigkeit von festen Strukturen ihm eine wirkliche Sorge war. Dabei war ihm bewußt, in welche Schwierigkeiten und Zwänge ihn diese Haltung führte. In Sicherheit hinein wollte er die Menschen führen. Und wenn er auch fest überzeugt war, daß diese Sicherheit nur als persönliche Aufgabe errungen werden konnte, wie er oft schrieb, so sollte sie auch von außen gegeben sein als Stützpunkt für viele verunsicherte Menschen. Daß dabei konservatives und traditionsgebundenes Denken miteinflöß und vielleicht auch mal allzu fest als vorherrschend sozialpolitisches Gefüge verstanden wurde, dessen war Pater Klopp sich klar bewußt.

Sein weitgefächertes Wirkungsfeld, das er mit unermüdlichem Einsatz durchschritt, reichte über Verbands- und Gruppenarbeit hinaus in das allgemeine kirchliche Leben der Diözese. Besonders durch seine tiefgründige Mitarbeit an der Luxemburger Synode. In gut überlegten und ausgereiften Stellungnahmen wehrte er sich gegen alle Exzesse und Rigidität, zeigte Wege zu einem neuen Aufbruch und gab wirksame Impulse zu konkreten Ausführungsbestimmungen.

Debattieren war ihm eine große Aufgabe. Debattieren, analysieren, mit einem soliden Rückgrat im Wissen und Denken, um immer wieder das Hauptsächlichste und Grundlegende der religiösen Erfahrung zu unterstreichen und auf Entscheidungen hinzuführen. Diesen Weg ging Pater Klopp entschlossen, gradlinig, ohne sich durch Enttäuschungen und Intrigen ablenken zu lassen. Liegt nicht hier der Grund des weiten Vertrauens, das ihm entgegengebracht wurde?

Wenn durch all diese Tätigkeiten sein Tagespensum schon ans Untragbare grenzte, so blieb Pater Klopp trotzdem immer verfügbar für neue Dienste: Krankenbesuch, Einsatz bei den Behörden für einen Notleidenden usw. Wer weiß von den unzähligen kleinen, unscheinbaren Diensten, die er geleistet hat?

Auch fand er noch Zeit für eine rege schriftstellerische Arbeit. Dabei ging es ihm nicht um Wissensvermittlung, auch nicht vordergründig um Erhalten einer festgelegten Doktrin, sondern vielmehr um Selbstmitteilung. Sprach er im allgemeinen wenig über sich selbst, so schöpfte er beim Schreiben aus seinem Innern und legte sich selbst offen dar. So schrieb er gerne über die echt marianische Haltung der freien und totalen Hingabe an Gott, wie auch über all die existentiellen Fragen des menschl-

chen Strebens: Person und Persönlichkeit, Freiheit, Wollen und Können. Fast wöchentlich erschienen in der Warte des LW seine Beiträge zu soziokulturellen Problemen. Und seit 1970 schrieb er jährlich einen Artikel über Marienverehrung im Luxemburger Marienkalender. 1982 erschienen diese Artikel als Sammelband. Sie sind nicht nur ein grundlegendes, ausgewogenes theologisches Werk über Maria, die Mutter des Herrn und Erlösers Jesus Christus, sondern Zeugnis der gläubigen Erfahrung des Paters Klopp.

„Le mystère chrétien jette une lumière inespérée sur l'homme: Il dévoile que, si le fond de la personne humaine est relation d'amour avec Dieu et avec les autres, c'est que le fond de l'être est déjà communion d'amour entre les personnes. Les relations entre les personnes trouvent leur source dans l'absolu même de Dieu“. So schrieb er in einem seiner letzten Artikel. Und der Schlußsatz aus seinem diesjährigen Beitrag im Marienkalender lautet: „Die von Gott geschenkte Freiheit hat schon wirklich begonnen. Geduldig harren wir aus, bis wir endgültig von der Knechtschaft erlöst werden und in der ewigen Herrlichkeit von Kindern Gottes sind.“

Pater Klopp ist nun heimgegangen in diese Herrlichkeit. Kam dieser Heimgang unerwartet? Die unermüdliche, selbstlose, schier übermenschliche Hingabe seiner selbst schien seiner robusten Gesundheit nichts anhaben zu können. Doch er verließ uns. Wußte er um eine heimtückische Ermüdung? Glaubte er, sein Bestes geleistet zu haben? Er hatte ein so festes Vertrauen auf Jesus Christus, auf Mariens Fürbitte, daß er wohl nicht – oder gerade doch – daran gedacht hat, plötzlich alles in andere Hände legen zu müssen. Gott hatte ihm große Gaben geschenkt. Vielen hat er durch sein priesterliches Beispiel, sein Wort, sein vorsehungsvolles Eingreifen zum Wiederfinden oder Weitergehen auf dem rechten Weg geholfen. Viele trauern deshalb um ihn. Er läßt in der Diözese und in seiner Ordensgemeinschaft eine schwer zu füllende Lücke zurück.

Uns allen, die ihm nachtrauern, sagt er aus seiner Vollendung heraus: Fürchtet euch nicht! Gott allein ist groß. Habt Vertrauen! Aber legt eure Hände nicht in den Schoß!

Joseph SCHAACK SJ – Paul DAMAN SJ
(*Luxemburger Wort* 28. 1. 1984)

Dem toten Mitbruder Joseph Klopp zum Gedenken

Es klang zunächst wie ein Weihnachtstraum. Auf Heiligabend suchte Jesuitenpater Joseph Klopp ein letztes Mal seine Arbeitsstätte im Konvikt auf, wo er sich ständig für Universitätsstudenten und Akademiker zur Verfügung hielt. Und dann warteten die Angehörigen stundenlang vergebens auf seine Rückkehr. Wohl brannte das Licht im Arbeitsraum, das legendäre kleine Vehikel stand immer noch am Straßenrand. Doch Pater Klopp war bereits ans „andere Ufer“ gefahren, um himmlische Weihnacht feiern zu können.

Etwa so schilderte Bischof Hengen den Heimgang des rastlosen, unausschöpflichen Seelsorgers beim Abschiednehmen in der überfüllten Belairer Pfarrkirche. Es war eine leidvolle und zugleich symbolhafte Leichenfeier, an der Menschen aller Schichten und Stände, Regierungsmitglieder und einfaches Volk, auffallend viele Priester, Schwestern und Vertreter der Katholischen Verbände teilnahmen. Neben den Angehörigen fühlten sich besonders seine jugendlichen Mitarbeiter angesprochen, als der Hauptzelebrant, Jesuitensuperior P. Daman, für den Priester „à la manière des apôtres“ betete, dessen Aussaat reiche Frucht bringe, wenn sie mit Hand anlegten.

Einstweilen wird Pater Klopp allorts fehlen: bei der Berufs- und Universitätswahl, beim Mittagstisch für auswärtige Schüler der Oberkurse, bei der Samstagabendmesse mit Agape und religiösem Meinungsaustausch, bei der Subsidienebeschaffung und den beliebten Konferenzabenden, ohne die persönlichen Aussprachen zu übersehen – dies alles im alleinigen Rahmen der ALUC. Die Schwesternhäuser vermissen den monatlichen Konferenzler ebenso wie die Arbeitszirkel der Lehrerinnen, Kongreganisten und der „Jeunes Mamans“. In der katholischen Tagespresse bleibt die Sparte der meist wöchentlichen ethischen Beiträge leer, wie auch für den Marienkalender die marianische Ausrichtung in der beliebten Art von P. Klopp problematisch werden dürfte. Sogar für plötzliche Aushilfe in der Landseelsorge war der Verstorbene zugänglich, da er niemals Ferien machte, sondern höchstens den hauseigenen Gemüsegarten mit viel Geschick pflegte. Nur für längeres öffentliches Reden (während der Oktave beispielsweise) und für gehobene Exerzitien im Ausland war P. Klopp nicht zu haben, ebensowenig für ausländische Kongresse, wo er es vorzog, Vertreter auf eigene Rechnung zu delegieren. Und doch vermochte er mit seinen prägnanten, kurzen Formulierungen ein großes Festauditorium zu mobilisieren.

Seit der plötzlichen Todesnachricht fragen sich Freunde und Bekannte, ob Pater Klopp irgendwie sein nahes Ende vorausahnte. Nachträglich scheint sich dies zu



Pater Klopp im Gespräch mit dem Generalsekretär von Pax Romana, Eric Sottas (Bildmitte), Mgr Jean Bernard und Mitgliedern der ALUC.

(April 1979)

bestätigen, denn in der Delegiertenversammlung der Katholischen Verbände (CMCL) vom 15. November 1983 stellte er sein Mandat als geistlicher Berater zur Verfügung, was natürlich nicht angenommen wurde, und gab als geistiges „Testament“ drei sehr ernst vorgetragene Richtlinien der neu zu wählenden Mannschaft mit auf den Weg. Also rechnete P. Klopp schon damals mit dieser Eventualität; er starb keineswegs unvorbereitet.

Eine zweite Frage: Welche Charaktereigenschaft wirkte wie ein Charisma seiner Persönlichkeit auf alle, die er ansprach? Da fallen mir die Sätze ein, die er als Nachruf auf einen Konfrater im Luxemburger Wort geschrieben hatte: „(Sein) Leben enthält für uns alle eine doppelte Lektion: Seelsorge ist Dienst am ‚ganzen Menschen‘ – Seelsorge lebt vom ‚ganzen Christus‘. Dieser Einsatz verlangt freilich die uneingeschränkte Hingabe, die Lebenshingabe.“ Was Klopp damals verschlüsselt schrieb, hat er selber bis zuletzt gelebt, ja buchstäblich vorgelebt. Irgendwie resigniert, kommt mir auch das Dichterwort in den Sinn:

Was einer ist, was einer war,
 Beim Scheiden wird es offenbar,
 Wir hören nicht,
 Wenn Gottes Weise summt,
 Wir schauern erst,
 Wenn sie verstummt.

François KARELS
 (Lëtzeburger Sonndesblad 5. 2. 84)

Pater Joseph Klopp SJ zum Gedenken

*„Wer je im Glauben Gott begegnet,
ist nie verlassen, nie allein;
wird noch im Leid mit Kraft gesegnet,
schaut in das Herz der Dinge ein.“*

(Fr. WOLKE)



Photo: Léonie Brachmond CEC

Diese Begegnung mit Christus wollte Pater Klopp allen vermitteln, die ihm anvertraut waren, besonders auch den „Jeunes Mamans“, bei deren Aufbau er in selbstloser Bereitschaft mithalf.

Er war ein guter Seelsorger, und er verstand es, die jungen Mütter in das Geheimnis des Glaubens einzuführen und ihnen zu helfen, ihre Kinder zu frohen, gläubigen Menschen zu erziehen.

Seine große Marienverehrung entsprang seiner intimen Begegnung mit Christus, die er wirklich vorlebte. Deshalb wirkten seine Ansprachen und Konferenzen, die er durch das ganze Land bei den Versammlungen der ACFL und den Treffen der „Jeunes Mamans“ hielt, so überzeugend.

Priester war Pater Klopp durch und durch, und wo immer es möglich war, stand die Eucharistiefeier im Mittelpunkt der Tagungen. Dieses Bild vor dem geschnitzten Altar der Helzinger Klaus mit der Darstellung des Weihnachtsgheimnisses wird uns ein liebes Andenken sein, gerade auch deshalb, weil ihn der Herr in der Heiligen Nacht zu sich rief.

Am 31. Juli 1984 hätte Pater Klopp sein silbernes Priesterjubiläum gefeiert, und die „Jeunes Mamans“ wollten ihm in einer frohen Feierstunde ihren aufrichtigen Dank entgegenbringen.

Sein Herr und Meister aber hat es anders gewollt, und noch immer können wir den allzu frühen Tod unseres geschätzten Aumôniers nicht begreifen. Doch wir wollen nicht trauern wie jene, die keinen Glauben und keine Hoffnung haben, denn Pater Klopp ist uns ja nur vorausgegangen in die Herrlichkeit des Lichtes. Und, schmerzt uns auch sein Verlust in tiefster Seele, so möchten wir doch Gott von Herzen danken, daß er uns ihn begegnen ließ. Wir werden unseres unvergeßlichen Aumôniers besonders am Tag seines silbernen Priesterjubiläums in unserem Gebet gedenken. Danken können wir ihm am besten, indem wir das, was er uns gegeben hat, liebend an andere weitergeben.

Jeanne STEICHEN
(*Marienland*, Nr. 4/1984)

In memoriam Joseph Klopp SJ



Dans la nuit de Noël, alors que nous nous apprêtons à fêter la naissance du Christ, source d'espoir en une vie après la mort, Dieu a appelé à Lui son fils le Révérend Père Joseph Klopp sj., aumônier de l'ALUC. Les manifestations de la volonté divine se situent au-delà de tout entendement humain. Certes, il nous est difficile de ne pas nous révolter contre une décision qui semble absurde et inadmissible. Pourquoi le Révérend Père Klopp, qui par sa compétence et son engagement aurait pu oeuvrer encore de longues années durant pour une plus grande gloire de Dieu selon la belle devise de son ordre, a-t-il dû nous quitter si tôt?

Le Révérend Père Klopp a exercé la fonction d'aumônier de l'ALUC pendant quelque vingt ans. Il a toujours conçu sa mission au sein de notre groupe dans son acceptation la plus large. Parvenu par sa réflexion personnelle à une vision globale et très pertinente de la vie communautaire, il avait élaboré un projet de société fondé sur les aspirations profondes de l'homme. Toujours disponible, il fut un guide spirituel non seulement pour les responsables de l'association, qui surent faire fruit de son enseignement, mais également pour tous ceux, et ils furent nombreux, qui, aux prises avec les difficultés de la vie, cherchaient conseil auprès de lui.

Son oeuvre menée dans la foi avec intelligence et courage lui survivra.

C'est en l'incluant dans leurs prières que les membres de l'ALUC expriment leur gratitude au Révérend Père Klopp. Ils lui doivent beaucoup et ils resteront fidèles à sa mémoire. Ils partagent la grande tristesse de la famille Klopp et de la communauté des Pères Jésuites.

Michel DAUPHIN
(Trait d'union ALUC-Etud. 1/84)

A notre aumônier et ami le Père Joseph Klopp SJ

Au milieu de la joie d'un jour de Noël, l'annonce de votre mort nous a frappés comme une gifle en pleine figure. Les mots ne pourront suffire à exprimer notre grande douleur et notre profonde tristesse face à la disparition d'un tel ami, si je puis vous appeler ainsi, qui chaque jour était là pour nous, travaillait pour nous. Votre présence nous était devenue presque une habitude, habitude que votre calme, votre assurance et la confiance que vous nous inspiriez avaient changée en une reconfortante communauté d'esprit et d'action.

Maintenant que vous n'êtes plus parmi nous, nous ne faisons que remarquer jusqu'à quel point nous avons besoin de vous.

Tout ce travail, toutes ces heures que vous nous avez offertes sans jamais vous plaindre et, si j'ose dire, tout cet amour, toute cette patience que vous avez mise à nous écouter, nous n'en prenons pleine conscience que maintenant. Et nous regrettons de ne pas avoir été plus lucides, de ne pas vous avoir montré plus de gratitude, de ne pas avoir pris suffisamment exemple sur vous.

Maintenant que vous n'êtes plus parmi nous, nous voyons combien vous étiez attaché à la bonne cause, combien elle a absorbé le meilleur de vous-même.

Face à votre cruelle disparition, nous voudrions simplement vous dire merci.

Nous allons essayer de toute notre force de continuer cette oeuvre qui pendant tant d'années a été la vôtre.

Nous ne vous oublierons jamais.

Claude WISELER
(*Trait d'union ALUC-Etud. 1/84*)

A notre regretté Père Klopp

C'est en orphelins reconnaissants que nous nous adressons désormais à vous!

Vous nous avez quittés silencieusement, toujours au service de notre cause commune, alors que nous étions sur le point de célébrer l'avènement de ce que vous aimiez appeler «la transcendance incarnée» ou «l'absolu devenu homme».

Votre départ était brusque, inattendu. Encore la veille vous étiez plein de dynamisme, vous vous prononciez avec verve sur l'avenir politique de notre pays, vous concélébriez la messe qui inaugurerait notre veillée de Noël, dont vous étiez d'ailleurs le principal organisateur. Qui ne se souvient de la vente aux enchères «à l'américaine» que vous dirigiez de façon si théâtrale? Qui n'a pas remarqué que vers la fin de la fête, vous étiez le premier à organiser la vaisselle?

Oui, vous étiez surtout un homme de service; votre dévouement fut admirable parce que totalement désintéressé. Des centaines d'étudiants qui vous ont rencontré peuvent témoigner de votre disponibilité intarissable. Quand j'étais aux Cours Universitaires, c'était votre accueil si sympathique, tous les mercredis autour d'une «agape», qui nous gagnait à l'ALUC. Grâce à votre grande expérience en matière de problèmes estudiantins, vous avez aidé d'innombrables étudiants dans leurs difficultés quotidiennes, en donnant de précieux conseils, en communiquant des adresses utiles, en arrangeant des rendez-vous, etc. S'il vous était impossible de venir au secours d'un étudiant en peine, vous faisiez tout pour l'encourager, pour le conforter, ne fût-ce que par votre humour serein. Il vous arrivait d'ouvrir une bonne bouteille pour remonter le moral d'un étudiant en plein examen.

Votre esprit de service se doublait d'une personnalité éminemment jeune: profondément optimiste et animé d'une foi inébranlable en l'homme et son Créateur, vous étiez un travailleur énergique et infatigable. Vous n'étiez jamais de ceux qui se lamentent sans cesse de mille imperfections. Votre jeunesse d'esprit se traduisait encore par l'absence de toute mesquinerie: non seulement vous étiez d'un naturel généreux, mais encore n'étiez-vous point rancunier. Si quelqu'un avait failli, par négligence, à sa charge, vous vous en êtes acquitté vous-même, discrètement . . .

Membre compétent et lucide du comité de l'ALUC-Etudiants, vous vous révéliez parfois comme véritable syndicaliste, lorsque les droits des étudiants étaient en jeu. En cela aussi vous étiez «jeune».

Intellectuel de premier plan, vous ne méprisiez point le côté banal, quotidien de la vie, et c'est peut-être là le secret de la force persuasive de votre discours, de vos

arguments. Sans donner dans le mysticisme, vous saviez conforter ceux qui étaient en peine spirituelle.

Dans vos idées, mûries grâce à un étonnant savoir et une riche expérience, vous étiez tolérant sans céder sur l'essentiel: vous aperceviez une hiérarchie des valeurs au sommet de laquelle se trouve le Christ. Dès lors, vous aviez un projet pour la société, et vous aimiez discourir sur l'avenir culturel, économique de notre pays ainsi que sur l'avenir de l'Eglise. Ensuite vous aviez le sens de l'histoire, en premier lieu de l'histoire de l'ALUC dont vous incarniez la continuité depuis presque vingt ans.

Enfin je pense que vous aviez une bonne connaissance psychologique des individus, la faculté d'apprécier et par conséquent de promouvoir tel ou tel étudiant. Vous aidiez à multiplier les talents.

Il est vrai que vous avez très rarement parlé de vous-même . . . Cependant vous vous communiquiez par votre action, vous prêchiez surtout par votre exemple, et c'était efficace.

Aujourd'hui nous regrettons seulement de ne pas avoir répondu davantage à l'affection que vous nous portiez, ne pas avoir profité davantage de votre présence. Vous nous avez quittés trop tôt, mais votre élan vital ne s'est pas arrêté le 24 décembre

André GROSBUSCH
(*Trait d'union ALUC-Etud. 1/84*)

A notre Aumônier le Père Klopp SJ

*Je veux mourir sans savoir
si j'ai quelque chose à moi.*

Le pape Jean XXIII

La veille de Noël 1983, en plein travail, le père Jos. Klopp S.J. nous a quittés brutalement, laissant un vide énorme à l'ALUC et aussi au sein de notre conférence St-Luc. Le père Klopp a été pendant un peu plus d'une décennie notre conseiller et guide spirituel.

Au fil de ces dix années, cet homme né sur les bords de notre Moselle nous a surpris par son dynamisme, sa capacité de travail inépuisable, sa foi profonde et son souci de servir son Seigneur. Certes, pris par de multiples autres tâches probablement à ses yeux encore plus urgentes, il n'a pu nous aider que lors de nos activités essentielles. Mais il était toujours disponible, toujours là pour nous donner une idée à développer, nous rendre attentifs à un problème sur le plan médical ou social.

Au médecin catholique d'aujourd'hui se posent des problèmes sociaux et éthiques multiples: le démarrage du jeune médecin, la relation médecin - malades, les problèmes d'une médecine évoluant rapidement et offrant des techniques de plus en plus sophistiquées. Dans tout cela il est essentiel de soigner d'abord le malade. Le père Klopp n'a jamais cessé d'attirer notre attention sur la personne humaine dans sa totalité.

Jos. Klopp avait une foi profonde, une foi enracinée et proche des problèmes de l'heure, foi communicante pour ceux qui travaillaient avec lui. Il avait ce don si rare de nos jours d'enflammer son entourage sans vouloir le dominer. C'était une force de la nature! Un jour que je rencontrai son supérieur au séminaire Jean XXIII, celui-ci me dit: «Arrivez-vous à le dompter?» Et moi de répondre: «Je n'ai pas besoin de le dompter, mais j'ai besoin de lui pour qu'on me glisse de bonnes idées à l'oreille!»

Lors du Congrès européen des médecins catholiques à Bruxelles en 1980, je me suis rendu compte des vastes connaissances théologiques et philosophiques de notre aumônier. Il avait le don de saisir rapidement le fond des problèmes en discussion. Il avait le rare mérite de ne pas se perdre en discussions stériles, mais de s'en servir pour aborder la solution des situations concrètes. Le père Klopp a été, chez nous, et peut-être encore plus à l'ALUC, un homme du terrain. Infatigable, il abattait un travail énorme, sans se plaindre, avec toujours un regard en avant vers de nouveaux horizons.

Au médecin catholique d'aujourd'hui se posent des problèmes d'éthique plus grands, plus complexes. Or, la science médicale est loin de tout résoudre et le médecin doit payer de sa personne pour soulager les souffrances. Pour cela il lui faut des qualités de coeur qu'il ne saurait trouver à la Faculté la plus sophistiquée. Jos. Klopp nous a aidés à développer et notre caractère et nos dons du coeur.

Dans les deux brochures que la conférence St-Luc a fait paraître pour ses 45^{me} et 50^{me} anniversaires, notre aumônier a chaque fois, dans un article de fond, su stimuler nos énergies et nous inciter à un engagement chrétien plus poussé. Lors d'un week-end spirituel passé avec des confrères belges à Orval, il a su au dernier moment nous trouver un conférencier de rechange. Tel était cet homme, jamais désemparé, toujours souriant . . .

Cher Père Klopp,

Vous nous avez joué un mauvais tour en nous quittant si brusquement la veille de Noël! Mais nous sommes rassurés! Vous restez avec nous, pour toujours, et votre bel exemple est pour nous le meilleur stimulant afin que nous puissions réaliser une vie plus chrétienne.

Dr. Ernest FABER
Président de la Conférence St-Luc

En mémoire de Raoul Heischbourg, membre du comité de l'ALUC-Etudiants



Ces quelques lignes sont dédiées à Raoul qui nous a quittés si brusquement.

En ce moment, je n'ai pas la plume facile. Néanmoins, je vais essayer de reproduire certaines impressions qu'il m'a laissées pendant les quelques années que je l'ai connu.

Il avait commencé des études supérieures qu'il a abandonnées. Mon impression à moi était qu'il cherchait autre chose dans la vie, que son aspiration allait au-delà de l'acquisition des grands diplômes, qu'il n'attribuait pas à la carrière cette importance quelquefois démesurée qu'on trouve chez tant d'autres. D'où aussi son engagement dans l'ALUC, notamment sa participation dans le groupe religieux.

Il avait l'esprit très sportif. Il m'avait redonné le goût de la natation dans laquelle il faisait preuve d'une endurance remarquable. Il s'était mis aussi à la tâche en organisant des promenades auto-pédestres et il ne s'était pas découragé par les échos négatifs que suscitaient ses initiatives au début.

Je me suis laissé impressionner par son calme. Jamais je n'aurais pu me l'imaginer s'emporter, et je crains que mon impulsivité ne l'ait parfois heurté quelque peu.

Il avait aussi le goût des pays lointains. Pendant le week-end de l'Ascension, nous avons encore passé des jours bien remplis en Angleterre. S'il fallait attribuer à chaque pays au monde un seul mot pour le décrire, celui de la variété évoquerait incontestablement le fascinant Mexique où nous passâmes les dernières semaines et où nous nous sommes mieux connus.

Parfois, les liens amicaux se forgent sans qu'on ne s'en aperçoive réellement, et ce n'est qu'après la disparition d'un être que se révèle la vraie dimension d'une relation. Alors on regrette de n'avoir pas eu le temps d'approfondir cette relation.

Nous sommes enclins à considérer la mort comme un hiatus qui vient conclure une vie bien remplie dans un avenir lointain. La disparition d'un ami à un moment si inattendu devrait ainsi nous inciter à vivre plus consciemment et nous rappeler que nul ne connaît l'heure ni le jour.

Marc BODEN

Conférences
Tables rondes
Relations internationales

Rapport d'activités de l'Aluc-Gradués

En 1983-1984, les activités de l'Aluc-Gradués étaient multiples. Commençons par trois conférences que le Père Klopp avait encore organisées. Le 14 octobre 1983, le Dr. C. Henrich est venu nous parler de «Psychiatrie und Gesellschaftsprobleme von heute». Le 21 octobre 1983, nous avons pu écouter une conférence de M. Derbaud sur le sujet: «Aux origines de la société luxembourgeoise». Enfin, le Père Klopp avait réussi à engager son illustre confrère le Père Ballon sj qui, le 31 octobre 1983, nous a présenté: «La société industrielle japonaise ou le choc des cultures». En 1984 enfin, nous avons pu écouter le prof. Eugen Biser, connu des habitués des conférences de l'Aluc, nous faire une conférence sur le sujet: «Nietzsche, Gottsucher oder Antichrist».

Une grande partie de nos activités a été absorbée par la préparation de la grande table ronde lors de notre assemblée générale du 11 février 84, sur le sujet: «Comment préparer l'avenir économique et humain».



Octobre 1983: Aluc-Gradués - Aluc-Etudiants: 6:2 (2:1)

Cette année, nous avons renoué aussi des contacts avec l'Université Catholique de Louvain qui tient à développer des liens étroits avec notre Association. Dans ce but, il y a eu deux réunions.

Signalons au passage qu'ensemble avec la section des étudiants, de nouveaux statuts ont été élaborés.

Sur le plan plus divertissant, les deux sections de l'Aluc se sont mesurées dans un match de football à Kopstal le 1^{er} octobre 1983. Les gradués l'emportèrent ce jour-là par 6 buts à 2! Récemment, le 7 juillet, notre excursion annuelle nous a conduits à Dalheim où les participants, peu nombreux il est vrai, ont pu écouter les explications de M. Krier, archéologue aux Musées de l'Etat. Après quoi nous avons visité le musée du vin à Ehnen. La soirée s'est clôturée par un repas amical à Wormeldange.

Pour l'organisation de toutes ces manifestations le comité s'est réuni sept fois, tandis que le comité restreint s'est de plus vu quatre fois pour expédier les affaires courantes. Enfin, pour coordonner les activités des deux sections, un comité central s'est tenu au cours de l'année en cours.

Hubert GLESENER

«Comment préparer l'avenir économique et humain»

Table ronde du samedi 11 février 1984

PAUL ZIMMER

Réformer la démocratie pour mieux gouverner

Chers amis,

Avec l'ascendant que l'Etat exerce de nos jours sur de multiples aspects de notre vie, la façon dont se font les choix politiques ne peut nous laisser indifférents, les décisions de tous les jours étant fonction du mode de prise de décision ainsi que du rôle et de la composition des organes impliqués.

Quelques réflexions théoriques

Le principe démocratique de la souveraineté du peuple dans son ensemble ne paraît guère contesté chez nous de nos jours, les idéologies totalitaires et anti-démocratiques n'attirant que peu d'adeptes et les extrémistes violents étant totalement isolés.

On peut s'en réjouir en tant que chrétiens, car d'un point de vue moral et humain la démocratie s'inspire, me semble-t-il, de principes (comme le respect du prochain, de sa personnalité, de ses droits et libertés, . . .) qui sont supérieurs aux inspirations des régimes absolutistes, communistes et fascistes. Pour comparer les résultats obtenus, il suffit de considérer ce qui se passe dans 130 pays du monde.

Mais il faut distinguer entre l'idée abstraite de la démocratie et ses applications concrètes. La conviction de la supériorité de la démocratie ne nous a-t-elle pas rendus peut-être trop peu critiques vis-à-vis des formes concrètes de démocratie dont nous avons hérité? Dans un monde en évolution constante et rapide (par exemple sur le plan des sciences, techniques, formes de vie sociale et privée, conditions matérielles, structures économiques) un mode de gouvernement inchangé et inchangeable ne risque-t-il pas forcément d'être dépassé par les événements et ne doit-il pas fatalement devenir inefficace, voire intenable?

J'estime pour ma part qu'il est impossible de dégager une forme concrète de démocratie qui soit manifestement, de façon absolue et en toutes circonstances, supérieure à toutes les autres. Je crois même que dans des circonstances précises (dans une société déterminée à un moment donné) il soit impossible de faire accepter une quelconque forme comme étant clairement supérieure.

Si des circonstances changeantes semblent appeler des ajustements réguliers des structures de la démocratie, tout refus des adaptations ne doit-il pas nous transformer malgré nous en ennemis de la démocratie? De nombreux chrétiens se sentent politiquement des conservateurs, dans le sens qu'ils tiennent à préserver certaines valeurs éprouvées: si la démocratie est une telle valeur et si elle peut contribuer à conserver d'autres valeurs fondamentales, ne devraient-ils avant tout

veiller à assurer l'efficacité et les performances conservatrices de la démocratie, et donc se montrer particulièrement souples quand il s'agit d'ajuster les modalités de la démocratie?

Les diverses formes de la démocratie, voire la démocratie elle-même, ne sont en tout cas pour nous qu'un moyen – certes très important –, mais ne peuvent devenir une fin en soi. Il convient de se le rappeler de temps à autre.

Puisque nous croyons en des valeurs absolues et en une vérité, nous admettons forcément qu'il existe, en politique et ailleurs, des choix qui ne sont pas corrects et bons. Que ceux-là soient la résultante d'un quelconque mécanisme démocratique, n'y change strictement rien. Notre engagement social doit être axé sur des valeurs et des idéaux et non pas sur la croyance aveugle en la supériorité d'un mode de votation. En disant cela, je ne veux pas suggérer qu'il faudrait ne pas s'engager pour la défense de la démocratie, et je ne veux nullement mettre sur un même pied la démocratie et tous les autres modes de gouvernement. Que la démocratie soit susceptible de générer des décisions moralement fausses – ne citons que notre législation sur l'avortement – ne tient certainement pas à la seule démocratie ni à ses formes éventuellement inappropriées, mais provient notamment du fait que ses organes (comme ceux de tout autre régime politique) se composent forcément d'hommes ignorants, faibles et pécheurs.

Mais ce qui est certain, c'est que les décisions, bonnes ou mauvaises, prises dans le cadre d'une démocratie, dépendent considérablement de la façon dont fonctionne cette démocratie et de l'identité de ceux qui pèsent le plus lourdement sur la prise de décision.

Une conception simple de la démocratie identifie la forme idéale pour celle-ci à la «démocratie directe» (assemblée de tous les citoyens). Mais est-ce uniquement l'impossibilité matérielle de cette formule qui a fait adopter partout la «démocratie représentative»? Ne faut-il pas des structures plus complexes pour assurer aux éléments «plus mûrs» et mieux informés une influence plus décisive, la démocratie égalitariste risquant de favoriser de mauvais choix?

A ce propos une réflexion personnelle: on souligne souvent que la démocratie ne serait viable que si les électeurs sont suffisamment éduqués ou cultivés. Pour ma part, je n'accepte pas cette idée si elle est comprise dans le sens que les intellectuels sont politiquement plus sages que des gens ayant profité d'une scolarité moins prolongée. Je constate que le bon sens est sans aucune relation avec les diplômes acquis. Disons plutôt que le progrès de la vraie culture favorise la maturité des citoyens pour la démocratie. Mais il ne s'en suit pas que le discernement moral et la réelle sagesse d'un peuple progresse proportionnellement aux dépenses de son ministère de l'Éducation nationale. Et il ne suffit certainement pas qu'un nombre croissant de gens se considèrent comme appartenant à une élite, simplement parce qu'ils se sentent «libérés» des valeurs traditionnelles dont la plèbe ne s'est pas encore «émancipée».

Que concluerais-je des considérations qui précèdent? Primo, qu'il n'y a aucune raison de penser que nos institutions actuelles sont optimales, pour la seule raison qu'elles existent telles quelles. Et secundo, que l'indispensable et continuelle adaptation aux exigences nouvelles doit s'inspirer des valeurs et des idées pour la

conservation et la promotion desquelles la démocratie représente la moins mauvaise formule.

Quelques réflexions pratiques

La démocratie luxembourgeoise se situe dans le cadre d'une monarchie constitutionnelle, garant de notre souveraineté externe. La grande majorité des Luxembourgeois trouvent la formule utile et efficace.

Quant au pouvoir politique, la conception de base de notre Etat veut qu'il soit aux mains des représentants du peuple. L'appel continu à la revalorisation du Parlement n'est qu'un indice parmi d'autres que les députés ne sont pas, en fait, les vrais détenteurs du pouvoir.

Le gouvernement ne se limite pas à être simple exécutant. Il est en fait l'initiateur de la majeure partie des actes législatifs, et normalement ses préférences l'emportent dans la formulation définitive des lois. Dans l'exécution, son pouvoir discrétionnaire est considérable. Il dispose des finances et il dispose du personnel. Ou bien, serait-il vrai que tout gouvernement est lui-même victime de son administration, et que le pouvoir réel est aux mains de technocrates réellement et de façon croissante des experts et prétendus experts, et des contraintes de la matière (Sachzwänge) qu'ils invoquent, dans les questions économiques, dans les finances et ailleurs, la démocratie n'est-elle pas alors vouée au déclin dans un monde effectivement de plus en plus complexe?

Ces dernières années, nous avons assisté à un indéniable glissement du pouvoir réel en direction des groupes de pression (syndicats, groupements patronaux etc.), désormais partenaires privilégiés du gouvernement. Les décisions se négocient dans les conférences tripartites; au Parlement elles ne sont qu'expliquées et ratifiées. Le slogan du «Gewerkschaftsstaat» se justifie-t-il? L'électeur du suffrage universel est-il à remplacer par l'adhérent à des centrales syndicales, par le militant des «initiatives de citoyens», par le membre des associations et fédérations les plus diverses? Où en reste la participation à la démocratie du citoyen non engagé?

Les porte-parole des fameuses forces vives de la nation ont-ils effectivement reçu un mandat clair pour le rôle qu'ils exercent? Leur sélection peut-elle être considérée comme transparente et démocratique? La vie interne des partis politiques n'y gagnerait-elle pas d'être soumise à des normes d'ordre public? Est-ce qu'un régime politique, où les non-organisés et les groupements à affiliation peu nombreuse sont exclus d'office de tant d'organismes décisifs de la vie publique, peut encore s'appeler démocratique?

Cette évolution n'est d'ailleurs pas sans danger pour les détenteurs d'une nouvelle puissance. Les récentes oppositions d'intérêts entre la sidérurgie et les autres secteurs, au lieu d'agiter la vie politique et parlementaire, ont surtout donné du fil à retordre aux syndicats. Il faut voir si à terme les développements de la scène syndicale (affaiblissement de la FEP, rivalité et lutte entre les syndicats dits représentatifs [OGBL, LCGB, CGFP], apparition de groupements sectoriels [ALEBA, SESM], ambitions de ceux qui se sentent exclus du dialogue [NGL]) ne présagent pas déjà un déclin du fameux «modèle luxembourgeois».

Est-ce que la solution sera trouvée dans un renouveau du parlementarisme? Ce n'est pas certain, si l'on ne parvient pas à recruter pour cette tâche des gens nouveaux. Durant des décennies on a traité avec mépris le métier de député, ne lui concédant qu'un traitement d'appoint. Depuis quelques années, on paye aux députés un salaire complet, mais ils continuent à considérer leur mandat comme une activité accessoire. Et ils continuent à raconter à la tribune des histoires qu'ils ne sont pas prêts à écouter eux-mêmes. La démocratie parlementaire est, chez nous, ennuyeuse et frustrante; pour cette raison, elle a toutes les difficultés du monde pour devenir le pôle d'attraction d'une éventuelle réforme de la démocratie.

Innovations technologiques

Si on parle d'«Innovation», surtout dans le domaine très vaste qu'est la technologie, il faut d'abord définir ce que l'on veut entendre par ce terme. Vous me permettez d'ajouter à ces concepts des exemples qui soit décrivent mieux l'idée fondamentale, soit se rapportent plus particulièrement aux possibilités/problèmes luxembourgeois. Je rapporterai en outre quelques commentaires ou interrogations personnelles qui me tiennent à coeur.

Au fait, l'Innovation, c'est quoi: «C'est le but de la recherche et du développement». Il faut maintenant situer ce processus dans les différents secteurs humains, scientifiques, éducatifs, sociaux et moraux dans lequel il peut se mouvoir.

A la base de toute réflexion inventive se trouve la matière première dont nous disposons pour la promouvoir: l'or gris de nos cervaux! – ce savoir et savoir-faire qui a contribué à l'essor du monde développé. On pourrait dire que cette matière grise est la chose au monde la mieux partagée; encore faut-il avoir la volonté de l'exploiter et l'investir dans les ressources naturelles dont nous disposons. Cette réflexion de base fait donc intervenir l'homme avec ses aspirations, son hiérarchie des valeurs et son environnement.

Pour pouvoir utiliser cet or gris, il faut donc le valoriser; dans un premier lieu cela veut dire que notre enseignement doit l'approfondir. J'y reviendrai après avoir analysé les différentes formes d'innovation.

Si on utilise cet or gris, il faut savoir pour qui et pour quoi. C'est la dimension économique, mais également morale que nous approchons ici! Si dans le passé il s'agissait avant tout de suffire aux besoins fondamentaux de l'humanité, de rationaliser la production de façon à pouvoir produire suffisamment à un prix abordable, il faut aujourd'hui avoir en vue les «nouveaux» problèmes: l'environnement, la diminution des besoins d'énergie et de ressources naturelles, l'allègement du travail manuel – est-ce toujours un bien? – et son remplacement par le travail intellectuel. Oui, on recherche même le remplacement complet du travail des cols bleus moyennant la robotique et l'automatisation pour permettre un épanouissement complet de l'homme dans cet univers intellectuel. C'est ce qu'on appelle les «new needs». Tout cela nécessite alors l'innovation de nouvelles technologies: produits nouveaux, amélioration de procédés, diminution du coût, liaison de produits matériels et immatériels, . . .

Qui sont maintenant ces hommes «innovateurs» et quel est leur milieu naturel?

En premier lieu, il faut citer le «chercheur fondamentaliste» qui se meut dans un univers de référence différent de celui de l'homme moyen. Par ses travaux systématiques, il consacre son temps à reculer les limites des connaissances, sans avoir d'application pratique particulière en vue. Il ne faut pas oublier que le progrès scientifique ne se fait que rarement par la voie de découvertes majeures – qu'il soit au hasard, soit au tempérament génial d'une personnalité. Comme la motivation du chercheur est d'ordre intellectuel et non pas le résultat pratique, il ne fournit que la matière première: la base scientifique. Son milieu, c'est soit l'université, soit le milieu bien protégé d'un laboratoire. Cela veut dire qu'il est soutenu soit par le gouvernement de son pays – le Luxembourg n'ayant qu'un embryon d'université, nous ne connaissons pas cette variante de soutien, – soit par les grandes firmes qui allouent d'immenses sommes au budget de recherche fondamentale, ayant trouvé – la statistique le soutient – qu'elles sont alors les premières à introduire l'innovation appliquée et à réagir lorsque la concurrence introduit un produit nouveau (tout paradoxal que cela puisse apparaître à première vue). Suivant une enquête effectuée en 1981 par le Ministère de l'Economie et des Classes Moyennes auprès des industries luxembourgeoises, aucune firme ne déclare faire de la recherche fondamentale, son coût étant prohibitif, un accélérateur de particules étant le jouet d'enfance d'un tel chercheur. A noter toutefois que nous retrouvons quelques Luxembourgeois dans des laboratoires à l'étranger.

Vient en deuxième lieu une catégorie très restreinte de personnes, qui sont les «inventeurs». Artistes dans le domaine scientifico-technique, individus peu «fonctionnaires» d'un naturel inquiet, ils trouvent leur propre justification dans l'oeuvre qu'ils réalisent. Cette catégorie de personnes est en diminution, l'invention étant reléguée aujourd'hui fortement dans des secteurs secondaires, tels que jeux, habitations, . . .

Reste la dernière grande forme d'innovation: «la recherche appliquée», qu'on peut immédiatement scinder en deux catégories:

- l'engineering de développement
- l'engineering d'innovation

L'ingénieur de développement est inséré dans une structure et hiérarchie industrielle, souvent très lourde, dont il n'est qu'un rouage. Sa finalité est fixée par la stratégie du groupe auquel il appartient. Ses innovations sont mesurées uniquement à l'échelle des valeurs: l'objectif défini de recherche.

L'innovateur se distingue de ces différents types. «Innovator», dit le Larousse, «c'est introduire quelque chose de nouveau dans une chose établie». Ce «quelque chose de nouveau» peut provenir d'une invention récente, d'une découverte scientifique ou, et surtout, procéder de la réunion judicieuse de techniques ou de tours de main ayant fait leur preuve dans des domaines très divers que l'imagination finit par associer pour servir à des besoins nouveaux. L'innovation se distingue de la recherche et de l'invention par le fait que seul le succès industriel et commercial la sanctionne. La recherche appliquée doit donc avoir une vision claire du marché!

Je ne voudrais pas entrer dans les processus qui décrivent l'évolution et les interactions de ces différentes formes d'innovations, mais j'aimerais souligner l'un ou l'autre détail important.

En premier lieu, analysons la procédure avec laquelle nous développons notre «or gris»: l'éducation.

– Nous vivons avec un complexe dit «d'égalité». D'autres l'appellent d'une manière fausse «chances égales». L'instinct d'innovation est différemment développé chez chaque individu et il n'y a qu'un petit nombre d'étudiants possédant encore cette étincelle nécessaire de curiosité. Or notre système de formation, et surtout nos examens d'admission aux grandes écoles ne peuvent que juger de connaissances acquises et d'aptitudes au raisonnement déductif, sans détecter les mystérieuses composantes qui concourent à l'alchimie dont se nourrit l'innovation.

– On peut asphyxier l'instinct d'innovation chez l'étudiant en le confinant dans un espace restreint et en ne faisant rien pour développer son goût d'ouverture. L'innovateur doit savoir rompre le cercle vicieux qui oppose la spécialisation nécessaire à l'ouverture transdisciplinaire stimulante. C'est le travail en équipe qui est nécessaire – idée bien lointaine de notre formation individualiste, dite humaniste, que dispensent nos écoles! Où est le nouvel humanisme dont la technique n'est pas exclue, où l'importance apportée au jugement personnel n'est pas exagérée, où le leitmotiv de notre enseignement secondaire «on ne copie pas» est remplacé par le slogan «malheur à l'homme seul» – force des populations d'Extrême Orient.

– Reste très souvent le mépris enseigné à l'intellectuel du pratique: Même si l'homme est intelligent parce qu'il a une main, comme dit un aphorisme grec, il faut qu'il sache s'en servir. N'oublions pas que G.B. Show a déclaré que l'invention consiste de 5% d'inspiration et de 95% de transpiration.

Il faudrait, en tenant compte de ces idées, et de bien d'autres, repenser notre système éducatif et l'adapter aux besoins de l'innovation.

Citons encore quelques phénomènes qui influencent négativement l'innovation:

- l'augmentation de réglementations gouvernementales dictées par des besoins administratifs;
- la réduction des profits diminuant la motivation des chefs d'entreprise;
- le fait que la percée technologique devient de plus en plus difficile;
- les taux d'inflation trop élevés qui découragent les projets à long terme et également la recherche (ceci est surtout vrai pour l'Europe);
- un phénomène plutôt luxembourgeois: la relation Marketing et Finance dans laquelle on a oublié la poussée technologique, ce troisième pied sur lequel repose l'équilibre d'une entreprise.

Après avoir défini l'innovation et décrit quelque peu son environnement, tournons-nous vers les domaines d'activités actuels où elle se manifeste le plus.

Il y a d'abord les domaines presque traditionnels de l'électronique, le hardware, avec ses applications purement intellectuelles: l'informatique, la cybernétique, l'audiovisuel et last but not least les communications. Ce software se développe

indépendamment du hardware et son application se répand partout. Au Luxembourg, nous le retrouvons quelque peu dans la bureautechnique, mais presque pas dans d'autres secteurs, sauf quelques applications particulières dans quelques industries spécialisées.

De la reconnaissance de l'espace, et des technologies spéciales pour le conquérir resp. développées grâce aux connaissances et possibilités y acquises, le Luxembourg reste complètement écarté, n'ayant aucune industrie intéressée. Même la communauté luxembourgeoise ne participe à aucun programme international.

L'automatisation, cet ouvrier de demain, a bien trouvé un producteur dans notre pays, mais toute l'innovation est importée.

La médecine, la biotechnologie sont deux domaines où notre infrastructure nationale est trop petite pour les attaquer, même si beaucoup de découvertes récentes ont été élaborées dans des laboratoires à faible envergure.

Le Luxembourgeois, très attaché à sa terre natale, n'est pas non plus très porté à ouvrir de nouvelles voies dans le marketing.

L'environnement et les énergies nouvelles sont deux activités qui restent dans la tradition innovatrice destinée à mieux suffir à nos besoins sans endommager notre environnement traditionnel.

Reste alors la grande plage des matériaux: cet hyperchoix de produits nouveaux. Après le règne presque sans partage de l'acier, qui a créé notre richesse nationale, on est entré dans une ère d'extrême diversité: les matériaux sur mesure qui répondent à des besoins très spécifiques. Cette évolution qui s'accélère incorpore de plus en plus d'intelligence, mais rend également les pays plus dépendants les uns des autres, car les matières premières nécessaires sont inégalement réparties sur notre planète.

Ces matériaux nouveaux ne sont pas seulement le «synthétique», le plastique qui a libéré le monde et rendu accessible pas mal de produits, que ce soit le bas de nylon, la machine à café et même l'automobile. Ce sont aussi les alliages de polymères, les fibres de carbone, les alliages en aluminium et en cuivre, et depuis peu, les aciers très spéciaux. Le futur s'annonce avec les céramiques, les métaux organiques, les verres métalliques. Et il faut dire que nos industries luxembourgeoises suivent ce développement et y participent à l'innovation. Ici comme à l'étranger, beaucoup se fait dans de petites sociétés et très souvent de gros producteurs, même des constructeurs de voitures sont devenus tributaires dans leur alimentation de pièces spécialisées de ces puissants liliputiens.

Il faut seulement comparer les moyens utilisés.

Comme référence, on peut prendre le Japon qui occupait en 1981 directement quelque 317.000 personnes, dont 60% de l'industrie privée dans ses départements recherche et développement. Indirectement, en y ajoutant les secteurs connexes, cela faisait même 548.000 personnes. Suivant l'enquête déjà citée du ministère de l'Economie, il y avait en 1981 au Luxembourg quelque 280 personnes dans la recherche, plus que la moitié n'y travaillant qu'à temps partiel! Par rapport au Japon – toutes proportions gardées et connaissant le problème des définitions de telles enquêtes – nous devrions y occuper de mille à deux mille personnes à plein temps.

Quels sont alors les raisons de ce déficit innovateur au Luxembourg? Il y a bien les raisons déjà citées plus haut. Compte en premier lieu à mon avis l'attitude et le type d'enseignement inculqué à l'étudiant. Vient ensuite le déficit quantitatif en instruction; n'oublions pas que chaque troisième élève japonais a fini ses études avec un diplôme universitaire en poche.

Le Luxembourgeois n'aimant pas tellement le goût du risque, il n'aime pas non plus s'introduire dans de nouveaux horizons. Le climat politique est de moins en moins favorable à une motivation innovatrice, comme déjà relevé tantôt: profits réduits, contraintes administratives . . . Je sais bien qu'au Luxembourg le législateur a pris ces dernières années quelques initiatives heureuses, comme la loi budgétaire de 1981, et surtout la participation de la SNCI dans le financement d'investissements innovateurs; mais tout l'environnement institutionnel avec p. ex. ses contraintes sociales n'est pas fait pour supporter l'innovation avec son caractère «révolutionnaire, dynamique et indépendant». N'oublions pas que beaucoup est fait dans de petits groupes indépendants. Or, ceux-ci ne sont pratiquement pas soutenus ni par nos institutions, ni par l'industrie d'ailleurs. L'absence de contact direct avec la recherche fondamentale fait retarder automatiquement l'innovation de recherche appliquée et nous fait tributaire de licences. Le soutien financier, le capital à risque fait complètement défaut, ou bien doit être supporté directement par les sociétés. L'exploration du marché, définissant les objectifs nouveaux, n'est guère appliquée, et voilà pourquoi nos sociétés ne débloquent pas l'argent pour la recherche. A l'avenir, il faut que les frais de recherche soient considérés plus haut qu'une prime d'assurance. De même, l'information est manquante: que ce soit dans le secteur commercial, scientifique ou technique, nous dépendons de l'étranger.

Mais nous avons encore des chances pour retrouver une place honorable, toutes proportions gardées, dans la course à l'innovation. Nous avons déjà quelques domaines où nous retrouvons une capacité innovatrice:

- la fabrication métallurgique
- la construction de machines et de matériel mécanique
- les produits minéraux non métallurgiques
- la chimie et la parachimie
- la bureautechnique

Nous devons occuper tous nos efforts afin d'entrer dans des secteurs nouveaux. Comme c'est proche de notre activité industrielle traditionnelle et correspond le mieux à nos possibilités financières, je pense aux «matériaux nouveaux». A cela il faudrait ajouter des secteurs basés uniquement sur notre matière grise, vu notre pauvreté en matières premières naturelles: ce sont l'informatique et l'audio-visuel. Le comportement de nos entreprises, et de celles à créer, devra être orienté vers cette ressource dont nous disposons: «notre or gris»!

Le défi économique: Mieux gérer avec des moyens réduits

Dans son programme de travail pour les trois années à venir, le Comité de l'ALUC a proposé comme thème central de réflexion: «Présence et responsabilité dans un monde économique en mutation, voire en crise». Le choix de ce thème de réflexion par notre association peut paraître surprenant, à première vue, dès lors que les axes de recherche ou sujets de discussion de nos membres étaient, jusqu'à présent, orientés vers les domaines philosophiques, religieux, culturels ou encore vers les préoccupations professionnelles spécifiques propres aux différentes sections de l'ALUC, c.-à-d. celles des enseignants, celles des médecins et celles des juristes. Or, les problèmes économiques prennent actuellement une dimension telle que chacun de nous doit se sentir concerné, soit directement en raison de ses occupations professionnelles, soit indirectement en ce sens que le monde économique en mutation laissera ses empreintes sur l'environnement – tant au niveau professionnel qu'au niveau privé et familial – dans lequel évolue chacun de nous.

Il y a deux écueils majeurs dans l'approche de ce thème de réflexion «économique». D'abord il ne s'agira pas de créer au sein de notre association une cellule de recherche économique; d'autres tribunes et organisations sont bien mieux placées pour le faire. Non, pour nous, l'effort de réflexion portera surtout sur notre présence et notre responsabilité dans un monde économique nouveau voire, des fois, en crise. La seconde difficulté est inhérente à toute démarche nouvelle: nous sortons des «sentiers battus», nous abordons un domaine de réflexion, où des associations comme la nôtre et, de façon plus générale l'Eglise, ne se sont que peu engagées, ce qui est tout à fait normal. Il en résulte que les sources de documentation et les repères de réflexion sont rares; nous devons engager notre recherche propre et spécifique dans l'exploration de notre thème de réflexion, avec tous les risques que cela comporte.

Dans cet exposé d'introduction je voudrais susciter quelques réflexions critiques au sujet de questions clefs dans l'environnement économique actuel, et ce surtout au niveau de notre communauté nationale. Je n'ai aucune prétention de vouloir être complet ou exhaustif dans cet inventaire. Je n'ai pas non plus la prétention de vous présenter des «recettes-miracle», comment nous devrions résoudre les problèmes économiques auxquels notre pays doit faire face. Mon propos est, en toute simplicité et modestie, d'amorcer le débat et de susciter une approche critique des problèmes et défis économiques.

Au cours des dernières décennies, le rôle assumé par l'Etat et les organismes parastatutaires ou publics a sensiblement augmenté. Comme preuve à l'appui on peut se référer à la cadence de croissance du Budget de l'Etat qui a été supérieure à celle des

prix, qui a dépassé la croissance des salaires moyens nominaux et qui a été plus accentuée que l'évolution du «Produit Intérieur Brut». En d'autres termes, l'appareil public et para-public a accaparé une place de plus en plus importante sur notre terrain économique national.

Ce constat, sans être nécessairement angoissant, puisque notre pays préserve encore une performance économique et sociale assez satisfaisante, nous amène néanmoins à soulever les questions fondamentales suivantes :

Première question: Est-ce que la croissance assez vertigineuse des dépenses publiques et leur «part accrue» dans notre vie économique sont le fruit ou la conséquence d'une volonté politique bien délibérée, partagée par la nation? A mon avis, la main-mise de plus en plus prononcée du «pouvoir public» sur le domaine économique ne s'est réalisée que progressivement, dans une très large mesure inconsciemment, à la suite des compromis politiques mettant des dépenses nouvelles à charge de la communauté, c'est-à-dire du Budget de l'Etat plutôt que d'exiger des sacrifices directs au niveau des parties concernées, notamment les partenaires sociaux, les entreprises ou collectivités locales. Dès lors il s'impose de refixer les objectifs primordiaux de notre politique économique et de réajuster les rôles dévolus à l'Etat dans la gestion économique du pays.

Deuxième question: En assumant progressivement un rôle économique croissant, l'Etat et le secteur para-étatique ont dû recourir aux moyens de financement concomittants pour couvrir les dépenses croissantes, soit en augmentant les revenus en impôts, soit par le biais de la dette publique. Est-ce que la pression fiscale et la dette publique n'ont pas atteint un seuil préjudiciable à notre avenir économique?

Relevons d'abord que la dette publique comprend – ou plus précisément comprenait – deux composantes, à savoir la dette «traditionnelle» à terme défini contractée notamment sous forme d'emprunts publics obligataires, et la dette à terme non défini, représentative de la garantie de l'Etat dans le déficit du financement par capitalisation partielle des régimes de pension contributifs. Comme les problèmes – très épineux et peu transparents pour le commun des citoyens – relatifs à la dette à terme non défini ont pu être réglés, ou plus précisément «épongés» lors de la récente réforme du financement des régimes contributifs de pension, les débats sur notre dette publique nationale ont pu être objectivés. Cette dette publique se situe dans des normes acceptables, notamment par comparaison à la situation bien plus inquiétante dans certains pays voisins. Ces résultats ont pu être obtenus grâce à la gestion, en partie anticyclique, de nos réserves budgétaires qui, elles, ont pu être constituées par un apport en impôt au-delà des besoins budgétaires annuels immédiats. Le recours aux techniques d'endettement public revient à faire appel, du moins partiellement, aux générations futures dans la couverture du financement de projets contractés actuellement. Une telle technique peut se justifier aisément pour les investissements dans des projets d'infrastructure d'avenir, à condition que l'enveloppe globale de la dette publique cadre avec nos potentiels économiques actuels et futurs. Analysée sous cet angle de vue, la dette publique de notre pays – du moins la dette à terme défini – ne soulève guère de critique; elle s'insère dans une politique budgétaire à moyen terme de prudence et à inspiration plutôt conservatrice.

Un tel constat n'est pas approprié, à mon avis, pour ce qui est de la pression fiscale. Notons d'abord qu'à maintes reprises et à tort, notre pays est classé parmi les havres fiscaux: cela résulte probablement d'une généralisation abusive de certains aspects favorables – et justifiés – de notre fiscalité applicable aux sociétés de participations financières («holding companies») ainsi que des différentiels de prix avantageux pour certains produits tels que l'essence, le tabac et les alcools. Quoiqu'il en soit, la réalité est que la fiscalité directe (impôts sur salaires et revenus) est plutôt élevée dans notre pays et que nos barèmes d'imposition connaissent une forte progressivité, alors que la fiscalité indirecte (p.ex. taxe sur la valeur ajoutée) apparaît comme relativement modeste comparée à celle de quelques pays limitrophes ou membres des Communautés Européennes. Si, en outre, on tient également compte des prélèvements para-fiscaux, p. ex. des cotisations pour nos régimes de sécurité sociale – financés dans certains autres pays par le recours à la fiscalité –, alors le Luxembourg occupe un rang certes pas déshonoré, mais néanmoins peu enviable à mon avis. Je trouve que c'est une faible consolation, voire même quelque peu inquiétant, que certains de nos experts se plaisent à relever que dans maints pays la pression fiscale totale, au sens large, est encore supérieure à la nôtre. Laissons de telles préoccupations aux autres et soucions-nous de sauvegarder la compatibilité de notre pression fiscale avec le développement dynamique de notre économie. En raison de notre territoire exigu, notre économie est fragile, vulnérable, et il nous faudra préserver toujours une marge de manoeuvre pour parer aux difficultés subites éventuelles. Ne mangeons pas tout notre pain blanc maintenant! De plus, une trop forte pression fiscale, d'une part, constitue un frein dans nos efforts pour attirer des industries nouvelles dans le cadre d'une diversification et d'une modernisation de notre tissu économique, et, d'autre part, elle risque de démotiver les initiatives et efforts nouveaux, alors que pour tout revenu additionnel créé, la part du lion revient au fisc et non pas à celui ou à ceux qui sont à son origine.

Les remèdes, à moyen terme, se situent au niveau d'une rigueur accrue dans la gestion des dépenses de l'Etat, dans une optique de compression, dans certains secteurs du moins. Un examen critique des interventions publiques révèle bien des domaines où les raisons pour faire «transiter» les opérations économiques par les «moulins» de l'Etat ne sont plus remplies. Dans ces cas il conviendra de faire assumer le coût par les agents économiques qui sont à l'origine de l'initiative et qui peuvent, par après, bénéficier des retombées éventuelles. Mentionnons également qu'en vue d'attirer du savoir-faire nouveau et de la main-d'oeuvre spécialisée, non disponible sur le marché national du travail, nous pourrions utilement nous inspirer de certaines législations fiscales étrangères prévoyant des avantages qui vont au-delà des efforts déjà prévus dans notre dispositif légal et réglementaire actuel. Dans cet ordre d'idées, on pourra chercher des solutions à l'instar de celles instaurées en Belgique, en France ou au Royaume Uni dans le souci de consolidation de Luxembourg comme centre bancaire international. Il en est encore de même pour les efforts à déployer d'urgence pour attirer les secteurs à haute technologie, à avenir prometteur.

Une ponction fiscale, particulière et substantielle a été introduite dans un effort national solidaire pour restructurer, sinon sauver, notre sidérurgie. Il me semble impératif que cet impôt – voire ce paquet fiscal et social d'aide – soit rigoureusement géré dans l'esprit des objectifs poursuivis, et en toute cohérence, l'impôt additionnel

dit de solidarité est à supprimer dès maîtrise de la crise sidérurgique. De cette façon on évitera de compromettre outre mesure la compétitivité des autres secteurs économiques.

Troisième question: Comment maîtriser l'inflation? Faut-il mettre l'adaptation automatique des salaires à l'échelle mobile, c.-à-d. à l'évolution des prix, en question?

Alors que pendant des années le Luxembourg se prévalait pouvoir faire partie du peloton de tête des pays à faible taux d'inflation, en compagnie notamment de la République fédérale d'Allemagne et de la Suisse, notre position, sans être tout à fait décourageante, est devenue beaucoup moins performante ces dernières années. Or la maîtrise de ce fléau qu'est l'inflation est indispensable si nous voulons éviter que notre tissu économique ne se dégrade définitivement et que nos emplois soient compromis. Un contrôle autoritaire ou dirigiste des prix, au-delà des mécanismes de marché avec formation des prix entre agents économiques, très probablement engendrerait autant, sinon plus de problèmes nouveaux ou de distorsions additionnelles qu'il ne contribuerait à une stabilité réelle des prix. En outre, l'exiguïté de nos frontières rend le succès d'une telle initiative, aux résultats peu encourageants dans certains pays limitrophes, encore plus difficile. Par contre, une politique de rigueur et de transparence des prix doit rester de mise, en étroite collaboration avec les agents économiques et les parties concernées. De plus, ne faudra-t-il pas agir davantage sur la spirale «prix - salaire»?

Le modèle de l'indexation automatique des salaires est, à mon avis, justifié si ses prémisses de base sont remplies: il faut au départ disposer d'un revenu ou d'une plus-value à distribuer, à répartir. Le modèle d'indexation automatique à l'échelle mobile des salaires permet, dans le cadre des prémisses susmentionnées, d'assurer au salarié une adaptation de son revenu, dans le but du maintien du pouvoir d'achat, et ceci avec un décalage très faible. La négociation annuelle définitive de l'adaptation réelle ou globale des salaires, au vu des performances de l'entreprise et/ou du secteur économique, pourra se faire par après une fois les résultats financiers connus, et ce dans une optique de saine répartition des revenus entre le facteur «travail» et le facteur «capital». Or, en ces périodes de stagnation générale et de crise dans certains secteurs économiques, les prémisses d'un bon fonctionnement du modèle généralisé d'indexation automatique des salaires ne sont plus remplies. En conséquence, nous devrions avoir le courage de renoncer, du moins temporairement, à ces mécanismes aveugles, une exception étant accordée en faveur des salariés et pensionnés à revenu modeste. En effet il est dangereux, à la longue, de vouloir distribuer, alors qu'au préalable il n'y a pas eu, ou pas suffisamment eu, de valeur ajoutée dégagée par les entreprises et les sociétés. Ce sacrifice est à consentir dans l'optique d'un assainissement économique durable, seul garant pour nos revenus futurs et pour nos emplois.

Quatrième question: Quelle latitude reste-t-il pour une politique équitable de répartition des revenus? Saurons-nous supporter le coût de nos régimes de protection sociale?

A mon avis, et nous venons de le voir, les aspects de politique de juste répartition de revenus – quelle qu'en soit la définition – doivent en ces temps difficiles céder la

priorité à la politique de relance économique et d'assainissement du marché de l'emploi pour ne pas manquer le tournant décisif que prennent, ailleurs, les économies vers une technologie de plus en plus avancée. Consolider et améliorer les industries et les services à avenir prometteur, restructurer avec rigueur et intelligence les secteurs en difficultés: tels sont les impératifs du moment et des années à venir. En d'autres termes, mieux gérer avec des moyens réduits.

Ceci nous amène à un paradoxe voire à une provocation déroutante des temps présents: le constat du phénomène aggravé de la pauvreté, tant à l'intérieur de nos frontières qu'au niveau international, dans les pays démunis du tiers monde en particulier. Au niveau de notre communauté, nous devons prioritairement oeuvrer pour un redressement de nos systèmes économiques, sinon il y aura le risque d'un effondrement généralisé. D'autre part, et surtout au niveau de la responsabilité individuelle, nous devons rester ouverts aux problèmes de pauvreté et disponibles à contribuer à leur solution, même par petits pas. Il n'y a pas de voie facile.

Quant aux régimes de protection sociale, qui eux aussi ont connu une éclosion foudroyante au cours des deux dernières décennies, nous devrions reposer les questions fondamentales de la capacité de supporter leurs coûts, et pour notre génération et pour les générations futures. Certaines lacunes subsistent encore dans notre filet actuel de protection sociale, notamment en matière d'invalidité et de décès précoces. On devra y remédier à brève échéance. D'un autre côté, certains abus et couvertures sociales au-delà des besoins justifiés sont à redresser. Une responsabilité accrue de l'individu dans l'engagement des frais de protection sociale me semble souhaitable et seule appropriée pour maîtriser l'accroissement des dépenses de sécurité sociale, qui autrement risquent de devenir préjudiciables à notre avenir économique.

En guise de conclusion, quelles réflexions pratiques pourrions-nous dégager?

Il faudra, de façon critique et sans parti pris, repenser les missions confiées aux pouvoirs publics pour discerner celles qui lui sont dévolues «naturellement» et celles qui pourraient être gérées, avec plus de performances et de flexibilité, sans l'intervention de l'appareil public et para-public. Nos structures actuelles, souvent lourdes, ne sont guère appropriées à une adaptation rapide de nos infrastructures économiques aux défis doubles que sont les compétitivités accrues des économies étrangères, telles que celles des Etats-Unis, du Japon et de l'Allemagne et, ensuite, le défi lancé par les innovations technologiques.

Le secteur des entreprises, principal moteur dans les efforts de redressement économique, est extrêmement vulnérable, il nous faut en être conscient. La fonction de l'entrepreneur, avec le goût de responsabilités à assumer et de risques inhérents à toute initiative, est à revaloriser. Par ailleurs, la notion de profit, fonction indispensable dans nos systèmes économiques, devra être abordée avec plus d'objectivité. Sans dégagement de profit, il y aura trop peu de moyens d'auto-financement indispensables aux investissements futurs; il n'y aura pas non plus de revenus suffisants à répartir. Avec une gestion des plus rigoureuses et avec une large ouverture vers les innovations, nos entrepreneurs devront contribuer à préparer notre pays à l'âge des technologies nouvelles.

L'avenir exigera également de nous tous, en tant qu'individus ou citoyens, que ce soit comme salarié, fonctionnaire, indépendant, cadre ou employeur, éducateur ou engagé dans d'autres professions, des changements de mentalité et d'attitude: goût de l'initiative, acceptation de risque, mobilité d'emploi accrue, disponibilité au recyclage et à la formation continue.

Une plus grande intégration de la dimension économique dans nos réflexions au sein de l'ALUC pourra conduire à une meilleure valorisation de nos capacités. Notre recherche spirituelle pourrait utilement contribuer à mieux nous faire assumer nos responsabilités dans un monde économique en pleine mutation, qui trop souvent risque de déboucher sur une aliénation de l'homme. Nos efforts devraient conduire à une plus grande intégration de l'homme dans les structures économiques nouvelles, pour mieux les comprendre et mieux les maîtriser.

Synthèse et conclusions

Il n'est pas facile de faire la synthèse et de tirer les conclusions de ces trois excellents exposés que nous venons d'entendre. Peut-être faut-il commencer par une mise en garde: parler de l'avenir dans un monde où les structures techniques, économiques et sociales évoluent à un rythme parfois vertigineux est une gageure. Faire de la prospective à deux ou trois ans ne paraît pas très intéressant; envisager l'avenir à dix ou vingt ans présente sans doute un grand intérêt mais comporte bien des risques. Si nous nous prêtons néanmoins à cet exercice, nous devons le faire avec la prudence et la modestie requises. Il va sans dire que cette table ronde ne peut que traiter de quelques aspects du sujet, sans même épuiser ceux-ci.

J'aimerais rappeler les idées-clés des trois exposés qui viennent de vous être faits tout en ajoutant quelques réflexions complémentaires de mon propre cru. Je parlerai dans une première partie des problèmes économiques soulevés par Lucien Seywert et dans une deuxième partie des aspects institutionnels qui ont fait l'objet des exposés de Charles Ruppert et de Paul Zimmer.

Après avoir défini l'innovation comme étant «le but de la recherche et du développement», Lucien Seywert dresse un bilan des possibilités et des problèmes de l'innovation technologique au Luxembourg. Il décrit ensuite les innovateurs et leur milieu naturel en distinguant le «chercheur fondamentaliste» de l'inventeur et de l'ingénieur qui se consacre à la recherche appliquée. Il constate un manque général d'innovation au Luxembourg et attribue cette déficience à notre système éducatif. Il conclut que nos écoles ne forment pas suffisamment la capacité d'innovation. Elles produisent des têtes bien remplies, alors que nous avons besoin de têtes bien faites.

En sus du système éducatif, Lucien Seywert cite d'autres causes, qui, selon lui, freinent l'innovation au Luxembourg, telles qu'une réglementation trop touffue et rigide et la réduction des profits des entreprises.

Dans la deuxième partie de son exposé, Lucien Seywert passe en revue les différents domaines d'activité où l'innovation se manifeste au Luxembourg. Il regrette notamment, et non sans raison, que dans les techniques de pointe, telles que l'informatique, la bio-technologie, la médecine, toute l'innovation est importée. En revanche le Luxembourg est bien placé en ce qui concerne la recherche et la mise au point de matériaux nouveaux: aciers spéciaux, fibres synthétiques, alliages en aluminium et en cuivre et, demain peut-être, verres métalliques. Il constate notamment que, au Luxembourg comme à l'étranger, les leaders sont souvent les petites sociétés, non pas les grandes. L'informatique et l'audio-visuel sont également les domaines où le Luxembourg est en lice.

Lucien Seywert a sans doute raison de conclure que l'avenir appartient à celui qui sait tirer parti de sa «matière grise». J'aimerais ajouter à ces réflexions quelques considérations au sujet du contexte général dans lequel notre avenir économique se déroulera d'une part, et au sujet des actions qu'il faudrait envisager d'entreprendre au Luxembourg afin de favoriser la restructuration économique d'autre part.

Il faut d'abord rappeler que le Luxembourg fait partie de l'Europe, cette Europe qui est en perte de vitesse par rapport à ses principaux concurrents, les Etats-Unis et le Japon. Alors que dans ces deux derniers pays on investit résolument dans les nouvelles technologies, les Européens passent leur temps à discuter de prix agricoles et à gérer la crise de certains secteurs, tels que la sidérurgie, le textile et les chantiers navals. Dans la production de chips, c'est-à-dire dans l'industrie de base des nouvelles technologies informatiques, l'Europe ne tient que 6% du marché, alors que les Etats-Unis et le Japon se partagent le reste. Ce n'est que tout récemment que la Communauté Européenne a trouvé un accord sur un programme commun de développement de l'informatique: il s'agit du programme Esprit, dont le budget s'élève à quelque 500 mrd. de Flux pour les prochaines années. Ces moyens sont comparables à ceux que les Japonais mettent en oeuvre, mais ces derniers ont réussi, contrairement aux Européens, à coordonner la recherche technologique dans le secteur de l'informatique.

Selon l'OCDE, les profits réalisés par les entreprises européennes ont été constamment en baisse durant cette dernière décennie, alors que les coûts salariaux ont augmenté beaucoup plus rapidement que la productivité.

C'est dans ce contexte général peu brillant qu'il faut voir le point de départ de l'avenir économique du Luxembourg.

Une deuxième réflexion concerne le progrès technologique.

Le progrès technologique comporte deux faces: D'une part il nous assure un plus grand confort matériel, une meilleure santé, un travail moins pénible et, d'ici quelques années, je l'espère, une meilleure protection de notre environnement écologique. Mais d'un autre côté on constate partout dans le monde une augmentation inquiétante du chômage due au manque de qualification professionnelle de la main-d'oeuvre. Dans les pays de l'OCDE le coût du chômage est évalué à environ 350 mrd. de dollars par an, soit un montant représentant plus de la moitié du volume total de la dette des pays en voie de développement.

Les conséquences humaines et sociales de ce chômage structurel sont difficiles à évaluer: augmentation de la criminalité et de l'alcoolisme, résistance contre l'introduction de nouvelles technologies. Les nouvelles technologies nous feront entrer bientôt dans l'ère dite de la communication: Chaque homme aura accès à toutes les informations disponibles, chaque homme pourra communiquer sans restriction avec les autres. Chaque homme? Sans restriction? Informations authentiques ou manipulées? Communiquer pour mieux dominer les autres ou pour créer un monde plus humain, plus libre? Il nous appartient de relever le défi que la nouvelle technologie nous lance tout en prenant conscience des risques et des chances qu'elle comporte pour le progrès sur le plan humain.

Pour déterminer les actions susceptibles d'assurer la restructuration de notre économie on peut s'inspirer de l'exemple américain. Dans ce pays – il faudrait plutôt parler de continent – on constate que l'industrie traditionnelle est en déclin et perd environ 8% de ses emplois chaque année. En revanche le tissu industriel se redéploie dans de nouveaux secteurs. Durant la dernière décade, 17 mio. d'emplois nouveaux ont ainsi été créés par les entreprises privées, alors qu'en Europe, près de trois millions d'emplois ont été détruits au cours de ces mêmes années. Ramené à la proportion du Luxembourg, le chiffre de 17 millions représente environ 30 000 emplois. Selon un rapport d'études préparé par un institut de recherches économiques de Lille, on distingue deux tendances dans la nouvelle croissance économique des Etats-Unis:

D'une part les leviers économiques se transforment. L'énergie, les matières premières et les transports perdent de leur prépondérance au profit des nouvelles technologies informatiques. La complexité croissante des informations qu'il faut traiter et maîtriser engendre un besoin toujours plus grand de «matière grise» et d'instruments à traiter les données. D'autre part un ordre productif nouveau apparaît. La mutation technologique requiert de la flexibilité, de la créativité, de l'intelligence. La croissance économique est surtout le fait du secteur des services très évolués: études de marché, organisation d'entreprise ingénierie dans les domaines de l'informatique, de l'énergie, de l'écologie, de l'épuration des eaux etc. On observe également une préférence pour la petite entreprise, qui présente la capacité d'adaptation et la mobilité nécessaires à la maîtrise du changement permanent.

Aux Etats-Unis, les pouvoirs publics favorisent délibérément cette évolution par la formation continue de la main-d'oeuvre et des chefs d'entreprise, et par des aides technologiques et financières aux entreprises.

Certes, le Luxembourg n'a pas d'université, peut-être à tort. En revanche, notre Institut Supérieur de Technologie pourrait jouer un rôle clef dans l'assistance technique aux PME. A propos, ne faudrait-il pas, avec l'aide de ce même Institut, créer un centre de documentation et de formation pour les nouvelles techniques de l'information et de la communication?

Les aspects institutionnels de notre avenir économique et humain ont fait l'objet des exposés de Charles Ruppert et de Paul Zimmer.

Charles Ruppert y a fait notamment une critique de l'Etat-Prévoyance qui se trouve en crise manifeste, ayant atteint ses limites. En dépit d'une pression fiscale excessive l'Etat arrive difficilement à boucler le budget et les institutions de sécurité sociale ne pourront pas maintenir le niveau actuel des prestations sans augmenter les cotisations. Le sujet abordé par Charles Ruppert est d'une actualité brûlante et a fait l'objet de nombreux débats à plusieurs tribunes ces dernières années. La conclusion a toujours été la même et Charles Ruppert la confirme: il faut introduire une plus grande rigueur dans la gestion des ressources de l'Etat ou, si l'on veut, être plus sélectif. Ce n'est qu'à ce prix là que l'Etat pourra maintenir une marge de manoeuvre suffisante pour assurer les investissements indispensables tant au niveau de l'Etat qu'au niveau des entreprises et pour combattre la pauvreté dans notre pays. En fait cette solution est reconnue par les hommes politiques depuis plus de 7 ans. Mais ce n'est que sous la pression des événements que des actions concrètes et énergiques

visant à contenir les dépenses de l'Etat ont été entreprises. Il reste sans doute beaucoup à faire avant d'avoir changé la mentalité dépensière de tous ceux qui gèrent les deniers publics, que ce soit au niveau de l'Etat, au niveau des communes ou au niveau des organismes parastataux et des entreprises publiques. Il faut constater aussi, je le crois, que l'appel à la solidarité nationale est souvent la solution de facilité à laquelle certains groupes de pression ont recours à tour de rôle.

Ce sont ces groupes de pression que Paul Zimmer vise dans la critique de nos institutions dites démocratiques. Il se demande quel sera l'avenir de notre système démocratique si nos élus nationaux ne réagissent pas vigoureusement contre la tendance de préparer toutes les décisions importantes en matière économique et sociale à la conférence tripartite. Où est la légitimité politique d'un organisme qui décide des sacrifices à porter par la collectivité, alors qu'il ne représente qu'une minorité de la nation?

Paul Zimmer a sans doute raison de critiquer cette évolution qui, il est vrai, est due en partie à la complexité croissante des problèmes économiques et sociaux. Toujours est-il qu'il me semble préférable de rendre au conseil économique et social le rôle qui lui avait été dévolu par la loi, quitte à réformer cette institution pour la rendre plus efficace et plus représentative.

En conclusion je retiendrai que l'avenir économique de notre pays nous échappe en grande partie, étant tributaire de celui de l'Europe et déterminé par les mutations technologiques dont nous saisissons encore mal la portée. Vouloir se rebiffer contre cette évolution qui nous impose son propre rythme serait une erreur. Le Luxembourg ne peut qu'accepter le défi de la concurrence internationale et il doit se comporter en conséquence. Ceci implique avant tout un effort de formation professionnelle, surtout dans le domaine des nouvelles technologies informatiques, et un effort non moins important de recyclage et de formation permanente de toute la population active. Il faudra d'autre part allouer nos ressources disponibles avec davantage de discrimination en appliquant avec toute la lucidité nécessaire les principes bien connus de solidarité et de subsidiarité. Tant l'Etat que les entreprises doivent pouvoir jouer leur rôle respectif. Nous sommes donc tous appelés à nous modérer dans nos exigences vis-à-vis de l'Etat et vis-à-vis de nos entreprises. A cet effet, nous devons faire un examen de conscience et essayer d'appliquer à la situation concrète d'aujourd'hui des valeurs et des vertus chrétiennes éprouvées.

L'enseignement des sciences

Introduction

Avant d'aborder le sujet proprement dit, il serait peut-être utile de rappeler les points saillants des débats antérieurs.

Dans une première étape, nous nous étions demandé si la mission propre de l'enseignement devait être l'instruction ou l'éducation¹. Il y eut unanimité pour constater que la mission était double, à la fois d'instruire et d'éduquer les élèves. Il y eut encore unanimité pour constater que la mission éducative s'était considérablement estompée depuis 1968, et cela probablement à cause de l'absence d'un consensus sur les valeurs à enseigner.

Aussi dans une deuxième table ronde, nous avons essayé de voir quelles valeurs nous pouvions transmettre à nos élèves en tant qu'éducateurs chrétiens².

Comme ce débat avait réuni surtout des enseignants de langues, littérature et sciences humaines, comme d'autre part les représentants des branches scientifiques par leur contribution nous avaient clairement montré qu'eux aussi se posaient le problème tout autant que leurs collègues des lettres, nous avons décidé de consacrer une table ronde à l'examen des points de vue des professeurs de sciences exactes. D'ores et déjà nous les remercions d'avoir bien voulu accepter notre invitation et nous sommes persuadés de l'importance de leur apport à notre débat.

1. Les mathématiques
2. L'informatique
3. La physique
4. La chimie
5. La biologie

Marcel Oswald
Jean-Claude Asselborn
Jean-Paul Zanter
Pierre Seck
Jean-Marie Mangen

¹ L'enseignement, instruction et/ou éducation in: Annuaire de l'Aluc 1983, p. 53-60).

² Quelles valeurs enseignons-nous? Quelles valeurs devrions-nous enseigner? Annuaire 1983, p. 67-77.

1. LES MATHÉMATIQUES

Bref historique du développement des sciences à partir de la philosophie

L'origine des sciences remonte aux grecs du VI^e siècle avant Jésus-Christ. C'est l'époque que Renan désigne par «le miracle grec». Les grecs cultivaient les sciences dans le but de connaître, de savoir, ils ne poursuivaient pas de fin utilitaire. Toutes les sciences font partie de la philosophie.

Au III^e siècle avant Jésus-Christ Euclide rend les mathématiques autonomes. C'est bien plus tard que les autres sciences se détachent de la philosophie.

Au XVII^e siècle la physique se détache de la philosophie grâce à Galilée, au XVIII^e siècle c'est la chimie qui s'en détache grâce à Lavoisier, au XIX^e siècle c'est enfin le tour de la biologie qui devient indépendante grâce à Claude Bernard.

Il y a une interdépendance entre les sciences, en ce sens que la biologie a besoin de la chimie, la chimie s'appuie sur la physique, la physique dépend des mathématiques, mais non pas inversement.

L'autonomie des différentes sciences est indispensable pour leur développement vu que chacune d'elles a sa méthode propre pour approcher le réel.

Le pourquoi des mathématiques dans l'enseignement

Les mathématiques constituent une discipline de base dont usent les autres sciences telles que la physique, l'économie etc. Ainsi le calcul différentiel et intégral et la trigonométrie trouvent une application directe dans des branches autres que les mathématiques. Par ailleurs toute une série de notions mathématiques sont à enseigner tout simplement parce qu'on en use dans la vie courante: ainsi le calcul des fractions, l'emploi des tables, des calculatrices . . . Il est également utile de savoir distinguer les différentes sortes de nombres. Il est de culture générale de savoir faire des calculs d'intérêts, de savoir calculer des surfaces, des volumes. Il est également bon de connaître un minimum de logique qu'on acquiert par l'étude de la théorie des ensembles, des relations, des permutations.

Pourtant l'élève doit savoir que l'enseignement des mathématiques ne se limite pas à lui enseigner des choses d'ordre pratique. L'enseignement des mathématiques ne sert pas avant tout à inculquer des mathématiques aux élèves mais plutôt à *faire des mathématiques* avec eux; il faut les pénétrer du sens mathématique.

En mathématiques il faut éduquer les élèves à devenir rigoureux, à être précis, à utiliser le mot juste, à répondre de manière exacte à des questions.

La tendance actuelle en mathématiques est de devenir de plus en plus précis. Ainsi la formule permettant de résoudre une équation du second degré ne s'écrit plus

$$x = \frac{-b \pm \sqrt{b^2 - 4ac}}{2a}$$

$$\text{mais } x = \frac{-b + e \sqrt{b^2 - 4ac}}{2a} \quad \text{où } e \in \{-1, +1\}$$

Les élèves n'ont plus à apprendre des règles telles quelles: chaque démarche est justifiée; ce qui ne peut pas être démontré est retranché du programme. Ainsi la méthode pour extraire la racine carrée d'un nombre n'est plus enseignée qu'à titre de curiosité. La calculatrice électronique a rendu inutile pas mal de méthodes de calcul empiriques non démontrées.

Les élèves sont introduits pas à pas dans l'abstraction mathématique: à partir d'exemples concrets on amène les élèves vers une abstraction de plus en plus grande.

Marcel OSWALD

2. L'INFORMATIQUE

1. Pourquoi mettre des ordinateurs dans les écoles?

C'est un fait étonnant que l'informatique ait fait son entrée dans les programmes de nos établissements scolaires, tandis que d'autres disciplines scientifiques ne se sont pas adaptées aux réalités de notre temps. D'où vient cet intérêt pour l'informatique, tandis que d'autres innovations, comme le téléphone ou la télévision sont à peine ou pas du tout mentionnés dans nos programmes?

On a reconnu que l'informatique et l'ordinateur apportent une dimension toute nouvelle à la société et à l'école. Herbert A. Simon, un psychologue américain qui a analysé les conséquences de cette discipline sur la société, le formule de la façon suivante: „Il est presque superflu de chercher à convaincre le monde que l'ordinateur est une innovation extraordinaire; ce n'est pas seulement l'innovation du siècle, mais celle de plusieurs siècles; ce n'est pas non plus une de ces révolutions qui nous sont annoncées quotidiennement par les journaux et à la télévision; c'est réellement un événement d'ordre majeur“.

2. L'introduction de l'informatique dans l'enseignement luxembourgeois

Des réflexions de cet ordre là sont à la base de la sensibilisation rapide pour un effort d'informatisation massif dans tous les pays européens. Au Luxembourg les premiers appareils ont été achetés il y a dix ans déjà. L'ancienne „Ecole Technique“ était la première à avoir une installation, suivie de l'„Ecole de Commerce et de Gestion“ équipée de quelques écrans. Depuis l'équipement des écoles a pris un essor formidable. En 1983 nous avons installé quelque 75 micro-ordinateurs au Centre Universtaire et dans les lycées; en 1984 nous avons de nouveau installé 108 nouveaux postes; nous espérons continuer au même rythme jusqu'au moment où chaque établissement dispose d'un ensemble de seize postes de travail, ce qui permettrait le travail aux écrans de tout une classe, vu que deux élèves peuvent se servir d'un même appareil; actuellement presque tous les bâtiments sont déjà équipés avec 8 postes de travail.

3. L'informatique en tant que branche d'enseignement

L'informatique existe comme branche d'enseignement autonome depuis une dizaine d'années dans notre enseignement. Au début on s'appliquait surtout à

enseigner la programmation. Mais on reconnaît de plus en plus, tant à l'étranger que chez nous, qu'il ne suffit pas d'apprendre un langage de programmation, comme le BASIC, pour faire un enseignement valable de l'informatique.

Nous avons donné une orientation différente aux cours d'informatique en les centrant sur la notion d'algorithme. Il est essentiel que l'élève apprenne à réfléchir et à raisonner, plutôt que d'apprendre la syntaxe d'un langage de programmation ou la technologie des ordinateurs. Avant de se lancer dans la programmation proprement dite tout l'effort portera sur une analyse correcte du problème et une formulation claire des idées.

4. Autres utilisations de l'informatique dans les écoles

L'acquisition de connaissances informatiques ne constitue pas la seule raison d'installer des micro-ordinateurs dans les écoles. L'ordinateur peut devenir un outil puissant pour presque toutes les branches de l'enseignement.

Pour les branches scientifiques p.ex. l'ordinateur peut constituer une machine de simulation de processus physiques, qui permet de réaliser des expériences qui auparavant n'étaient guère envisageables à cause de leur prix, de leur durée ou des dangers inhérents à l'expérience.

L'ordinateur permet aussi de créer des micro-mondes dans lesquels l'élève peut expérimenter avec des concepts mathématiques: la géométrie de la „tortue” en est un exemple frappant; les représentations graphiques de fonctions mathématiques constituent un domaine d'expérimentation très fructueux: ainsi on peut faire varier à volonté les paramètres de la fonction et en observer l'effet en temps réel à l'écran.

Mais l'ordinateur peut aussi devenir un outil de traitement de textes, ce qui peut rendre de grands services dans tous les cours de langues; les élèves entrent leurs textes par clavier sur un support informatiques, disponibles à tout moment pour des corrections et des modifications; des programmes spécialisés permettant l'analyse de ces textes de différents point de vues.

5. Que faire des professeurs?

Est-ce que l'ordinateur ne menace pas de remplacer progressivement les enseignants; les expériences de tous les pays montrent que ce n'est nullement le cas; l'enseignant humain ne disparaîtra sans doute jamais, mais son rôle se modifiera progressivement; l'ordinateur permet de le décharger de fastidieuses séances d'exercices et de répétition; il peut aussi assister l'enseignant dans la correction et d'autres travaux administratifs; il permet un suivi beaucoup plus systématique des progrès des élèves et donne à l'enseignant une meilleure connaissance de sa classe exercices avec l'élève; mais le travail proprement dit de l'enseignant restera celui d'un pédagogue: guider ses élèves, être leur exemple, s'adapter avec sensibilité aux particularités de chacun d'eux, favoriser l'intégration sociale et susciter les facultés de communication des élèves, voilà quelques-unes de ses attributions.

Jean-Claude ASSELBORN

3. LA PHYSIQUE

Etymologiquement, le terme physique signifie connaissance de la nature. Depuis la Grèce antique et tout au long des 2000 ans qui suivirent, la physique a été considérée comme faisant partie intégrante de la philosophie. Un changement s'opéra lorsque Galilée introduisit l'expérience et donna ainsi à la physique son statut autonome.

La physique joue un rôle important dans la compréhension de la nature, et particulièrement de la nature inanimée. L'importance de la physique provient de ses multiples applications dans la vie courante, ce qui explique et justifie son introduction au programme de nos écoles. La physique fait partie de notre culture générale, elle est indispensable à la compréhension de notre environnement naturel et technique.

La méthode d'enseignement doit être adaptée à la spécificité de la science physique qui repose essentiellement sur l'expérimentation. Il faut susciter l'intérêt de l'élève et l'amener à poser des questions sur la nature, questions qu'il s'agit de formuler correctement afin d'obtenir une réponse précise et satisfaisante.

Deux problèmes se posent quant à l'enseignement de la physique.

D'abord le nombre d'heures de cours prévues au programme est beaucoup trop limité pour permettre une vue d'ensemble, même succincte des nombreux aspects que la nature offre à notre curiosité. La majorité des élèves de l'enseignement secondaire technique a seulement une heure de physique par semaine pendant six années. Dans l'enseignement secondaire la situation est pire puisque la physique est enseignée uniquement pendant deux ou trois années. Cela ne suffit même pas pour donner un aperçu très superficiel des différents domaines de la physique.

Ensuite l'équipement d'un grand nombre d'établissements est insuffisant. Un bon équipement est nécessaire pour donner une motivation sérieuse à l'étude de la physique. C'est grâce aux expériences que l'élève peut être convaincu de la justesse des thèses avancées. Un cours purement théorique ferait de la physique une profession de foi.

Les difficultés de l'élève sont de deux ordres. D'abord il s'agit de trouver le terme exact, de s'exprimer d'une façon précise dans le langage de la physique où les termes ont un sens strictement défini. Ensuite il faut dégager les données de l'énoncé d'un problème, manipuler les équations pour aboutir à un résultat général. La difficulté ici n'est pas d'ordre physique mais d'ordre mathématique.

Quant aux expériences réalisées dans le cours de physique, il serait souhaitable que tous les élèves aient la possibilité d'y prendre une part active. Il faudrait donc plus de séances de travaux pratiques. Mais le manque d'heures d'enseignement et de matériel s'oppose à l'élargissement des travaux pratiques.

En conclusion on pourrait résumer les considérations sur la physique dans nos écoles par la phrase suivante: La physique transmet un savoir très limité qu'il faudrait acquérir par la méthode expérimentale.

Jean-Paul ZANTER

4. LA CHIMIE

A ceux qui posent la question: Pourquoi enseigner la chimie dans nos écoles, je voudrais en réponse poser cette autre question: Comment peut-on parler de matières plastiques si l'on ignore la notion de macromolécules, par exemple? Comment parler de pluie acide, si l'on ne connaît pas ses origines? Comment parler dans le cadre d'une biologie moderne d'une bio-génétique, qui sera d'une importance capitale dans les années à venir, sans connaître la structure des acides nucléiques! L'enseignement des sciences, y compris celui de la chimie, est actuellement plus indispensable que jamais!

La chimie n'a pas encore trouvé sa place dans l'enseignement primaire chez nous, dans le cadre des leçons de choses, ce qui est à regretter. En Allemagne par contre, on connaît en 5^e et 6^e années d'études un bloc «de sciences intégrées» où la physique et la chimie sont représentées. L'introduction des sciences naturelles et physiques dans le cadre de leçons de choses bien étoffées expérimentalement a été proposée en 1978 dans un mémoire adressé aux responsables politiques du Ministère de l'Education nationale. En effet, l'enseignement au niveau du primaire a tendance à rendre les enfants très passifs, alors qu'ils sont naturellement curieux et enclins à expérimenter.

L'enseignement de la chimie n'a pas de place en 7^e du secondaire classique non plus. En 5^e, on y consacre 0,75 heure, et cela du fait qu'il fallait combler un temps consacré naguère à la préparation de l'examen de passage. En III^e B et C on trouve enfin un enseignement en bloc tandis que les classes A et D voient très peu de matières scientifiques. Les programmes manquent de coordination et en II^e les élèves sont fort mal préparés pour le cours de biochimie parce qu'ils manquent de notions élémentaires de chimie organique. Il faudrait absolument que les autorités responsables se rendent compte de cet état de choses pour y remédier au plus vite.

L'enseignement technique a été créé pour mettre plus de poids sur la formation pratique. Malheureusement les sciences ont été peu considérées. En 7^e ST il y a 0 heure de chimie, en 8^e ST une demi-heure, en 9^e, 10^e et 11^e une heure alors qu'on avait demandé pour le cycle inférieur un bloc de 5 heures de sciences.

Il existe au Secondaire Technique encore la possibilité de faire un diplôme de Technicien-Chimiste, diplôme demandé initialement par des entreprises telles que Arbed et Goodyear, mais pour lequel il semble y avoir actuellement des problèmes de débouchés.

Il faudrait repenser l'enseignement des sciences, notamment celui de la chimie, en commençant au primaire pour passer par le secondaire et aboutir au supérieur.

Il faudrait coordiner les enseignements de biologie, de chimie et de physique et veiller aux passages primaire-secondaire et secondaire-supérieur.

Enfin, pour faire un enseignement vivant, le problème du matériel se pose. On ne peut concevoir qu'un enseignement en sciences qu'à condition qu'il soit illustré par des expériences et accompagné de travaux pratiques.

Or, la diminution des budgets d'équipement et de fonctionnement d'une part, et l'augmentation dramatique des prix d'autre part ne sont actuellement guère favorables à l'enseignement en sciences.

Pierre SECK

5. LA BIOLOGIE

Lors d'une table ronde précédente, il a été dit que l'enseignement doit emboîter le pas avec le progrès et les améliorations des sciences, toujours en développement.

La biologie a parcouru une véritable mutation pendant ces dix dernières années, en raison de trois facteurs: l'évolution galopante de plusieurs disciplines biologiques, le progrès technologique, et finalement indirectement en raison de l'effet des crises que nous traversons aujourd'hui.

La biologie est en effet en train d'entrer dans le domaine industriel, en développant des branches particulières, telles la bio-industrie et les bio-technologies.

Il s'agit ici d'une collaboration de plusieurs disciplines avec l'industrie, notamment la microbiologie, la biochimie, la biologie moléculaire et la génétique.

Les domaines d'application des biotechnologies et de la bio-industrie sont extrêmement vastes. Ainsi, la crise internationale de l'énergie a amené les scientifiques à se tourner vers des solutions biologiques moins polluantes, moins coûteuses, et surtout à employer des énergies renouvelables.

Certains pays, comme le Brésil par exemple, ont actuellement recours à la conversion de la canne à sucre en éthanol, utilisable comme carburant.

Le spectrum d'action des biotechnologies peut être élargi à la production d'aliments fermentés, de produits chimiques tels les antibiotiques et les enzymes, et à la dégradation des déchets toxiques, pour n'en citer que quelques-uns.

Bien sûr, toutes ces techniques demandent un personnel scientifique et technique spécialement formé. L'enseignement doit donc faire un effort particulier pour former des jeunes gens et jeunes filles capables de prendre la relève. Cependant, la formation dans ce sens de bio-ingénieurs n'est assurée en France que par quelques institutions, alors que les Etats-Unis et le Japon ont d'ores et déjà une avance considérable dans ces domaines nouveaux.

A mon avis, il ne suffit pas d'attendre les études supérieures pour attirer l'attention sur ces nouvelles technologies, mais il faudrait commencer déjà au niveau de l'enseignement secondaire.

Bien souvent, les enseignants se lamentent de la non-coopérativité des élèves, en particulier des classes supérieures. En changeant la façon dont est prévu l'enseignement des sciences, ne pourrait-on pas éviter un tel manque d'intérêt? Nos programmes, bien souvent trop chargés, ne laissent plus de possibilité pour développer des applications ou relever des aspects de culture générale.

De même, je suis d'avis que la matière enseignée ne répond plus tout à fait aux besoins de la société, et moins encore à la mentalité de la population scolaire. L'enseignement des sciences devrait puiser davantage dans la réalité de tous les jours. En outre, il devrait permettre à l'enseignant de traiter plus de sujets d'actualité et former les élèves pour la vie post-scolaire.

Le développement des voies nouvelles en biologie a par ailleurs montré l'importance de la collaboration entre différentes branches des sciences naturelles.

Il me semble alors indispensable de chercher une coopération déjà au niveau du lycée (voir programme de 2^e). Ceci demanderait une meilleure entente entre enseignants des différentes branches, ou du moins une certaine concertation lors de l'établissement des programmes.

Bien qu'il ait souvent été dit que l'enseignement post-primaire est d'un bon niveau, j'aimerais, pour conclure, noter que certaines réorganisations deviennent aujourd'hui indispensables, afin d'éviter une coupure entre le milieu scolaire et le milieu extra-scolaire.

Je vous remercie de votre attention.

Jean-Marie MANGEN

Les débouchés pour les futurs enseignants

Aux détenteurs d'un diplôme de fin d'études secondaires s'ouvrent actuellement deux types de carrières dans l'enseignement: la carrière de l'instituteur (ou institutrice) après une formation supérieure courte (3 ans) et celle du professeur après une formation universitaire longue (4 années au moins)¹.

Toutes deux sont encombrées pour les années à venir. Les raisons de ce phénomène sont multiples.

D'abord ces carrières offrent une sécurité d'emploi et de rémunération non négligeable à une époque où les débouchés dans les différents secteurs économiques se font rares et sont soumis à des fluctuations imprévisibles.

Ensuite le nombre d'élèves qui obtiennent un diplôme de fin d'études secondaires est passé de 323 en 1960 à 779 en 1983². De ce seul fait, le nombre des candidats potentiels a augmenté considérablement.³ Puisqu'en vertu de la loi sur la réforme du secondaire de 1968, établissant une équivalence entre la section classique et la section moderne, la carrière de professeur a été ouverte aux élèves de la section moderne, le nombre des candidats à cette carrière a triplé au cours de la décennie passée.

Et enfin l'abolition de la Collation des Grades et la reconnaissance des diplômes étrangers ont permis aux candidats de se spécialiser dans une seule branche⁴.

Devant l'afflux des candidats, le Gouvernement a limité le nombre d'admissions de manière à obtenir un équilibre entre le nombre des stagiaires et celui des postes à pourvoir.⁵

¹ Nous négligeons la carrière du maître de cours techniques ouverte aux titulaires d'une maîtrise professionnelle. Quant à la carrière du professeur d'enseignement technique elle est fermée pratiquement dans les branches pléthoriques. Pour ceux que cela intéresserait, nous donnons le montant approximatif des rémunérations brutes en début et en fin de carrière. Pour l'instituteur (E3): 50 000/86 000, le professeur d'enseignement technique (E5): 62 000/107 000 et le professeur du secondaire ou le professeur-ingénieur (E7): 71 000/127 000.

² Soit 343 garçons, 3 adultes masculins, 397 filles du secondaire public, 32 du privé et 4 adultes féminins, v. Courrier de l'E.N. Statistiques 13-1-84.

³ Il faudra encore ajouter les détenteurs d'un diplôme de fin d'études de l'E.C.G. ou de la section supérieure des lycées techniques pour les carrières du professeur de sciences économiques ou celle du professeur-ingénieur.

⁴ Nous voudrions pas dire que le fait qu'un diplôme porte sur une seule spécialité lui enlève de sa valeur. Mais il est plus facile de cultiver une seule matière que d'en devoir affronter cinq ou six.

⁵ Pour le recrutement des futurs instituteurs: Règlement grand-ducal du 9 mars 1971; pour celui des futurs enseignants du post-primaire: Loi du 10 juin 1980 et règlements afférents.

Cette décision a soulevé le problème de la planification en tant que calcul des postes à pourvoir en fonction des besoins.

Or les besoins en enseignants dépendent de nombreux facteurs, presque'impondérables les uns, dépendant d'une décision politique, et donc aussi budgétaire, les autres.

Le facteur le plus calculable est le nombre des postes qui deviendront vacants par la mise à la retraite des titulaires actuels⁶. Or la structure actuelle du personnel enseignant est nettement pyramidale, c'est-à-dire que le nombre de titulaires qui seront mis à la retraite au cours des dix années à venir est pratiquement négligeable par rapport au nombre des candidats. Il y aura encore un certain nombre de départs dus à la démission ou au décès du titulaire, mais il est presque'impossible de fixer ce nombre étant donné que nos calculs sont opérés sur des ensembles très restreints. Quant aux vacances temporaires dues à des congés sans solde ou à des maladies, il est très difficile de les intégrer dans ces calculs de planification⁷.

Un deuxième facteur est le nombre des élèves, qui à son tour dépend du taux de natalité, du taux d'immigration et du taux de scolarisation. Or le taux de natalité était en baisse constante au cours des années 70 et la stabilisation des dernières années pourrait être passagère. Le taux d'immigration s'est fort réduit depuis le début de la crise économique et le nombre d'enfants de personnes nouvellement immigrés n'a plus d'incidence appréciable sur les effectifs de nos écoles.

Quant au taux de scolarisation, il était en augmentation constante au cours de la décennie passée, ce qui explique aussi le fait que le nombre des effectifs des lycées n'a cessé d'augmenter alors que les effectifs du primaire avaient baissé.

	1960/1	1965/6	1970/1	1975/6	1980/1	1982/3
préscolaire	4 800	5 619	7 814	8 625	7 621	7 579
primaire	33 029	36 059	35 431	34 980	29 007	26 707
technique ⁸	4 698	5 721	9 904	14 251	15 481	16 016
secondaire	5 923	7 417	8 924	8 086	9 037	9 148

Naturellement le taux de scolarisation qui est pratiquement de 100% pour les élèves de moins de 15 ans, aura une incidence majeure sur les effectifs des trois classes supérieures de nos lycées techniques et secondaires, encore qu'on puisse se poser la question de savoir si, à moins d'une réforme profonde de nos programmes, ces classes supérieures pourraient attirer beaucoup plus d'élèves qu'elles ne le font actuellement. Mais d'un autre côté, le choix des élèves de 12 à 15 ans entre le complémentaire, le technique et le secondaire, s'il évoluait, comme c'est probable, pourrait altérer les besoins en instituteurs d'une part et en professeurs d'autre part.

A côté des facteurs presque'impondérables dont nous venons de parler, il y en a d'autres qui influencent les besoins.

⁶ Cette calculabilité est mitigée par le fait que le fonctionnaire masculin peut prendre sa retraite entre 60 et 65 ans, le fonctionnaire femme entre 55 et 65.

⁷ On pourrait songer à la fonction de remplaçant du moins pour l'enseignement primaire et pour les branches du post-primaire qui disposent de beaucoup de leçons hebdomadaires.

⁸ L'actuel lycée technique comprend l'enseignement moyen, technique et professionnel (à plein temps et à temps partiel) d'antan.

Le facteur le plus important est sans doute le nombre d'élèves qu'on réunit dans une classe. Plus les effectifs des classes seront élevés, moins nous aurons besoin d'enseignants. Actuellement le nombre moyen oscille autour de 20 élèves par classe. Peut-on légitimement aller plus loin?⁹

En deuxième lieu, il y a l'horaire minimum des enseignants. Actuellement les instituteurs ont une tâche de 29 leçons par semaine, les professeurs de 21. Les tâches ont été fixées de manière à tenir compte des travaux de préparation et de correction que l'enseignant accomplit en-dehors de ces cours. Comme ce travail varie en fonction du niveau des classes où le professeur enseigne, les leçons des différents niveaux sont affectés d'un coefficient¹⁰. Pour tenir compte de l'usure de l'enseignant, le législateur lui a accordé en outre des décharges pour ancienneté. Et comme à l'école, l'enseignement n'est pas le seul travail à accomplir, il existe des décharges pour la gestion de la bibliothèque, des laboratoires, pour le service de psychologie et pour la recherche scientifique ou pédagogique¹¹. La complexité du calcul de la tâche fait qu'il est malaisé de l'employer dans le calcul des besoins.

Ce dernier groupe de facteurs, contrairement au premier, dépend des décisions du gouvernement et du législateur. En fait cependant on les abandonne aux fluctuations de la situation scolaire ou budgétaire. Or toute décision future, imprévisible pour l'instant, modifierait les données du problème. Si demain le Ministère fixait à 20 le nombre minimum des élèves d'une classe, nous perdriions de nombreux emplois dans le primaire et le préscolaire, et un nombre non-négligeable dans les lycées techniques. Par contre s'il abaissait la tâche des professeurs à 20 leçons (40 heures hebdomadaires), nous aurions une pénurie de professeurs.

Pour l'ensemble du problème il faut distinguer le primaire du post-primaire.

Dans le primaire, pour l'instant du moins, il n'existe pratiquement pas de spécialisation. Les besoins en personnel enseignant dépendent donc essentiellement du nombre d'enfants et du nombre d'élèves par classe. Il sera donc relativement aisé d'établir une planification tant que les structures de cet enseignement restent inchangées¹². Dans le post-primaire au contraire, il existe de nombreuses spécialités: 10 pour les lettres, 4 pour les sciences, 18 au total pour le seul secondaire. Ajoutons à cela que les professeurs actuellement en service peuvent se répartir en 3 sortes: ceux qui ont deux spécialités, ceux qui ont une spécialité principale et deux spécialités secondaires et les plus jeunes qui n'ont qu'une spécialité. Si nous ajoutons à cela les professeurs qui ont acquis une 4^e voire une 5^e spécialité au cours de leur carrière, nous comprendrons combien il est difficile de faire un bilan exact de la situation actuelle. Si nous considérons ensuite qu'il est des branches comme le français qui

⁹ Le nombre optimal d'élèves par classe est difficile à fixer et il n'existe pas d'études à ce sujet, à ma connaissance du moins. On admet généralement qu'une classe ne devrait pas comporter moins de 15 et pas plus de 25 élèves.

¹⁰ Ce coefficient est de 1,15 pour les classes inférieures, de 1,25 pour les quatrièmes et les troisièmes (10^e et 11^e) et de 1,35 pour les classes terminales.

¹¹ Ce travail doit être fait et donc rémunéré. Deux heures de travail sont portées en compte pour une leçon.

¹² Si le phénomène de concentration des écoles primaires se poursuivait, il y aurait perte de postes. De même si on généralisait le tronc commun, sans donner accès à la carrière de professeur aux instituteurs.

disposent d'un nombre considérable de leçons hebdomadaires dans toutes les classes et qu'il en est d'autres, comme l'éducation musicale, qui n'ont qu'une leçon en septième et en sixième, nous verrons que les besoins varient selon la branche. Ajoutons tout de suite que toute modification des facteurs du deuxième groupe aura une répercussion énorme sur les branches du premier type, et en effet pratiquement nul sur les besoins en enseignants des branches du deuxième type.

Au vu de ce que nous venons de dire, il est certes faux de dire qu'il y a une pénurie d'enseignants parce qu'on fait de nombreuses heures supplémentaires dans le post-primaire. En fait il y a pénurie de professeurs de mathématiques et de professeurs de doctrine chrétienne. Il y a pléthore dans la plupart des autres branches sauf en anglais et en allemand. Dans certaines branches comme l'éducation physique et l'éducation artistique il y a une pénurie pour le moment, mais on prévoit un afflux de candidats pour les années à venir.

Le législateur n'a pas voulu combler toutes les lacunes tout de suite d'une part pour permettre une certaine planification budgétaire, mais aussi pour ne pas enlever toute chance à des étudiants déjà engagés dans les études universitaires. En instaurant une planification quinquennale, et en rendant obligatoire la fréquentation des Cours Universitaires, il a voulu donner aux candidats les moyens nécessaires pour calculer leur chance d'obtenir un poste avant qu'ils n'entament les études.

En conclusion, nous pouvons constater que la situation actuelle des débouchés pour les futurs enseignants n'est guère meilleure que la situation des débouchés dans les différents secteurs économiques. Il reste que les chances individuelles sont devenues à peu près calculables et que les candidats peuvent faire leur choix à bon escient tout en restant à l'affût du moindre changement dans les données du problème.

Conclusions

Nous venons de constater que les professeurs des sciences, logés à la même enseigne que leurs collègues, partagent pleinement leurs soucis. Chaque branche, de par son contenu, vise non seulement à transmettre un certain bagage intellectuel, à remplir la tête, mais veille en même temps à ce qu'elle soit faite le mieux possible, c'est-à-dire à faire apprendre aux élèves des qualités intellectuelles et morales plus fondamentales.

Encore pourrait-on déplorer qu'on n'en tienne pas assez compte de ce dernier aspect lors de l'élaboration des programmes et surtout dans la présentation de ces programmes qui se limite trop souvent à l'énoncé aride des chapitres à enseigner et qui évite toute allusion au dessein éducatif qui a présidé au choix de telle matière plutôt que de telle autre. Or, voilà justement ce qu'il vaudrait la peine de tirer au clair: Pourquoi inscrivons-nous telle branche au programme plutôt que telle autre? Pourquoi à l'intérieur de telle branche choisissons-nous tel chapitre? Quel est le statut formatif de telle matière? Quelle information donne-t-elle? Quelles habitudes intellectuelles ou morales vise-t-elle à présenter aux élèves?

Bien entendu pour ce qui est de la formation morale de nos élèves, il ne peut s'agir d'imposer des attitudes aux élèves, mais plutôt de leur faire prendre conscience des problèmes et de leur fournir les moyens de faire un choix raisonné. Dans ce domaine, le comportement personnel de l'enseignant a une influence non négligeable sur l'élève. Encore est-il des domaines où il convient d'intervenir au moyen du discours, par exemple lorsque est en jeu le respect d'autrui (l'élève qui dérange le cours, qui montre du mépris pour ses condisciples . . .), le respect de la courtoisie (l'élève est impoli, il se moque d'autrui), le respect de la vérité (l'élève ment, il triche aux compositions . . .). Fondamentalement, nous croyons qu'il pourrait y avoir consensus chez tous les enseignants sur les buts visés: mettre l'élève en mesure de devenir un homme, tant au niveau intellectuel que moral, et un homme capable d'assumer pleinement sa place dans le monde où il vivra, en un mot, un citoyen.

Il est vrai que d'autres éléments contribuent à cette formation complexe. Au niveau de l'école, nous n'avons pas encore examiné l'éducation physique, artistique et musicale sur lesquelles nous reviendrons un jour. Il y a aussi toutes les activités parascolaires, artistiques ou sportives, informatives ou récréatives qui jouent un rôle qu'il convient de ne pas sousestimer. Aussi entendons-nous consacrer notre prochaine table ronde à ces branches et activités.

M. O.

Ecole sans éducation morale?

Table ronde du 11 avril 1984

(ALUC – Centre chrétien d'éducation des adultes)

L'aumônier de la section des étudiants de l'Aluc introduit au sujet du débat en invoquant des statistiques alarmantes. Au cours de l'année passée, 27,7% des élèves s'étaient faits dispenser du cours d'Instruction religieuse et du cours de Morale laïque. Au Lycée de Garçons d'Esch, ce taux atteignait même 49,8%, au Lycée technique d'Esch, en 7^e, 8^e, 9^e il était de 53% et en 10^e de 80%.

Les invités de la table ronde éclaireront la situation chacun d'un point de vue différent:

M. le docteur Faber, président de la Conférence St-Luc, en tant que ex-président de l'Action Familiale et en tant que parent d'élève;

M. Holz, en tant que profeseur de Morale laïque à l'Athénée de Luxembourg et responsable du groupe de Morale laïque;

M. l'abbé Pierre Wagner, en tant que professeur d'Instruction religieuse au Lycée Technique des Arts et Métiers;

Mme Klopp, en tant que directrice-adjointe du Lycée Michel-Rodange;

M. Haag, en tant que directeur-adjoint de l'Athénée.

Dr Faber: Dès l'élaboration du projet de loi par le ministre de l'Education nationale de l'époque, le Dr Faber, président à ce moment de l'AFP, s'est montré favorable au choix Instruction religieuse / Morale laïque, mais opposé à la troisième possibilité, à savoir «néant».

En novembre 1980, il fut confronté avec le problème de la troisième possibilité en tant que parent d'élève. C'est alors qu'il adressa une lettre ouverte au Ministre Boden pour le rendre attentif aux abus résultant de l'application de la loi qui permet aux élèves de choisir entre la religion, la morale et «néant».

Le ministre s'est montré ouvert au principe de la problématique, mais il a insisté sur le manque d'enseignants qualifiés et de religion et de morale, manque dû à la création de nouveaux établissements.

Alerté par des statistiques publiées dans la presse qui relèvent le pourcentage élevé des élèves dispensés des deux cours dans la division supérieure, le Dr Faber a publié récemment une deuxième lettre ouverte au ministre concerné. Dans cette lettre, il situe l'option «néant» dans le cadre de la décadence de l'Europe.

Une formation scientifique seule ne suffit pas aux jeunes pour affronter les problèmes complexes de la société moderne.

Pour beaucoup d'élèves cette option «néant» n'est qu'une solution de facilité. Etant peu mûrs, ils ne voient pas l'utilité d'une éducation morale.

M. Holz: Même si de moins en moins d'élèves suivent le cours de Morale laïque, son programme avait quand même un grand succès, puisque depuis 1968, le cours d'Instruction religieuse et morale a adopté en grande partie le programme de Morale laïque.

La Morale laïque peut moins bien se défendre contre la tendance à la facilité des élèves que le cours d'Instruction religieuse, qui est lié à une communauté de foi. On hésite moins à se faire dispenser du cours de morale que de quitter le cours d'Instruction religieuse où le curé du village risque de désapprouver cette décision.

La Morale laïque est née pour ainsi dire «ex nihilo» en 1968, ce qui ne constitue pas une bonne base pour progresser. Un bâtiment aux traditions solides tel que l'Instruction religieuse peut résister plus longtemps à la tempête.

Au début de son existence, le cours de Morale fut présenté comme athée par l'Eglise catholique, et par conséquent comme inacceptable pour un croyant. Un catholique mécontent du cours d'Instruction religieuse préférerait inscrire son fils ou sa fille à «néant», plutôt qu'au cours de Morale. Réputé – à tort – hostile à la foi, le cours de Morale fut également évité par des membres d'autres confessions ou d'autres religions. Mais cette difficulté semble maintenant dépassée.

Que peut bien signifier aujourd'hui: «se prononcer contre la troisième possibilité»? Est-ce vouloir rétablir un statu quo? Ou bien est-ce en avoir assez du gâchis pédagogique?

Que peut bien signifier aujourd'hui: «se prononcer contre la troisième possibilité»? Est-ce être pour la liberté de conscience, pour le principe de subsidiarité? Ou bien est-ce vouloir favoriser le je-m'en-foutisme?

Telle quelle, la question est mal formulée et ne devrait plus être posée sous cette forme, qui risque de causer des malentendus inopportuns.

M. Wagner: Le lycée technique est d'invention récente; d'où la difficulté de se faire une image appropriée et exacte de ses mécanismes. Le lycée technique constitue une fusion de tous les modèles de la formation technique du post-primaire (enseignement plein temps, enseignement concomittant, Ecole moyenne, EAM, enseignement professionnel sous ses formes les plus diverses).

A l'Institut des Arts et Métiers, il y avait des cours d'Instruction religieuse et morale à tous les niveaux; en régime professionnel il y en avait jusqu'en 9^e. Dans différents ordres de l'enseignement professionnel l'Instruction religieuse et morale était assurée jusqu'en 11^e.

Vers 1975, la formule EAM fut étendue aux écoles professionnelles d'Esch et d'Ettelbruck. L'accroissement abrupt du nombre des élèves et des classes plaçait le diocèse devant une sérieuse difficulté, à savoir la pénurie de titulaires d'enseignement religieux. Comme on ne pouvait plus assurer les 2 heures par semaine, il fallut se résoudre à 1 heure d'Instruction religieuse et morale.

La période de 1979, avec ses orientations nouvelles dans l'enseignement technique, a provoqué une coupure; les élèves jusqu'alors orientés vers leur profession et fixés vers l'adulte, se trouvent depuis plongés dans un monde scolaire qui ne les prépare plus directement à la vie active. Remarquons que le lycée technique

en tant qu'ordre d'enseignement postprimaire doit accueillir beaucoup de jeunes qui ignorent toute motivation scolaire. Par ailleurs, le monde des adultes n'a plus le courage de présenter des exigences aux adolescents et de les forcer à s'y astreindre.

Entre autres ces raisons poussent les jeunes à suivre le courant du moindre effort et à profiter de la possibilité de se dispenser du cours d'Instruction religieuse et morale.

Mme Klopp: En pratique, la troisième possibilité est considérée comme une option. En effet vers la fin de l'année scolaire, les élèves doivent déclarer leur choix concernant les trois possibilités pour l'année d'après. Ceci doit être fait déjà à ce moment du fait que l'horaire scolaire est préparé fin juillet. Etant donné le nombre limité des élèves qui optent pour le cours de Morale laïque dans la division supérieure, on doit fixer parallèlement les cours d'Instruction religieuse et de Morale laïque.

Des problèmes techniques importants apparaissent du fait qu'une grande proportion des élèves ne fréquentent aucun des deux cours:

- 1) la surveillance des élèves
- 2) l'infrastructure de l'établissement: salles de classes, etc.

On peut alors envisager plusieurs possibilités:

1) L'étude surveillée assurée par des professeurs-stagiaires. L'inconvénient de cette solution est que les élèves de la 3^e «option» bénéficient de ce temps pour préparer leurs devoirs.

2) L'offre de leçons données dans les branches de promotion (français, mathématiques etc.). Cette solution permet d'avantager encore les élèves de la 3^e «option».

3) L'offre de cours ne comptant pas pour la promotion (photographie, histoire de la musique, etc.). L'inconvénient est que les élèves se désintéressent souvent de ces cours, et il faudrait une palette très grande.

4) La libération pure et simple des élèves dispensés. Etant donné la très forte proportion de ces élèves, on place de préférence les leçons d'Instruction religieuse et de Morale laïque de 8-9 heures, ou de 11-12 heures ou l'après-midi.

Au Lycée Michel Rodange, on a adopté la disposition suivante:

– Pour les élèves de la division inférieure dispensés, le choix est à faire entre des travaux manuels et l'étude surveillée. L'expérience cependant a montré que l'intérêt des élèves pour les travaux manuels est très faible.

– Pour les élèves dispensés de la division supérieure on a opté pour la 4^e solution.

M. Haag: La tendance à l'option «néant» se répand rapidement, même aux classes du cycle inférieur. On peut y voir le reflet de l'attitude des parents et des adultes chez lesquels on observe une nette indifférence par rapport au domaine moral et religieux. Les enfants s'en rendent parfaitement compte.

D'autre part, beaucoup de parents trouvent que leurs enfants sont surchargés: ils avaient déjà un enseignement religieux à l'école primaire; pourquoi le leur imposer encore dans le secondaire?!

La 3^e possibilité est une anomalie; elle impose aux uns 30 et aux autres 28 heures de cours. Quand on donne un choix réel, l'une des alternatives ne peut pas être «rien du tout». Si l'on proposait au sortir de l'école primaire aux élèves trois possibilités: le secondaire classique, le secondaire technique, rien, beaucoup d'élèves choisiraient la dernière possibilité!

Dans une classe on peut distinguer essentiellement trois groupes d'élèves: le sommet, le milieu, le reste. Les minimalistes, c'est-à-dire les préconisateurs du moindre effort, se logent dans les deux dernières catégories. Ils ne risquent rien en optant pour la 3^e possibilité. Mais le «rien faire» se reflète dans les autres branches et provoque un effet négatif sur l'attitude générale de l'élève.

La plupart des partisans de la 3^e possibilité sont des minimalistes. Les bons élèves qui optent pour «néant» sont ceux qui ont d'autres engagements parascolaires et qui profitent de cet allègement pour se concentrer davantage sur ces activités sans pour autant se laisser aller. Tandis que les bons élèves de 1^{er} profitent de ce temps pour étudier, les minimalistes en profitent pour dormir plus longtemps ou pour aller prendre un verre.

On a cru pouvoir convaincre les élèves d'abandonner la 3^e possibilité en leur disant que leurs futurs employeurs, par exemple les banques, contrôlent non seulement sur les bulletins les absences et l'application, mais aussi leur inscription à un des deux cours de Morale laïque ou d'Instruction religieuse et morale.

La 3^e option constitue en plus un problème de sécurité; en effet il y a un va-et-vient constant à l'école et aux alentours des bâtiments à cause précisément de cette possibilité de dispense.

Compte-rendu de la récollection prêchée par le fr. Henri Delhougne OSB pour l'ALUC à Orval, les 17 et 18 mars 1984

Prière chrétienne et prière monastique

1. La prière dans un monde sécularisé

La question de savoir si Dieu intervient dans le monde oui ou non est celle de l'homme sécularisé. Autrefois Dieu était considéré comme le fondement de la science (Newton), de la morale (Dostoïewski) etc. Il était invoqué contre toutes les maladies; les armées elles-mêmes comptaient sur l'aide de Dieu. Aujourd'hui les évidences religieuses s'écroulent. On essaie de renflouer, de boucher les trous. On dira que Dieu intervient à Lourdes. Mais qu'est-ce qu'une guérison miraculeuse face aux 50 000 personnes qui meurent chaque jour de faim? Ou bien, à l'inverse on se demande si Dieu est limité dans sa puissance. Mais de toute façon un Dieu, qu'il soit mauvais ou inefficace, est rejeté. Alors pourquoi prier?

Ne pourrait-on pas dire que, dans son essence même, la prière est inutile? Prier est un acte gratuit!

On peut faire deux rapprochements:

1) Rapprochement avec l'amour humain

Celui qui aime dépasse le niveau utilitaire. Si je ne m'attache à l'autre que parce qu'il satisfait mes besoins, je ne l'aime pas encore. Certes, dans chaque amour humain il y a une part d'auto-satisfaction, mais elle est à intégrer et à dépasser. On n'aime vraiment l'autre que si on le prend tel qu'il est en lui-même. Bien sûr, l'amour ne sera jamais total, je continuerai toujours à m'aimer moi-même. Mais il faut se rapprocher le plus possible de l'amour où l'autre est aimé pour lui-même.

Une parabole perse peut être éclairante à ce sujet: Le fiancé revient chez sa bien-aimée. Il frappe à la porte. De l'intérieur on lui demande: «Qui est là?» Il répond: «Bien-aimée, c'est moi!» Et la porte reste fermée. Une seconde fois il frappe. A la même question il répond encore: «C'est moi!» Mais la porte ne s'ouvre toujours pas. La troisième fois, à la question «Qui est là?», il répond: «Bien-aimée, c'est toi!» Et la porte s'ouvre! Il a réussi à la troisième fois d'opérer un mouvement de décentration de soi.

Faut-il pour autant ne plus rien demander à l'autre qui me soit utile? Non! Mais une demande prend un autre sens si elle est située sur fond d'amour. Je sollicite autrement un distributeur automatique qu'une personne. La prière est également à situer dans l'amour non-utilitaire.

2) Rapprochement avec la grâce

La grâce est un cadeau de Dieu, elle est liée à l'expérience du salut: Dieu nous aime le premier. Dieu n'est nullement obligé de nous aimer, il nous sauve sans mérite de notre part.

Quels que soient les moyens mis en oeuvre dans les cultes divers pour capter Dieu, Dieu n'est pas forcé de se manifester. Dans le judéo-christianisme, c'est Dieu qui parle toujours le premier. Contrairement aux religions païennes, les prouesses ascétiques de l'homme, ses rites ou ses pèlerinages n'entraînent pas automatiquement l'intervention divine. La danse rituelle des prophètes de Baal illustre bien l'attitude païenne qui tente de forcer la main de Dieu (1 R 18). De même dans la religion romaine, il y avait un Dieu pour tout, et pourvu que l'on observe les rites prescrits, on devait obtenir ce qu'on demandait. A l'opposé, dans la Bible, ce n'est qu'après l'intervention de Dieu qu'on fait un rite (cf. Jacob qui érige une stèle après la manifestation de Dieu, Gn 35,14).

Appliquons ces réflexions à l'homme d'aujourd'hui et à sa prière.

1) L'homme d'aujourd'hui sent un vide intérieur: Dieu, où est-il? Cette interrogation se trouve déjà dans les psaumes: Tu dors? se demande le psalmiste (Ps 43,24). Ne peut-on rapprocher de ce sentiment de vide, celui de la contrition, qui est le sentiment d'être loin de Dieu (contrition = regret des fautes).

2) L'homme qui crie sa détresse n'est pas loin de la prière de demande. Dans les psaumes également l'homme crie sa détresse à Dieu en des termes très forts.

3) La négation n'existe que dans l'esprit de l'homme. L'homme est le seul être à pouvoir dire non. Mais c'est aussi le seul qui puisse dire merci. L'acte de dire merci est un acte humain très grand. Or il relève du domaine de l'inutile; dire merci à quelqu'un qu'on ne reverra plus jamais est un acte purement «inutile».

Dans la «Création» de Haydn, on dit que le cinquième jour il manquait quelque chose à l'univers, à savoir l'action de grâce: Dieu créa l'homme pour rendre grâce.

De la sorte il y a un certain rapport entre les expériences de l'homme sécularisé et les formes classiques de la prière. Il faut l'aider à cheminer des unes aux autres.

2. La prière de l'Évangile

Il y a une connivence entre l'homme moderne avec ses difficultés et le Christ des Évangiles. Certes, Jésus est un homme de son temps, il baigne dans une atmosphère sacrale (il apaise la tempête, il chasse les démons). Mais foncièrement il a beaucoup d'aspects que l'homme moderne sécularisé peut imiter.

Le coeur de la prière du Christ est le dialogue avec son Père. Dans ce dialogue intime avec son Père, quelque chose se passe en lui. Les disciples sont étonnés, voire ravis de l'attitude de Jésus dans la prière et lui demandent de les aider à prier, outre ce qu'ils savaient déjà par leur religion. C'est alors que Jésus leur apprend le «Notre Père».

La croix est d'une certaine façon le plus grand acte de sécularisation: Dieu est mort. Jésus n'a pas appelé les légions d'anges. Il demande seulement à Dieu: Que ta volonté soit faite! Il est entièrement tourné vers le Père.

Le mot «abba» employé par Jésus pour désigner Dieu a tellement frappé les auditeurs qu'il est resté tel quel dans le texte grec du Nouveau Testament. Ce mot araméen peut se traduire par «papa».

Jésus accepte sa propre mort comme don de soi, il retourne la fatalité en offrande. Jésus ne demande pas à Dieu de changer quelque chose dans le monde. Il demande que se réalise l'eudokia, le bon plaisir de Dieu, la volonté bienveillante de Dieu à l'égard de son peuple. Dans son agonie s'opère une transformation en une conformité à la volonté d'amour de l'autre.

3. *La prière des moines*

Le moine est par définition un homme de prière qui cultive au maximum le dialogue avec Dieu. Moine vient de monos qui signifie seul, c'est-à-dire seul avec Dieu. Le moine a opté pour l'amour de Dieu, il se nourrit du dialogue avec Dieu, de la parole créatrice de Dieu. C'est ce dialogue qui lui permet de se sentir aimé par Dieu.

St Benoît, patriarche des moines d'Occident, ne connaît pas l'oraison méthodique telle qu'elle sera pratiquée par Thérèse d'Avila par exemple. Prier, pour lui, fait partie de la vie quotidienne. L'homme prie comme il respire. La prière n'est pas le travail, mais pour St Benoît, elle soutient le travail. Tout dans le monastère est orienté vers la prière. On assure d'abord la prière, puis le reste.

La question capitale de St Benoît pour l'admission du candidat est: «Est-ce que tu cherches Dieu?» La pédagogie de St Benoît est celle de l'écoute. Remarquons que l'écoute est privilégiée dans la Bible, tandis que les religions païennes privilégient la vision. Le moine adopte l'attitude du disciple qui est de se taire et d'écouter. Le coeur doit être pur: il faut se détacher des passions, car un coeur qui est pris par la jalousie, par la rancune ou par l'impureté ne peut pas se mettre à l'école de Dieu.

Le danger dans l'écoute de Dieu, c'est de n'être qu'à l'écoute de soi-même. Pour pouvoir se mettre à l'écoute de l'Autre, du Transcendant, St Benoît propose la lecture de la parole de Dieu. Cette lecture assure déjà l'altérité. Nous n'avons pas de communication directe avec Dieu, mais Dieu a parlé par les prophètes, par son Fils (He 1). Il a dit par eux tout ce qu'il avait à nous dire.

Le théologien Karl Barth compare l'humanité à une armée immobile sur le front. L'ennemi attaque sans qu'on le lui ait demandé, il vient bouleverser, gêner (Jérémie, Moïse, St Paul ont été bouleversés par Dieu). Les troupes de la première ligne (prophètes, apôtres) reçoivent le choc, envoient un message (Ecriture Sainte) aux autres. Les autres reçoivent l'ordre de marcher. La Parole de Dieu a fait irruption dans l'histoire.

Il faut laisser la parole retentir en nous, il faut manger le texte, l'absorber. Dans l'Antiquité, on lisait en bougeant des lèvres, de sorte qu'on était forcé de lire plus

lentement et qu'on pouvait ruminer le texte; c'est ce que St Benoît entend par la lectio divina.

Le texte à lire peut être courant, un seul mot à la limite: Jésus. Après la lecture on se plonge dans la prière silencieuse qui est l'écho de la parole de Dieu reçue. Guigues le Chartreux voit le mouvement de la prière en quatre temps: lecture, méditation, prière, contemplation.

Les psaumes sont à la fois prière et méthode de prière. Les Anciens priaient toujours les psaumes, Saint Pachôme préconise d'apprendre par coeur les psaumes et le Nouveau Testament. Les moines irlandais récitaient les 150 psaumes dans de l'eau froide comme pénitence! St Benoît veut qu'on goûte le sens des phrases qu'on prononce, que «notre esprit concorde avec notre voix». S'approprier ces mots, c'est se laisser guider par le St-Esprit. Jésus lui-même a appris à prier les psaumes. Ainsi sur la croix, il cite des versets de psaumes (Ps 21; Ps 31). C'est sa prière normale.

Lorsque les gens ne connaissaient plus le latin et ne comprenaient plus les psaumes, on a remplacé les 150 psaumes par les 150 Ave du Rosaire.

Comment prier ces psaumes vieux de 2000 à 3000 ans?

1) Il y a des psaumes qu'on peut directement faire siens. On s'inspire de la parole de Dieu et on parle à Dieu notamment dans les psaumes de supplication.

2) Il y a des psaumes qui sont à interpréter en fonction du Christ. Ainsi les psaumes de la royauté ne peuvent avoir un sens pour nous que s'ils sont appliqués au Christ. En priant les psaumes de la Loi, les chrétiens pensent aux béatitudes.

3) Il y a des psaumes d'imprécation qui sont à interpréter par rapport aux ennemis de Dieu que sont les forces du mal en nous.

En guise de conclusion, on peut faire la lecture du Ps 21, psaume que Jésus a cité en croix. Ce psaume commence par le constat de l'absence de Dieu. Un changement s'opère dans ce psaume, la supplication devient louange. Le dernier mot du psautier n'est-il pas Alléluia?!

Der diesjährige deutsche Katholikentag (4.-8. Juli 1984) im Spiegel der Medien

Rückblickend auf den 1. deutschen Katholikentag, der damals noch nicht diesen Namen trug, darf man von den 87 vorausgegangenen Veranstaltungen im Laufe von 136 Jahren berechtigterweise sagen, daß vieles sich weltoffener anbietet, manches auch toleranter geworden ist. Doch darüber im einzelnen zu streiten, sei anderen überlassen, die innerhalb Deutschlands Grenzen über zuverlässigere Kriterien verfügen. Dem Zaungast jenseits von Mosel, Sauer und Our sei es jedoch gestattet, anhand der Medien: Presse, Rundfunk und Fernsehen einen möglichst objektiven Rück-, Über- und Ausblick für 1984 zu verschaffen. Dabei kommt es dem „Berichterstatter“ zugute, daß er vorher in Freiburg, Berlin und Düsseldorf hauptamtlich delegiert war, manche Reporter und Gepflogenheiten von daher kennt und auch für diesmal alle Vorbereitungstexte und Medienunterlagen erhielt, was ihm die Auswahl, bzw. das Mitschneiden im Video-Verfahren erleichterte.

Dem Rückblick zugehörig, sei zunächst vermerkt, daß wohl kaum jemals ein derart zügiges Leitwort zur Verfügung stand wie dasjenige des Münchner Jesuitenmartyrers Alfred Delp: „Dem Leben trauen, weil Gott es mit uns lebt.“ Ebenso einladend wirkte die geschichtsträchtige Lokalkulisse Münchens: Marienplatz, Olympiastadion, Ludwigsviertel, das Kongreß-, Museen- und Theaterzentrum. Im 287 Seiten zählenden Tagungsprogramm waren hierfür die Stichworte gewählt: München populär, historisch, liebenswert, konzertant, alternativ. A propos Programmangebote: Sie dürften, inclusive die Gottesdienste, mehr als 1 000 verschiedene gewesen sein; hinzukamen für die kurze Zeit von vier Tagen 40 religiöse Konzerte, 17 Spezialausstellungen, neben täglichen Führungen in den 7 Stadtmuseen und den kunsthistorischen Rundgängen im Stadtbereich. Für das Jugendzentrum in der Kongreßhalle 23 zeichneten 26 katholische, bzw. ökumenische Gruppierungen verantwortlich. Hinzukam die „Oase der Jugend“ für zusätzliche Programmpunkte und die sog. „Zisterne der Jugend“ zum Schauen und Hören, zum Beten und Nachdenken – simultan im Karmelitsaal und in der evangelischen St. Johanneskirche. Schließlich gab es den Stadtteil Haidhausen, eigens der Jugend für alternative Lebensgestaltung reserviert.

Die „Initiative Kirche von unten“ tagte – unabhängig vom offiziellen Programm – im Politischen Café des Löwenbräukellers und hatte folgende Diskussionsthemen programmiert: Ein Garten sei die Erde für die Menschen (Literarisches für eine friedvolle Umwelt/donnerstags) – Fremd im Gelobten Land (Ausländische Mitbürger schreiben in deutscher Sprache/freitags) – Ich sehe Dich in tausend Bildern (Frauen machen Literatur/samstags). Nach den jeweiligen Literaturforen erfolgten

weitere Werkstatt Diskussionen. Speziell hervorgehoben sei der ökumenische Gottesdienst unter Leitung von Hans Küng und Jörg Zink für 10 000 (!) Teilnehmer, wobei ersterer – auf Wunsch des Münchner Erzbischofs – allein das eucharistische Hochgebet sprach (gemäß dem sog. Lima-Modell).

*

Kommen wir jetzt zum Überblick, den uns Presse, Rundfunk und Fernsehen zumindest auszugsweise vermittelten. Da gab es zunächst, von Luxemburg aus gesehen, ein großes Versagen mit dem, was die Mittelwelle des Südwestfunks 1 über vier Kanäle angekündigt hatte. Neben der Eröffnungskundgebung am Mittwoch abend, dem 4. Juli, waren jeweils zwei Sondersendungen pro Tag von 10.05 bis 12 und von 14.30 bis 16 Uhr programmiert. Aber der einzige Kanal – 1017 kHz –, der ein Lebenszeichen von sich gab, war so schwach in Richtung Luxemburg und derart mit Nebengeräuschen gestört, daß ein normaler Empfang, auch nach Rücksprache mit Coditel und über die eigene Dachantenne, unmöglich war. Zum Glück besaßen wir als Programmheft den „Sonderdienst mit dem violetten Kopf“ von SWF 1, so daß wir die Hauptthemen mit ihren Referenten und Vorlagen, auch anhand des abendlichen Fernsehens, mitvollziehen konnten.

Bei der Eröffnungsfeier am Odeonplatz hielt der ehemalige Erzbischof von München, Kardinal Josef Ratzinger, den Hauptvortrag in Anlehnung an das schon erwähnte Leitwort: „Dem Leben trauen, weil Gott es mit uns lebt.“ Ihm schlossen sich Grußworte des evangelischen Kirchentagsvorsitzenden, der Stadt- und Landesbehörde an, wobei „Landesvater“ (Moderator dixit) Franz Josef Strauss mit seinem Appell an die „Bavaria christiana“ besonderen Applaus erntete.

Am Donnerstag morgen stand in Halle 16 ein brisantes Thema zur Diskussion: „Vergißt die Kirche die Schöpfung ihres Herrn“, wobei es der ehemalige Professor und jetzige Mainzer Bischof Karl Lehmann nicht leicht hatte, den (schriftlichen) Vorwürfen des verhinderten Carl Améry wie auch denjenigen des ehemaligen Kollegen Prof. Martin Rock standzuhalten. Ersterer stellte ihn vor die Alternative: Entweder werden Sie eine mutigere Kirche oder Sie bleiben eine feudale Wohlstandsgesellschaft. Rock seinerseits mußte Lehmann zugeben, daß die Politik ihren Namen zugunsten der Ökologie mancherorts gewechselt habe, wie auch Schöpfungsverantwortung heute mehr bedeute als Fürsorge für jugendliche, ältere und kranke Menschen.

Die Nachmittagsübertragung aus der Kongreßhalle auf dem Messegelände stand im Zeichen der Medien, wie die Politiker Peter Glotz (SPD), Edmund Stoiber (CSU) und Chefredakteur Ludolf Herrmann (ehedem beim Rhein. Merkur) diese Massenbeeinflussung verstehen. Interessanter war am Donnerstag abend im ZDF die Diskussion, die Michael Albus und Markus Schächter mit vorwiegend Jugendlichen zu dem dreifachen Stichwort: Umwelt, Familie, Frieden – vorausgreifend führten. („Bischöfe haben immer träumerischen Glanz im Auge, wenn von der Familie die Rede geht“). Am hitzigsten ging es bei der gemeinsamen Friedenssuche her, wo Teilnehmer des Kvu, der Generalsekretär von Pax Christi Kochel und Pastoraltheologe Prof. Zulehner sehr engagiert sprachen. Über allem „Wenn und aber“ mußte man Kochel für seine Antwort auf die Frage recht geben: „Wie wächst die

Friedenssuche?“ Man soll 1. den Feind in sich entdecken; 2. über den Frieden in der Pfarrgemeinde frei diskutieren können; 3. einander zugestehen, Friedensvisionär zu sein.

Daraufhin glättete ein ergreifendes Nachtgebet mit alpenländischer Volksmusik, aus St. Jakob am Anger übertragen, zusehends die erregten Gemüter. –

Am Freitag, dem 6. Juli, stand das Tagesthema zur Debatte: „Wie leben wir angesichts von Grenzen und Bedrohungen?“ Beim Forum „Abschied vom Fortschrittsglauben – was nun?“, versuchten Fachleute wie der Politologe Sontheimer, Kardinal Ratzinger und Bundesminister Zimmermann einen gemeinsamen Nenner zu finden, indem einer den anderen sichtlich schonte. Nachmittags ging, wie an jedem Katholikentagsfreitag, berechtigterweise von Auschwitz die Rede. –

Die höchste „Medienqualität“ erreichte am Freitag, 14.30 Uhr, über S3 die simultane Direktübertragung vom Marienplatz, dem Stadtteil Haidhausen und dem Siegertsbrunn. Das Thema: Dem Leben trauen, auch in der Dritten Welt und im Blickpunkt der Jugendlichen. Er herrschte freundliches Wetter, die Stimmung war dementsprechend gelockert; die Moderatoren und ihre Gesprächspartner, besonders Roman Bleistein und Paul M. Zulehner, halfen über jeden Stolperstein hinweg. Amnesty International hielt sich zur Verfügung, Südafrika und Indien, Senegal und Nicaragua waren mit Vertretern präsent. Und am Ende war man bereit, gemeinsam weiße Bänder zum Friedensnetz zu knüpfen. –

Der Abschlußgottesdienst am Sonntag war ins Olympiastadion verlegt worden und stand unter dem Motto: Wähle das Leben, jegliches Leben in ganzheitlicher Schau! Hauptzelebrant war Kardinal Höffner, Vorsitzender der Deutschen Bischofskonferenz, Prediger der Erzbischof von München, Friedrich Wetter, zwei ehemalige Professoren, die meisterhaft eine Gesamtsynthese des stattgefundenen 88. Katholikentags für ihren Zuständigkeitsbereich darzulegen mußten. Leider vermochten die Regensburger Domspatzen, ungenügend von der Lautsprecheranlage sekundiert, ihre glockenreinen Stimmen nicht vollends durchzusetzen wie auch die szenischen Darstellungen bei der Gabenbereitung durch Münchner Kindergruppen an der Raumweite litten. Von der Abschlußfeier um 12 Uhr am gleichen Ort bleibt die richtungweisende Botschaft des Heiligen Vaters zu erwähnen und – vorausblickend – die Einladung zum nächsten Katholikentag nach Aachen.

Und schon meldet sich das Medium Presse nörgelnd zu Wort: Aachen sei im Vergleich zu München eine Kleinstadt, wo man höchstens mit viel Wasser Printen zustandebringe. Aber Ortsbischof Klaus Hemmerle garantiert, daß die dem Münchner Erzbischof überreichten Printen auch nach zwei Jahren gleich gut schmecken würden. Sollte sich zudem bewahrheiten, daß man als Hauptthema das pilgernde Gottesvolk wählt, behielte Mario von Galli – auch er war dabei – wieder einmal Recht: Die Entwicklung der Welt nach dem Aufbruch des Konzils sei besonders im Religiösen höchst interessant. Hoffentlich wird Luxemburg dieses zeitnahe Thema, in Reichweite angeboten, diesmal nicht verpassen wollen.

L'ALUC et Pax Romana-MIIC

L'Assemblée générale européenne du MIIC s'est réunie au mois d'avril 1984 à Nimègue (Pays-Bas) où l'ALUC était représentée par J. M. Goerens et Joseph Raus.

Les travaux étaient consacrés à la préparation intellectuelle et technique de la Conférence Européenne qui se tiendra fin août 1985 à Innsbruck (Autriche).

La conférence d'Innsbruck qui fera suite à celle qui s'est tenue à Rome en septembre 1982 est destinée à tous les membres des fédérations européennes.

Le thème choisi lors de l'assemblée de Nimègue est le suivant:

ÉVANGILE ET CULTURE EUROPEENNE À LA FIN DU XX^e SIECLE

Nous invitons d'ores et déjà nos membres à se réserver la date prévue pour le congrès. «Trait d'Union» apportera en temps utile des détails supplémentaires.

Nos contacts avec l'Université Catholique de Louvain

Au printemps de cette année, de nouveaux contacts ont été établis entre les comités de l'ALUC et l'UCL en vue de faire mieux connaître l'UCL à Luxembourg, d'accueillir les étudiants luxembourgeois à Louvain dans des conditions optimales et de mettre à la disposition de l'ALUC des conférenciers faisant partie de l'UCL.

Après des réunions à Luxembourg (mars 1984) et à Louvain (juin 1984), des relations très intéressantes ont pu être nouées dans les domaines suivants:

– *Information sur l'UCL à Luxembourg*

L'ALUC et le CID (centre d'information et de documentation de l'UCL) animeront un centre de documentation auquel sera associée l'Amicale Luxembourgeoise des Anciens de Louvain.

Les nouvelles concernant la vie de l'UCL seront diffusées par le centre de documentation et par la presse.

Une journée spéciale d'information à Louvain-la-Neuve et à Louvain-en-Woluwe a été organisée le mardi, 18 décembre 1984.

– *Formation chrétienne des étudiants luxembourgeois à l'UCL*

L'UCL a informé l'ALUC des possibilités des formations spéciales en philosophie et en théologie ouvertes aux étudiants des autres facultés.

En ce qui concerne la formation spirituelle des étudiants, l'ALUC a proposé un regroupement d'étudiants luxembourgeois sur l'accompagnement du Père Jacques de l'Arbre.

Nos étudiants sont par ailleurs invités à participer à la vie de la paroisse universitaire.

– *Cycles de conférences à Luxembourg*

Dans le cadre des activités des différentes sections de l'ALUC, l'UCL nous a proposé des conférenciers, notamment dans les domaines suivants:

- Technologie nouvelle et politique économique
- Doctrine sociale de l'Eglise face aux mutations de la société
- Les progrès des sciences et les questions de la bioéthique
- Le droit de la famille
- Les problèmes de la criminalité.



*Mgr Edouard Massaux,
recteur de l'Université Catholique
de Louvain*



*Le professeur Christian de Duve,
prix Nobel de médecine en 1984*



*Les conférences de Mgr Massaux et du professeur Christian de Duve firent salle comble
(Photos: Thierry Martin)*

– *Formation permanente des enseignants*

Sur offre de l'UCL, la possibilité de faire bénéficier les enseignants luxembourgeois des sessions de recyclage et de formation permanente organisées par l'UCL est mise à l'étude.

L'inauguration officielle du centre de documentation de l'UCL à Luxembourg a eu lieu le *9 novembre 1984*.

A cette occasion, des conférences ont été données par

- *Mgr Massaux, recteur de l'UCL* et
- le professeur *Christian de Duve, Prix Nobel de médecine 1974*

(ALUC-Gradués, 4/1984)

NOS AUTEURS

De la peur

Toute relation humaine entachée de peur est basée sur une inégalité, réelle ou imaginaire et souvent ressentie comme une injustice: domination de l'un, oppression de l'autre.

Dans la vie professionnelle, l'existence de bien des subordonnés se trouve empoisonnée par la peur du chef. Complexe qui peut engendrer de véritables névroses.

Les causes respectives de ce malaise sont généralement d'ordre psychologique. Chez le préposé, c'est parfois un complexe d'infériorité surcompensé par un réflexe d'autodéfense et de revanche, s'exerçant à l'endroit du subordonné par une attitude dominatrice et vexatoire.

Le subalterne subit ce traitement, injuste à ses yeux. Il en souffre sans voir d'issue à sa condition. Le seul moyen pour lui de diminuer la tension, c'est de s'appliquer au travail afin de ne donner aucune prise aux critiques de son chef. L'obséquiosité, par contre, ne servira qu'à encourager la morgue de ce dernier.

Ainsi la peur inspirée par autrui altère nos relations journalières au mépris des droits les plus élémentaires de l'homme.

Elle est particulièrement néfaste dans l'éducation des enfants. Un enfant tyrannisé risque de devenir sournois, hypocrite, vicieux.

Tout autre chose est la peur qu'on éprouve pour un enfant malade, pour une personne absente et en danger. Ici c'est l'inconnu qui nous guette et dont notre imagination grossit parfois les menaces de manière terrifiante. Cette peur-là, qui est l'expression même d'une sollicitude, d'un amour, comment la blâmerait-on? Son contraire, l'indifférence au bien-être ou au malheur d'autrui, n'aurait plus rien d'humain.

Depuis des temps immémoriaux l'humanité a tremblé devant certaines manifestations de la nature. Cette peur ancestrale s'est pour ainsi dire concrétisée dans les nombreuses divinités qu'il fallait apaiser et rendre propices. Même le Dieu de l'Ancien Testament était réputé jaloux, justicier.

Or, depuis Jésus, nous croyons et nous savons que Dieu est amour. Un être qui nous aime ne peut, fût-il Dieu, inspirer la peur. Tout ce qui nous remplit de peur à l'égard de Dieu semble relever d'une psychose collective dont l'humanité a encore de la peine à se libérer.

Ce Dieu en qui je crois et auquel je me confie, comment pourrais-je le craindre? Il veut mon bien, il ne me veut donc aucun mal.

Tout se joue autour de l'amour. Ou bien j'aime Dieu et j'agis conformément à cet amour en m'efforçant de faire sa volonté. Je n'ai aucune raison d'avoir peur.

Ou bien j'agis à ma guise, je ne crois pas en Dieu; a fortiori je ne l'aime ni ne le crains.

La peur de la mort, c'est très souvent la peur de l'au-delà.

Cette peur-là, abstraction faite des affres propres à l'agonie, est peu raisonnable au fond. Car l'au-delà du croyant ne lui arrive pas dessus, à l'heure de la mort, comme une vague de fond terrifiante ou comme une apothéose de bonheur.

Le véritable au-delà, comme le Royaume de Dieu, commence en nous, de notre vivant. Le ciel échoit ici-bas même à celui qui vit en parfaite union d'amour avec Dieu. Rien ne peut vraiment le rendre malheureux, rien, même la mort ne peut lui ravir ce ciel puisqu'il croit son âme immortelle et promise à l'union avec Dieu.

L'absence de peur n'est cependant pas l'apanage des seuls croyants. Un agnostique, un athée même peut réaliser en lui une sphère de sérénité imperméable à la peur. Peut-être cette sérénité n'a-t-elle pas la chaleur de la confiance et de la foi en Dieu . . . Pourtant, si pour lui il n'y a pas d'au-delà, pourquoi craindrait-il la mort?

Il est vrai que chez tout homme, même croyant en Dieu, il existe des moments moins privilégiés où son «ciel intérieur» serait plutôt un purgatoire, un enfer, où il souffre par suite d'une maladie, d'une injustice . . .

Mais s'il reste fondamentalement confiant, il garde l'espoir et la conviction de réaliser en lui le Royaume de Dieu, fût-ce à son corps défendant.

L'enfer sur terre est, certes, vécu par d'innombrables victimes de par le monde entier. Leur malheur, leur désespoir constitue un problème tragique et presque insoluble pour l'humanité.

Mais le pire enfer est à l'intérieur des bourreaux, quels qu'ils soient, avec leur mépris, leur haine, leur méchanceté. Ils ne veulent pas du Royaume de Dieu, de l'amour, de la générosité, de la bonté. En dépit de toutes les satisfactions que leur apporte leur rôle, la peur ne les quittera plus. Et aucun homme sensé ne voudrait être dans leur peau.

Nous avons beau dire, la peur continue de faire ses ravages parmi les hommes. Peur souvent à l'origine de la violence. Peur souvent justifiée devant un avenir incertain. Encore ne faut-il pas s'y abandonner, sous peine de renoncer à tout projet optimiste et confiant.

Mais la peur en matière morale et religieuse reste de nos jours une attitude trop répandue. Quiconque a l'intention de marcher droit, dans l'amour de Dieu et du prochain, ne doit craindre personne. Il est libre de toute peur. Il est vrai que cette liberté intérieure est réservée à ceux qui assument la responsabilité de leurs actes avec courage et persévérance.

M.G.

Über die Vernunft

Seit der Aufklärung ist das Wort „Vernunft“ zum Schlagwort geworden. Damit gleichzeitig ist der Vernunftbegriff in das Feld der öffentlichen Meinung beherrschenden Dualismus geraten: jedes Individuum, jede Gesellschaft, jede Epoche muß zwischen Vernunft und ihrem Gegenspieler wählen, wobei je nach der Lehre der Vernunft oder dem Gegenspieler der höchste Wert zugesprochen wird. Als Gegenspieler kommen in Frage: Glauben, Leben, Unwissenheit, Unvermögen, Aberglaube, Primitivität, Macht, Trieb, Natur u.a.

Gerät die Vernunft und ihr Gegenpart in den Sog der mit dem Schema „Vorher-Nachher“ arbeitenden Propaganda, so läßt sich mit ihr ein Machtanspruch legitimieren. Nach dem Sieg der Vernunft überkommt die Menschheit der ewige Fortschritt, das dauernde Glück, die definitive Überwindung des Übels. Oder dazu im Gegensatz: nach dem Sieg der Vernunft herrscht Grabesstille, ist alles verdorrt, wehen eisige Winde, erlöschen die Glutten, erkaltet die Menschheit.

Ist dieses antithetische Denken wirklich die letzte Weisheit? Ist es ausgeschlossen, daß die Vernunft wie Feuer glüht, daß sie wärmt, das Leben lebendiger macht? Ist es unmöglich, daß die Vernunft das Übel in der Welt vergrößert? Ist nicht die Vernunft – wie ihr Gegenspieler – ambivalent in dem Sinn, daß sie gut und böse ist, daß ihre Folgen, wie auch die Folgen der Irrationalität, gut oder schlecht sein können?

Was ist sie überhaupt? Um den Versuch einer Bestimmung unternemen zu können, muß man zuerst feststellen, daß „Vernunft“ in vier Gebieten vorkommt. Wenden wir uns den Gebieten der gesellschaftspolitischen Lehren, der Psychologie, der Religion und der Philosophie zu.

1. Vernunft im gesellschaftspolitischen Sinn

Wenn heute das Wort „Vernunft“ gebraucht wird, so meist in diesem Sinn. Es leuchtet ein, daß die gesellschaftspolitische Bedeutung des Begriffs ihre volle Durchschlagskraft während der Aufklärung des 18. Jahrhunderts erhielt. Aber auch das 19. und das 20. Jahrhundert können als die konsequente Durchführung des Aufklärungsprogramms interpretiert werden, wenn auch die Romantik, und im 20. Jahrhundert weitere Strömungen, die doch vielleicht Neo-Romantismen waren, kurze Unterbrechungen gebracht haben. Die lawinenartige Ausdehnung der exakten Wissenschaften und die Preisgabe einer eigenständigen Philosophie zugunsten einer positivistischen Auffassung der Philosophie als der Unterwerfung unter den Primat

der positiven Wissenschaften ist eines der hervorragenden Merkmale der Geistesgeschichte Europas während der drei letzten Jahrhunderte.

Zweierlei tritt dabei klar hervor. Einmal der Gebrauch des Wortes „Vernunft“ als propagandistisches Mittel der Machtergreifung und Machtausübung. Der Begriff bleibt verschwommen – ob absichtlich oder nicht, ist schwer auszumachen – und bezeichnet eher die Summe oder die Klasse oder die Vereinigung der Vernünftigen. Da die Wissenschaften und damit auch die Vernunft den Gang der Geschichte kennzeichnen oder sogar verursachen, ist es selbstverständlich, daß den Vernünftigen auch die Leitung der in der Geschichte sich bewegenden Gesellschaft zukommt. Politik ist die Gestaltung der Zukunft. Da nur die Wissenschaft aufgrund der von ihr entdeckten Gesetze gültige Voraussagen machen kann, kommt den aus der Wissenschaft legitimierten Vernünftigen die Macht zu, die Menschheit in die Zukunft zu führen.

Ein zweites Merkmal des Vernunftbegriffs tritt zutage: der Gebrauch des Ausdrucks „Vernunft“ beruht auf einer <petitio principii>, ebenso wie der Ausdruck „Wissenschaft“. Daß Wissenschaft vernünftig sei, daß Vernunft die Wissenschaft begründe, wird einfach vorausgesetzt. Ja selbst die Frage, ob die Wissenschaft Wissenschaft sei, wird von vornherein bejaht. Die Begriffsbestimmung der Vernunft und der Wissenschaft wird eher über den Weg des Konsensus als über den Weg einer in einem philosophischen System formulierten Definition erreicht. Wissenschaft ist das, was die Wissenschaftler als eben das bezeichnen. Vernunft ist das Instrument, mit dem man Wissenschaft gewinnt. Diese Denkschematismen sind völlig im Einklang mit der Methode der Philosophien der Neuzeit, für die Begriffe wie Vernunft und Wissenschaft Hypostasen sind, die wie Gegenstände erfaßt werden. Darum werden sie auch so gehandhabt, ohne Rücksicht auf die Tatsache, daß bezüglich der genauen Bestimmung dieser Begriffe weitreichende Überlegungen über ihr Wesen und vor allem über ihren Seinsstatus angestellt werden müssen.

Dem gesellschaftspolitischen Gebrauch des Wortes „Vernunft“ kommt des weiteren zu, daß sie einen Gegenspieler hat. Ist Vernunft das Instrument für Wissenschaft und Fortschritt, so bedeutet Unvernunft oder Fehlen von Vernunft ein Haftensbleiben an überkommenen und überholten Systemen politischer oder wissenschaftlicher Art. Dazu gehören Glauben, Dogma, Tradition, aber auch Philosophie als ein von den Wissenschaften unabhängiges Wissen.

2. Vernunft in der Psychologie

Die moderne Psychologie, die eine Erfahrungswissenschaft sein will, lebt davon, daß sie den uralten Dualismus der psychischen Kräfte in einen Monismus umgewandelt hat. Das menschliche Verhalten wurde früher, vor allem seit dem Aufkommen der Hochreligionen, durch den Kampf zweier Kräfte im Menschen erklärt, durch den Kampf des Geistes mit dem Trieb, (oder den Trieben). Der Geist verfügte, im Gegensatz zu den heutigen Lehren, über eigene Energie, deren vorzüglichste Eigenschaft die Schöpferkraft war. So konnte er, in der Menschheit, neben dem Reich der Natur, das Reich der Kultur aufbauen, zu deren Errungenschaften vornehmlich die menschliche Geschichte im Gegensatz zur pflanzlichen und

tierischen Evolution gehört. Im Individuum ist der Geist, dank seiner Eigenenergie, fähig, höhere Verhaltensformen aufzubauen, wie das Denken, die Moral, die Liebe, die Tugenden, die Gotteserkenntnis, das Gebet und andere mehr. Der Gegenpart zum Geist, das Fleisch oder der Trieb, hat nur niedere Funktionen als Betätigungsfeld und versucht, sozusagen aus Neid, den Geist bei seiner Arbeit zu stören.

Auch die moderne Psychologie kennt den „Geist“, meist unter dem Namen der Rationalisierung, also nicht als die Quelle eines Tuns, sondern eher als einen Damm, der sich dem Strom der psychischen Tätigkeit entgegenstemmt. Und wie der Damm, so ist auch die Ratio nicht drängend energiegeladen, also produktiv, schöpferisch, lebendig, sondern hemmend, und in einem gewissen Sinn zerstörend.

Damit paßt sich die moderne Psychologie in den Konsens der 2. Hälfte des 19. Jahrhunderts ein, der die ursächliche Kraft aller Veränderung, aller Hinaufevolution und aller Schöpfung dem *Leben* zuschreibt. Geist findet nicht statt. Zwar wird unter irgendeinem Namen ein Translebensprinzip beibehalten, sei es Bewußtsein, Vernunft, Geist, aber diese Namen bezeichnen Regulative der Lebenskraft, und nicht mehr einen schöpferischen Eingriff in die lebendige Materie oder gar Schaffung ex nihilo. Um das Bild vom Lebensstrom noch einmal zu gebrauchen: Translebensprinzip ist ein Damm, der den Lebensfluß hemmt, oder eine Schleuse, die das Wasser in verschiedene Richtungen drängt.

Diese Sicht wurde allgemein aufgenommen und schuf die Grundlage für das Menschenbild der Ideologien wie auch der modernen Psychologie. Moral wird zum Tabu, Liebe zur Geschlechtstätigkeit, die Gedankenwelt zur Rationalisierung und damit zur Hemmung der Lebensenergien, das Recht der Sieg des Starken und Siegers, Geschichte der Ersatz für eine ewige und unveränderliche Ideenwelt.

Die alte dualistische Sicht war vielleicht nicht imstande, die reale Situation richtig zu beschreiben, hatte aber den Vorteil, ein sprachliches Instrumentarium zu schaffen, das es erlaubte, die Vielfalt der Aspekte des körperlichen, seelischen und geistigen Verhaltens auszudrücken, während der moderne Sprachgebrauch nur eine Verkürzung bieten kann.

3. Vernunft und Religion

Das Verhältnis zwischen Religion und Vernunft hat die europäische Geschichte entscheidend mitbestimmt. Viele reformistische und mystische Tendenzen nehmen hier ihren Ursprung, viel theologische und philosophische Literatur wurde wegen dieses Verhältnisses zwischen Glauben und Vernunft geschrieben. Drei Stellungen sind theoretisch möglich und sind auch im Laufe der Geschichte vorgeschlagen worden.¹ Glauben und Wissen haben nichts miteinander zu tun.² Glauben und Vernunft stehen in einem unüberbrückbaren Gegensatz, und der Glaube ist allein richtunggebend oder, umgekehrt, die Vernunft.³ Religion und Vernunft stehen in einem gewissen Gegensatz, der sich aber aufheben läßt durch eine Theorie, die durch eine richtige Deutung von Vernunft und Glauben zwischen beiden eine Brücke schlägt.

Die dritte Stellung ist wohl diejenige, die für die christliche Theologie und einen großen Teil der abendländischen Philosophie verantwortlich ist. Wenn es sich darum

handelt, die Argumente der glaubensfeindlichen Vernunft abzuwehren, muß der Glaube mit den Kategorien der Vernunft aufgearbeitet werden, das heißt es muß nachgewiesen werden, daß die Aussagen über Gott, so wie sie von den Religionen gemacht werden, nicht widersprüchlich sind. Wird dies allerdings nicht anerkannt, so wie es in der europäischen Geistesgeschichte vor allem durch die Aussagen der Wissenschaften geschieht, dann kommt es zu einem Kampfverhältnis, das den Namen Aufklärung trägt und in dem der Glaube im Namen der Wissenschaft als falsch, widersprüchlich und abergläubisch abgetan wird.

Interessanterweise waren im Verlauf der Geistesgeschichte die Argumente der Wissenschaft gegen die Religion nicht immer die gleichen. Waren es seit der Renaissance vorzüglich die physikalischen und astronomischen Erkenntnisse sowie die Entdeckung der ersten Naturgesetze, die anscheinend und angeblich den Glauben erschüttern konnten, so wurde im Lauf der Zeit das Verhältnis von Naturgesetz und Glaube entschärft und die naturwissenschaftlichen Erkenntnisse so laiziert, daß ein Konflikt sinnlos wurde.

An die Stelle der Astronomie trat im 19. Jahrhundert als glaubenswiderlegende Theorie die Biologie, vor allem die Abstammungslehre und der gegen Ende des 19. Jahrhunderts herrschende Monismus. Auch hier hat sich die Wissenschaft in solchem Maße auf sich selbst bedacht und zurückgezogen, daß ihr eine glaubensvernichtende Theorie nicht mehr interessant scheint. Das 20. Jahrhundert bedient sich hauptsächlich psychologischer und soziologischer Argumente, um im Namen der Vernunft oder der Wissenschaft die Religion(en) zu beleuchten und aufzuklären. Nach ihnen sagt der Glaube eigentlich nichts Falsches aus, so wie es Astronomie und Biologie behauptet hatten, sondern der Glaube ist eine Illusion, die sich unter dem Druck von psychologischen oder soziologischen Kräften ausbildet. Diese Illusion ist überflüssig oder sogar schädlich und hat deshalb zu verschwinden.

In den drei Fällen aber wird die Konfrontation zwischen Wissen und Glauben durch die Vernunft legitimiert, durch die bewiesen wird, daß die Religion sich irrt oder überhaupt nur chimärenhafte Aussagen zu machen vermag.

4. Vernunft in philosophischer Sicht

Allen vorhergehenden Überlegungen über die Vernunft ist etwas gemeinsam: Vernunft ist eine Kraft. Ein Energiespender, wie man heute sagen könnte, ein Ausgangspunkt für ein energetisches Geschehen, oder ein Damm, der die Triebkräfte hemmt. Als Energiequelle hat Vernunft einen Gegenspieler, der die freie Entfaltung der Vernunftaktivität zu verhindern sucht oder gar verhindert. Hat dieser Gegenspieler einen positiven Wert, so wird die Vernunft eine negative Rolle spielen und den Menschen oder die Menschheit an der vollen Entfaltung des Lebenspotentials hindern. Wird der Gegenspieler als negativer Faktor durchschaut, so ist die Vernunft die Instanz, welcher der Mensch und die Menschheit zum Durchbruch zu verhelfen hat, da so sämtliche Probleme aus der Welt geschafft werden können.

Nun ist es aber nicht notwendig, die Vernunft in einem dualistischen System von antagonistischen Kräften zu sehen. Denn die Hemmung von Trieben kann ebenso gut von Trieben durchgeführt werden. Und es ist gar nicht so sicher, daß Instinkte durch Vernunft „zur Vernunft“ gebracht werden. Oder umgekehrt, daß die Vernunft durch Glauben oder Aberglauben daran gehindert wird, ihr Erlösungswerk zu bewerkstelligen. Das alles kann innerhalb der Triebwelt, die aufgegliedert ist in Bewußtheit und Unbewußtes, in höhere und niedere Triebe, in wollende, erkennende, affektive. Der Vernunft könnte so ihr wahres Wesen wiedergegeben werden, ein Teil zu sein, ein Aspekt sozusagen des menschlichen Geistes. Hier nämlich liegt das wahre Problem: die Vernunft kann nicht erkannt und in ihren Funktionen richtig bewertet werden, wenn man sie erfaßt als Ding neben Dingen; sie kann in Wahrheit nur richtig gesehen werden in einem Ganzen, und dieses Ganze ist der Geist. Die psychologischen, ideologischen, politischen, „philosophischen“ (im Sinne der Aufklärung) biologischen, historischen Anwendungen des Wortes „Vernunft“ gehen oft nicht über die Auffassung des Menschen als Lebewesen hinaus. Dem Leben wird, als Erfüllung oder Verweigerung der Erfüllung, eine Instanz zugesprochen, die man dann Vernunft nennt.

Im 17. Jahrhundert kam es in der Philosophie zu einem Bruch, der, was manche behaupten, andere bestreiten, die Philosophie in das Stadium des Fortschritts führte. Sie löste sich von der Theologie, von einer falschen, rückständigen Wissenschaft, von ihren Bindungen an veraltete Formen der Politik. Man kann es auch anders sehen. Die Absage an das aristotelische System brachte gleichzeitig den Verlust der Erkenntnis, was denn eigentlich das Wort „Geist“ in seiner ganzen Fülle und Tragweite aussagt. Die Moderne hat wenig mit Aristoteles anfangen können. Man hat viel an seinen Theorien herumgedeutelt ohne zu sehen, daß die drei Bezeichnungen Gottes: der unbewegte Bewegter, die unendliche Liebe, das Denken des Denkens, eine der Grundlagen seiner Theorie sind, nämlich die philosophische, nicht die mythische Bewältigung des Phänomens „Geist“.

Es ist die noch zu bewältigende Aufgabe, nicht nur das Wort „Geist“ zu benutzen, sondern endlich wieder zu definieren oder zumindest zu delimitieren, und das in philosophischer, nicht in mythischer Form. Erst dann wird es möglich sein, Vernunft als Ausdruck des Geistes, nicht des Lebens, zu fassen. Vernunft als Funktion des Geistes hat zur Aufgabe, einen Problemkreis in seiner Gesamtheit zu erfassen, also nicht nur Teilergebnisse zu erzielen und sich mit Teilwahrheiten zufrieden zu geben, worin das Wesen des Mythos besteht; die zur Aufgabe hat, die Teile eines Ganzen, so wie sie sich in einem Problemkreis darbieten, genau voneinander zu unterscheiden, damit alle Verwechslungen vermieden werden. Die schließlich zur Aufgabe hat, die Ergebnisse der Forschung in einem Problemkreis in einen logischen Zusammenhang zu bringen, was natürlich voraussetzt, daß die Vernunft, und das ist eine ihrer Hauptaufgaben, eine Logik des Denkens, nicht eine Logik des Vorstellens, hervorbringt. Dies ist leider in der modernen Philosophie vernachlässigt worden. Aus welchem System der modernen Denker könnte man eine Logik des Denkens ziehen, so wie sie von Aristoteles aus seiner Seinslehre entwickelt wurde? Einige Systeme der Modernen reichen vielleicht zu einer Mathematik, aber nicht zu einer Logik. Hier liegt eine der Aufgaben der Jetztzeit der Philosophie,

rückblickend auf die Arbeit der vergangenen Jahrhunderte, teilweise in Fortführung dieser Arbeit, teilweise in kritischem Gegensatz dazu, eine Vernunftphilosophie zu verwirklichen, die es erlaubt, eine Logik des Denkens zu erarbeiten, die freilegt, was lange verschüttet war: die Darlegung der Arbeitsweise des menschlichen Geistes, der durch die Vernunft nicht nur eine *Tätigkeit* ausübt, sondern *zeitlose Denkkakte* setzt. Die Vernunft ist somit nicht nur eine Kraft, sondern ein intentional-schöpferisches Sein, das jenes Sein erfassen kann, das jenseits der raum- und zeitgebundenen Tätigkeiten liegt.

Réflexions à propos du problème de l'identité

Le problème de l'identité, quoique fondamental pour tous les individus comme pour toutes les communautés, n'est pas de ceux qui nous tourmentent tout au long de notre existence. Tant que tout va bien, nous admettons que nous sommes ce que nous croyons être, c'est-à-dire bien souvent le *nec plus ultra* de la création. L'enfant spontanément croit qu'il est l'enfant chéri de tous ceux qu'il connaît, la famille croit qu'elle est la famille-modèle, le club sportif croit qu'il pratique le seul sport qui vaille la peine d'être pratiqué, le syndicat croit que lui seul représente vraiment les intérêts des syndiqués, le parti politique croit que en-dehors de lui il n'y a pas de salut et le pays croit qu'il est le seul pays où il fasse bon vivre.

Bien sûr l'expérience quotidienne menace sans cesse notre tranquillité. A peine l'enfant sort-il de la maison qu'il rencontre d'autres enfants qui se prétendent aussi l'enfant chéri, exactement comme hors de nos frontières, nous trouvons d'autres pays qui se croient les meilleurs. D'où notre étonnement que les autres se laissent ainsi bercer par des illusions, d'où bientôt notre colère qu'ils refusent d'accepter notre supériorité évidente. En fait c'est le problème de l'identité qu'ils nous posent.

Notre première réaction sera d'écarter ce problème qui nous est inconnu, mais dont nous pressentons au fond de nous-mêmes les embûches. Et éliminer le problème veut dire d'abord éliminer celui qui le pose, soit de façon primitive en faisant les gros bras, soit de manière plus raffinée, mais non moins efficace, en maniant l'arme du ridicule. Si cette tentative échoue, nous pouvons rompre le contact et nous retirer dans notre coquille que nous déclarerons tour d'ivoire. Nous trouverons d'autres raisons d'être fiers de nous-mêmes. Le problème de l'identité est résolu.

Il n'est pas résolu, il n'a été qu'écarté, il reparaitra en d'autres occasions, nous réagirons avec autant d'intolérance, et si de nouveau nous n'obtenons pas gain de cause, nous devons employer des moyens plus forts pour l'écarter: par exemple l'individu tombera malade, le parti politique tentera un putsch, le pays entrera en guerre. Mais si nous survivons à cette ultime épreuve de force, ce sera dans des conditions telles que désormais nous ne pourrons plus écarter le problème de l'identité, mais qu'il faudra bien le résoudre, lui donner une réponse satisfaisante.

La plupart des pays en sont à ce dernier stade du fait de la crise économique, politique et sociale qui sévit depuis plus d'un lustre. En effet nous nous sommes accoutumés à penser que celui qui n'a rien, n'est rien, que si le P. N. B. n'augmente pas régulièrement, si le standing de vie ne s'élève pas d'année en année, si la sphère de

notre liberté ne se développe pas constamment, la vie ne vaut plus la peine d'être vécue: en clair, notre identité est en jeu.

Qu'est-ce que cette identité? Soulignons d'emblée que c'est un élément essentiel de la vie des individus comme de celle des communautés. Ce qui nous permettra de parler d'identité tout court et d'emprunter les exemples tantôt à la vie de l'individu, tantôt à la vie des différentes communautés.

Au départ de notre réflexion, mettons une vérité aussi désagréable qu'essentielle: toute vie a un commencement et une fin. Il y eut un temps, je le sais, même si je l'imagine mal, où je n'existais pas, et il sera un temps, hélas, où je n'existerai plus. Tout comme il fut un temps où il n'y avait pas de Luxembourgeois et qu'il y aura un temps, que nous souhaitons éloigné, où il n'y aura plus de Luxembourgeois. L'individu devient rarement centenaire, les communautés idéologiques et politiques survivent rarement à une période de l'histoire, les nations elles-mêmes passent difficilement le cap des millénaires.

Ceci ne veut pas dire qu'il faut attendre notre disparition avec résignation, mais d'abord qu'il faut remplir du mieux que nous pouvons le peu de temps qui nous est imparti et ensuite qu'il convient d'aborder le problème de l'identité avec modestie, avec humilité même.

La question de l'identité comporte un aspect négatif et un aspect positif. Je ne suis pas les autres, mais je suis moi.

A la question «Qui suis-je?», la première réponse qui me viendra à l'esprit ce sera de dire: «Je ne suis pas . . .».

Ainsi le Luxembourgeois n'est pas Belge, Allemand, Français . . . pour la simple raison qu'il n'a pas leur passeport, qu'il n'habite pas leur territoire, qu'il n'a pas la même langue maternelle qu'eux, qu'il ne partage pas intégralement leur civilisation et leur culture.

Cette ébauche de réponse nous montre que l'identité n'est pas quelque chose de statique, de donné une fois pour toutes, mais qu'elle est en flux constant. Tout Luxembourgeois que je suis, toute luxembourgeoise qu'est ma famille depuis que la nationalité luxembourgeoise existe, je peux devenir Français, Belge ou Allemand. Peut-être moi-même ne serais-je jamais qu'un Luxembourgeois naturalisé Français, mais il y a de fortes chances que mes petits-enfants seront français. En bonne logique, si actuellement je suis Luxembourgeois, c'est parce que je suis né Luxembourgeois et que j'ai choisi – implicitement ou explicitement – de le rester.

Retenons de ceci que toute identité est, potentiellement ou effectivement, en évolution et qu'elle implique un choix explicite ou implicite, une adhésion de la volonté.

Si la réponse négative au «Qui suis-je?» était aisée, il n'en va pas de même pour répondre «Je suis . . .».

Pourquoi suis-je moi, et pas les autres? Au fond qu'est-ce qui me distingue d'eux? Quelle est mon essence propre?

Voilà un des problèmes métaphysiques des plus ardues: l'essence des êtres singuliers.

Si je me définis par mon essence la plus profonde, l'être homme, la généralité et l'abstraction de cette essence me forceront à définir mon individualité, mon identité particulière par les accidents: taille, couleur des cheveux, forme du visage, signes particuliers, date de naissance, famille . . . Et dans ce cas, n'importe quel raisonneur pourra toujours me taquiner en me demandant si je pense réellement que j'aurais une identité différente si j'étais petit, joufflu, blond aux yeux verts, rajeuni de dix ans et habitant le village voisin.

A cela il ne reste qu'à répondre que oui, qu'il est des accidents qui affectent l'essence individuelle, et dont certains échappent à l'emprise de ma volonté: je puis déménager, je puis acquérir des muscles, je peux teindre mes cheveux, mais je ne puis changer de taille ou de famille.

Ce qui est vrai pour l'individu, l'est aussi pour les communautés en général et pour les nations en particulier.

Une nation se définit d'abord par son territoire, voire son terroir. Le Luxembourgeois est d'abord celui dont les racines plongent dans le terroir luxembourgeois, même s'il vit à Bruxelles ou à New York. Rien ne l'empêche de mettre racine ailleurs, mais alors il ne sera plus Luxembourgeois. Cela est vrai pour toutes les nations qu'il s'agisse des infortunés Palestiniens, des Bretons ou des Français. Encore peut-on se demander si on peut être à la fois Breton et Français. Nous y reviendrons.

Une nation se définit ensuite par son histoire et donc aussi par les avatars de cette histoire. Il y a un Luxembourg indépendant depuis 1839, nous disent les historiens, et de nous montrer que ce n'est qu'à partir de cette date que se manifeste, de façon plus ou moins constante, un certain sentiment national. A ce propos il faut signaler qu'entre l'existence d'un sentiment national et sa manifestation, il peut y avoir de la marge. Les seigneurs féodaux et les agents d'un pouvoir étranger n'ont pas intérêt ni à éprouver, ni à exprimer, ni même à laisser s'exprimer un sentiment national particulier. N'oublions pas que pour les royalistes français, l'idée de nation et le sentiment national sont indissolublement liés à la personne du roi ou du prétendant, et cela jusque bien avant dans le XIX^e siècle. Pour tirer au clair si, avant 1839, il existait une espèce de sentiment national luxembourgeois, il faudrait analyser – travail de plusieurs bénédictins – une foule d'indices comme par exemple la communication entre les villages et les mariages dans la population rurale. Ou pour formuler mon idée sous forme de thèse: il y a frontière entre deux nations là où les villages voisins ne sont pas reliés par un chemin vicinal et où les échanges matrimoniaux sont pratiquement inexistantes.

Une nation se définit ensuite par les particularités de sa civilisation.

Ici la situation linguistique occupe une place privilégiée: le Luxembourgeois a comme langue maternelle, vernaculaire, le luxembourgeois, mais en même temps, comme la plupart des habitants de l'ancienne Lotharingie, il a accès à deux langues littéraires, l'allemand et le français.

Il y a une culture luxembourgeoise, même si nous n'en sommes pas toujours conscients. Bien sûr notre littérature nationale reste assez pauvre, qu'elle soit

d'expression luxembourgeoise, française ou allemande. Encore faudrait-il ajouter tout de suite que sa réputation souffre de son manque de diffusion sur les grands marchés. Bien sûr elle n'est pas toujours très originale et elle est fortement influencée par les littératures étrangères. Mais y a-t-il une littérature strasbourgeoise? Mais y a-t-il une littérature régionale qui ne soit fortement influencée par la production nationale? Et même n'y a-t-il pas de nombreuses littératures indubitablement nationales qui sont fortement influencées par des littératures étrangères plus prestigieuses? La question n'est pas de savoir si notre littérature, et notre production artistique en général, est originale, elle est de savoir si on peut distinguer le produit artistique luxembourgeois des produits étrangers. Or il me semble que même l'artiste qui essaie de 'faire du classique', qui vise à une oeuvre d'art accessible à tous les hommes, ne peut éliminer entièrement les retombées de sa situation personnelle: l'Iphigénie de Racine est française au fond, comme celle de Goethe à un fond allemand, même si nous tous nous pouvons être touchés par toutes deux.

Et par delà la culture, il y a des éléments de civilisation plus humbles, moins voyants, mais non moins réels: nos us et coutumes, nos fêtes, nos goûts culinaires, notre mentalité, notre façon de vivre en général.

Ces éléments de la civilisation peuvent nous sembler inopérants pour contribuer à la définition de notre identité nationale parce qu'ils sont parfois bien vagues.

Et pourtant il y a deux groupes de personnes, moins blasés que nous, qui les perçoivent distinctement. Ce sont d'une part les jeunes Luxembourgeois, ces jeunes dont on vante volontiers l'internationalisme. Malgré toute leur volonté d'ouverture vers leurs copains de l'étranger, il est fort difficile de leur faire parler une autre langue que le luxembourgeois tant en milieu scolaire qu'en situation réelle à tel point qu'il me semble que le renouveau de la langue luxembourgeoise, qui est en train de s'opérer, n'est pas tant le fait des patriotes de la deuxième guerre mondiale que celui de nos jeunes qui refusent de recourir à une langue étrangère quand ils peuvent tout aussi bien s'exprimer en luxembourgeois. Quant à leur faire changer de mode de vie, les innombrables étudiants qui choisissent une université assez proche pour qu'ils puissent rentrer en Luxembourg à chaque fin de semaine, constituent une preuve évidente de la difficulté de l'entreprise.

Un deuxième groupe de personnes qui ne manqueront pas de relever par delà tout ce qui nous unit à nos voisins des particularismes bien de chez nous, ce sont nos amis étrangers, plus sensibles que nous à cet aspect.

En dernier lieu, nous en viendrons au facteur décisif pour une identité nationale: l'intérêt commun et la volonté populaire, c'est-à-dire, dans notre démocratie, la volonté de la majorité des citoyens exprimée dans un vote libre.

Le fait qu'il y ait une identité nationale, ne veut pas dire que tous les citoyens soient identiques, égaux et unis dans une même conception de la vie. Toute communauté comporte des différences sociales, économiques, culturelles. Que nous devions veiller à ce que ces différences ne restent pas ou ne deviennent pas des inégalités voire des injustices, c'est évident. Mais il est aussi évident, à mes yeux, qu'il ne faut pas grossir ces différences au point de nier l'unité sous-jacente, qu'il faut

cultiver nos intérêts particuliers individuels, socio-professionnels, idéologiques et culturels à l'intérieur et pour la nation luxembourgeoise, et non contre elle.

Ce dernier facteur est particulièrement important si l'on songe aux abus commis au nom du nationalisme. Il faut se rappeler toujours que la nation existe parce que un groupe a voulu et veut toujours se constituer en tant que nation, de même qu'un Etat n'existe que parce que la nation a voulu et continue de vouloir s'organiser ainsi. La volonté de la majorité aura également une influence déterminante sur l'évolution de l'identité nationale. Bien sûr, de nombreux changements surviennent sans que nous nous en rendions compte sur le champ et sans que nous puissions les gommer une fois que nous nous en sommes rendus compte. Le Luxembourg d'avant la deuxième guerre mondiale était essentiellement agricole et peut-être sommes nous tous encore aujourd'hui les enfants de la campagne. Mais le Luxembourg actuel est industriel et bancaire et nos enfants seront en grande majorité les enfants de la ville, même si heureusement nos villes sont encore bien campagnardes. Nous n'y pouvons rien, pas plus qu'au fait que nos idées nous viennent souvent des télévisions française ou allemande, que bon nombre d'entre nous passent leurs vacances en Espagne ou en Italie, habitudes qui modifient insensiblement notre identité nationale.

Mais actuellement se posent à notre nation trois séries de problèmes qu'il vaudrait mieux résoudre de façon consciente, parce que leur solution risque de modifier profondément notre identité nationale. Voilà pourquoi il importait de tirer au clair les facteurs qui font notre identité nationale, et il importe d'en prendre conscience afin que nous puissions juger en tout état de cause à quoi telle ou telle solution nous obligera à renoncer. La majorité des Luxembourgeois devra alors juger si elle est prête à faire ce sacrifice.

Les trois problèmes majeurs sont:

1. sortir de la crise économique et sociale
2. intégrer les immigrés
3. nous intégrer dans la communauté européenne en gestation.

Soulignons encore une fois combien il est important d'avoir résolu la question de l'identité pour aborder ces problèmes.

Ce n'est que lorsque l'individu a pleinement conscience de sa propre identité qu'il peut valablement s'intégrer dans sa famille - ou la refuser. La conscience de son identité personnelle et familiale lui permet de s'ouvrir à une autre personne pour fonder une nouvelle famille ou de s'intégrer dans des communautés plus vastes, sportives, culturelles, économiques, sociales, idéologiques. Et la conscience de son identité culturelle, sociale, idéologique lui ouvre l'accès à la communauté nationale. Vice-versa la famille doit avoir une identité pour que l'individu puisse s'y intégrer ou la refuser, et il en va de même à tous les autres niveaux. Je ne puis m'intégrer à une communauté qui n'est ni chair ni poisson que si moi-même je ne veux être ni chair ni poisson, à supposer qu'on puisse vivre ainsi.

Pour résoudre le premier problème, nous devons tenir compte des contraintes économiques, des caractéristiques fondamentales de notre identité nationale, de l'identité des différents groupes économiques et sociaux et voir quels sacrifices les

différents groupes sont disposés à faire sans qu'ils aient à renoncer à leur identité, ni que l'identité nationale ne soit mise en péril. Les accords conclus pour cette année nous permettent d'espérer qu'à moins d'une dégradation sensible de la situation économique, nous survivrons sans qu'aucune des parties concernées n'en sorte avec des lésions de son identité.

Quant à l'intégration des immigrés dans notre communauté nationale, il faut d'abord que l'immigré veuille s'intégrer. Nous ne pouvons que l'aider dans ce processus long et difficile qui s'étend au moins sur deux générations.

Mais pour que l'immigré puisse vouloir s'intégrer, il faut que nous lui permettions de connaître notre identité nationale afin qu'il puisse juger s'il lui est possible de s'intégrer et s'il y trouve un intérêt. Même à supposer que vous gagniez votre vie sur le Pôle Nord, aurait-il un sens de vous demander de devenir Pôle-Nordien? D'autre part, la communauté nationale doit avoir conscience de son identité nationale afin qu'elle puisse juger si elle peut et si elle veut y intégrer des étrangers.

Depuis des siècles, des milliers d'immigrés se sont intégrés dans notre communauté nationale et celle-ci les a acceptés. Les descendants des contemporains de Jean l'Aveugle se font rares sur le sol luxembourgeois. La grande majorité des Luxembourgeois actuels, surtout dans les classes aisées, descendent à des degrés divers d'immigrés bourguignons, espagnols, autrichiens, slaves, français, allemands, italiens. Il suffit de parcourir les noms de famille pour s'en convaincre. Pourquoi les Luxembourgeois de l'an 2.100 ne descendraient-ils pas pour une bonne part d'immigrés espagnols, portugais ou capverdiens? Bien sûr, le nombre, éventuellement considérable, des personnes à intégrer d'un seul coup nous posera des problèmes. Mais si je vois les enfants des immigrés italiens montrer un sentiment national parfois supérieur au nôtre, si j'entends les enfants des immigrés portugais parler notre langue avec le plus pur accent du terroir, si je considère que le nombre des mariages entre des ressortissants des différentes communautés ne se compte plus, j'ai bon espoir que nous arriverons à surmonter ce problème. De toute façon des problèmes de ce genre ne se résolvent pas en les grossissant à la loupe des discussions interminables, mais en les surmontant sur le terrain, sur le champ de notre action quotidienne. Bien entendu, à supposer que l'intégration se fasse, notre identité nationale de l'an 2100 ne sera plus celle d'aujourd'hui, mais je suis convaincu qu'elle sera fille de la nôtre si nous prenons nos décisions et si nous agissons en pleine connaissance de notre identité actuelle et sachant que la nôtre n'est pas identique à celle de nos ancêtres de 1839.

De même nous ne serons en mesure de bâtir une Europe Unie que si nous sommes conscients à la fois de notre identité nationale et de l'identité européenne. C'est là que le bât blesse. Les pères de l'Europe ont bien compris que c'était dans l'intérêt des Européens de s'unir, mais ils n'ont pas su fixer clairement les lignes fondamentales de l'identité européenne à construire.

Dans une période de crise comme celle que nous vivons, chacun essaie de sauver sa mise. Aussi identifie-t-on facilement conscience de l'identité nationale avec un nationalisme de mauvais aloi. Si l'on estime en fait que les intérêts particuliers de

l'individu, du groupe socio-professionnel ou idéologique l'emportent sur les intérêts d'une communauté plus englobante, alors le régionalisme le plus étriqué comme l'internationalisme le plus vague peuvent constituer des valeurs fort appréciables. C'est dans l'eau trouble qu'on pêche les plus gros poissons!

Mais en toute justice, - un mot trop déprécié à notre époque où l'on ne parle plus guère que d'injustices -, il faut sauvegarder les droits de tous les membres et de tous les groupes qui composent une société et cela ne peut se faire que si chaque membre et chaque groupe reconnaît non seulement ses droits, mais aussi ses devoirs envers la communauté dont il fait partie.

De même que l'individu, qui a droit à l'autonomie, a le devoir de ne pas pousser son autonomie jusqu'à faire éclater la famille dont il a choisi d'être membre, de même un sous-groupe a le droit de cultiver ses intérêts et le devoir de ne pas nuire aux intérêts de la communauté plus vaste.

Ainsi la commune, la région, la nation ont droit au respect de leur identité respective et à la gestion de leurs intérêts particuliers, mais elles n'ont pas le droit de mettre en péril, par leur égoïsme, les intérêts de la communauté dont elles font partie et dont elles profitent.

La région a certes le droit d'exiger le respect de son identité propre. Elle doit pouvoir utiliser librement la langue régionale, qu'elle soit dialecte ou langue, maintenir sa culture propre, organiser son économie, mais elle n'a pas le droit de gêner l'étude et l'usage de la langue nationale, l'insertion dans la culture nationale, comme elle ne peut pas faire pousser son économie régionale au détriment de l'économie nationale. Que les Bretons parlent breton, les Catalans catalan ou les Flamands flamand, quoi de plus naturel. Mais s'ils exigent des touristes nationaux ou étrangers la connaissance de leur parler, s'ils essaient d'éliminer l'étude de la langue nationale de leurs écoles, s'ils empêchent la culture nationale de s'exprimer à côté de la culture régionale, nous nous retrouverons bientôt en pleine époque des taïfas.

A notre époque où l'on peut faire le tour du monde en moins de quatre-vingts heures, où les événements d'Australie nous parviennent sur nos écrans quelques minutes après qu'ils se sont passés, où nous calculons avec des ordinateurs japonais et nous mangeons au dessert des kiwis de Nouvelle-Zélande, il n'y a plus de place pour des particularismes de ce jour, aucune région, aucun pays ne se sauvera sans et contre les autres.

Il est urgent de dépasser la vague néo-romantique qui nous submerge avec ses rêves étriqués pour revenir à un réalisme plus sain et plus juste où chacun peut jouir librement de tous ses droits, mais où chacun aussi remplit scrupuleusement ses devoirs.

La conscience de son identité jointe au sens de la justice est une qualité indispensable pour toute communauté afin qu'elle puisse intégrer des membres nouveaux et s'intégrer elle-même dans des communautés plus vastes.

Les Luxembourgeois, conscients de leur identité nationale, devront s'y mettre à faire évoluer cette identité afin que notre nation puisse accueillir en son sein les

nouveaux membres qui voudront s'y intégrer et qu'elle-même puisse s'intégrer harmonieusement dans la communauté européenne et internationale.

Etre citoyen du monde signifie d'abord être soi-même, dépasser son individualisme pour s'intégrer dans une famille, dépasser la famille pour devenir membre à part entière d'une communauté sociale, économique, culturelle ou idéologique, dépasser ces communautés pour être citoyen de son pays, et enfin, dépasser son nationalisme pour s'intégrer dans la communauté internationale. Encore faut-il prendre garde que dépasser ne peut pas signifier nier, laisser derrière soi, mais au contraire, assumer comme base pour les étapes suivantes.

septembre 1982

Naturwissenschaft und Gottesbeweis

Es gibt einen seinswissenschaftlichen (metaphysischen) Gottesbeweis, aber es gibt keinen naturwissenschaftlichen Gottesbeweis, und zwar deshalb, weil das göttliche Sein ein anderes Sein ist als das weltliche Sein und weil Gott den Gesetzen der Natur nicht untergeordnet ist, sondern die Welt mit ihrer Gesetzlichkeit „aus nichts“ erschaffen hat. Schöpfung „aus nichts“ bedeutet, daß in die ihrem ganzen Seinsbestand nach von Gott hervorgebrachte Welt keinerlei außergöttliche und keinerlei innergöttliche Wirklichkeit, die dem Weltursprung vorausgelegt wäre, einging¹⁾. Anders liegen die Verhältnisse beim dialektischen Materialismus. Da dieser einen materialistischen Seinsmonismus behauptet und die Naturwissenschaft mit der Philosophie verbindet, ist er gezwungen, den Beweis zu erbringen, daß die Welt in sich selbst gründet, daß sie unendlich bzw. unbegrenzt im Raum ist und ewig in der Zeit, d.h. ohne Anfang und ohne Ende existiert. Daß er einen solchen Beweis jedoch nicht zu erbringen vermag, ist nicht nur eine philosophische Erkenntnis, sondern auch die Konsequenz der anschließenden naturwissenschaftlichen Untersuchungen.

Kosmologie und Kosmogonie

Verschiedene Untersuchungen der Astronomie und anderer Naturwissenschaften stimmen auffallenderweise darin überein, daß das Alter des Universums zwischen 10^9 und 10^{10} Jahren liegt, vorausgesetzt, daß die individuelle Konstitution und das allgemeingültige Gesetz immer die gleichen waren. R. Oth bemerkt in diesem Zusammenhang: „Die Physiker drücken sich im allgemeinen vor einer Aussage über den eigentlichen Beginn des Universums und stufen die Fragen nach der Zeit vor dem Big Bang oder nach dem, was damals wohl außerhalb des dabei entstandenen Raumes existiert habe, als unbeantwortbar oder gar schlicht als sinnlos ein. Da der Wissenschaft jedes Zeugnis fehle von dem, was vorher gewesen sei, erübrige es sich, an ein ‚Vorher‘ auch nur einen Gedanken zu verschwenden⁵⁾.“

Als „sinnlos“ kann hier nur eine naturwissenschaftliche Frage gemeint sein, so wie es sich bei dem an ein „Vorher“ erübrigenden Gedanken auch nur um einen naturwissenschaftlichen Gedanken handeln kann. Was „vorher“ war, ist demzufolge ausschließlich eine Frage der Philosophie und der Theologie. Ist aber damit gemeint, daß, wenn ein naturwissenschaftlicher Gedanke sinnlos ist, daß dann jeder Gedanke, auch ein philosophischer, sinnlos ist, so wird hier unberechtigterweise das philosophische Denken von der Naturwissenschaft abhängig gemacht. „Es muß unbedingt festgehalten werden, daß der metaphysische Sinn von Kausalität der ursprüngliche ist. Jeder andere bedeutet eine methodologisch mehr oder weniger notwendige Niveausenkung. Es ist wichtig, sich davon zu überzeugen, daß metaphysische

Kausalität nicht von einer spezifizierten Kausalbestimmung ausgeht und diese dann auf etwas ‚Höheres‘ überträgt: etwa von der mechanischen oder biologischen Ursächlichkeit, und sie nun auf Gott anzuwenden versucht. Eine derartige Analogisierung könnte bestenfalls zu einer sogenannten äußeren Analogie oder gar nur metaphorischen Redeweise befugen.“¹⁾

Die Naturwissenschaft findet ihre Grenze bei vielen Wissenschaftlern in jenem Urknall, den R. Oth folgendermaßen beschreibt: „Damals, als der Kosmos ins Nichts hinausknallte, beendete jene gigantische Detonation des überdichten kosmischen Eies jenen scheinbar ‚unmöglichen‘ Zustand der Singularität, in dem die Zeit stillsteht und nichts eine Ausdehnung besitzt. Mit einem Schlag begannen Raum und Zeit, ineinandergefügt, Energie und Materie, miteinander verwoben, zu existieren.“⁵⁾ Dieser Übergang von der Raum- und Zeitlosigkeit in die Raum- und Zeithaftigkeit ist aber bereits keine naturwissenschaftliche Erklärung mehr, denn jenseits von Raum und Zeit gibt es keine Naturwissenschaft. Will man auf naturwissenschaftlicher Ebene verbleiben, so stellt sich die Frage, ob dieses Etwas von ungeheurer materieller Kompaktheit keine Existenz hatte und ob es zur Explosion nicht einer Katalyse und damit einer in der Zeit ablaufenden Aktion bedurfte. Aktion bedeutet immer Zeitablauf, selbst wenn der „Augenblick“ noch so kurz ist. Infolgedessen kann auch in diesem Fall von einer naturwissenschaftlichen Erklärung für die Entstehung des Kosmos keine Rede sein.

Mikrokosmos

Hier legen die Vertreter des dialektischen Materialismus großen Wert auf die Erkenntnis einer Selbstbegründung der sich bewegenden Materie. In der heutigen Physik hat jedoch nicht nur der Determinismus einen Zusammenbruch erlitten; auch das Prinzip der Kausalität und die Dialektik haben ihre naturwissenschaftliche Begründung verloren. Dies ist das Ergebnis der Quantenmechanik. Die vom quantenmechanischen Indeterminismus implizierten Sachverhalte widerlegen die angebliche Dialektik des nur quantitativ unterscheidbaren Ereignisablaufs der anorganischen Universalsubstanz, deren momentaner Zustand die Ursache darstellen soll, die ihre eigene Veränderung und damit ihren Übergang in einen je neuen Zustand hervorbringt. Diese Dialektik läßt sich nicht durch bloße Wechselwirkung von Gegensätzen erklären, wie H. Dahm in der nachfolgenden Zusammenstellung quantenmechanischer Implikationen aufzeigt.⁴⁾

1) Der entscheidende Faktor, der das Naturgeschehen vorantreibt, ist nicht ein dialektischer Gegensatz, sondern jene innere Dynamik der anorganischen Universalsubstanz, die in ihren Gesetzmäßigkeiten mathematische Strukturen zeigt, die eine Anwendung dialektischer Kategorien im allgemeinen nicht zulassen. In den betreffenden physikalischen Gleichungen (vor allem der zeitabhängigen Schrödinger-Gleichung) kommt zum Ausdruck, daß die anorganische Universalsubstanz keinerlei Anzeichen einer allgemeinen und durchgängigen Dialektik aufweist.

2) Da der Ausgleich von Intensitätsunterschieden in der Kybernetik und damit ganz allgemein soviel wie Übergang von unwahrscheinlicheren zu wahrscheinlicheren Zuständen, also gleichsam von Ordnung zu Unordnung besagt, führt dessen Deutung (so etwa im Hinblick auf die schnellere und langsamere Bewegung von

Molekülen und Atomen) im Sinne des dialektischen Gesetzes der doppelten Negation, d.h. als eine Synthese auf „höherer Ebene“, zu der Konsequenz, daß das Naturgeschehen faktisch auf eine tiefere Ebene herabsinkt.

3) Dialektische Wechselwirkung, als solche von Gegensätzen, kann die Bewegung nicht begründen, denn Kampf setzt eine innere Bewegung der Gegensatzelemente bereits voraus und hat diese nicht nur zum Endergebnis.

4) Bezieht man den dialektisch-materialistischen Materiebegriff nicht nur auf den anorganischen Immanenzbereich, sondern auf ein stationäres Universum mit den Attributen „Widerspiegelung“, „Information“ und „Bewußtsein“, so ist die marxistische Philosophie nicht imstande, die qualitative Eigengesetzlichkeit der verschiedenen Seinsstufen (anorganisch - vegetativ - sensitiv - reflexiv) ohne Rückgriff auf ein übermaterielles Prinzip widerspruchsfrei zu erklären, weil entweder die materielle Universalsubstanz schon im Urzustand alle Eigenschaften und Fähigkeiten besitzen müßte, so daß eine Evolution überflüssig wird - oder weil die Qualitäten, auch auf den höchsten Stufen alle gleich sein müssen, so daß von ontologischen Mehrwerten nicht mehr die Rede sein kann.

5) Hält die marxistische Philosophie an den Qualitätsunterschieden der Seinsbereiche fest, dann kann die ratio sufficiens ihrer jeweiligen Eigengesetzlichkeit nicht im „Sprung“ liegen. Aus einer irgendwie gearteten Anordnung oder Verbindung von Eigenschaften und Fähigkeiten der Grundstufe läßt sich diese Eigengesetzlichkeit nicht ableiten. Darüberhinaus bleibt auch für die aktualisierte ganzheitliche Organisation der Grundstufe der Nachweis eines hinreichenden Grundes zu erbringen.

H. Dahm kommt im Hinblick auf diese Implikationen des quantenmechanischen Indeterminismus zu folgender bedeutsamer Schlußfolgerung: „Versagte aber die Erklärung des Wesens der Kausalität von seiten der marxistischen Philosophie oder führte . . . der Versuch einer Ontologisierung des nur erkenntnistheoretisch definierten Leninschen Materiebegriffs zur Reduktion der objektiven Realität auf physikalisch beschreibbare Wirklichkeit, so mußten beide Prämissen angesichts des kognitiven Vorbehalts der Unbestimmtheit (im Sinne der Unmöglichkeit einer Vorausberechnung) zur Folge haben, daß das Qualitätssprunggesetz und die Negation der Negation ihre ontologische Basis verloren, da der erkenntnistheoretisch zu Recht bestehende quantenmechanische Indeterminismus ohne begründete Voraussetzung eines seinsmäßig objektiven Kausalgeschehens jede verbindliche Aussage über die wirklichen Anfangs- und Endzustände eines dynamischen Systems unmöglich machte.“⁽⁴⁾

Die Entstehung des Lebens

Die Stoffwechselfvorgänge in einem lebenden Organismus werden durch sogenannte Enzyme bewirkt und gesteuert. Diese Enzyme sind große Eiweißmoleküle oder Proteine, bei denen ungefähr hundert Aminosäuren in linearer Folge aneinandergereiht sind. Die Aminosäuren ihrerseits sind verhältnismäßig einfache stickstoffhaltige organische Verbindungen, von denen in der Natur zwanzig verschiedenartige vorkommen. Der Bauplan der Proteine ist in den sogenannten Nukleinsäuren gespeichert, die die genetische Information enthalten. Die elementaren Einheiten der

Nukleinsäuren sind die sogenannten Nukleotide. Zwischen der Sequenz der Nukleotide in der DNA (Desoxyribonukleinsäuren) und der Sequenz der Aminosäuren im Protein besteht ein Zusammenhang, der sogenannte genetische Code.²⁾

Die These, daß alles heutige Leben auf einen gemeinsamen Ursprung zurückgeht, wird durch den Umstand, daß in allen Lebewesen die molekularbiologischen Elementarvorgänge nach demselben Schema ablaufen und daß der Code für die Umsetzung von genetischer Information in die Synthese von Proteinen ebenfalls für alle Lebewesen derselbe ist, stark unterstützt. Hier drängt sich natürlich sofort die Frage auf, wie ein so komplizierter biochemischer Mechanismus sich herausbilden und entwickeln konnte. Wir stehen vor der uralten Menschheitsfrage: Wie ist das Leben entstanden?

Die Entstehung des Lebens kann weder durch Zufall, noch durch eine marxistisch interpretierte Kybernetik erklärt werden. Im Zeitalter von Programmierung und Informatik sind Zufall und Auslese keine Erklärung für den genetischen Code. Andererseits sind die thermodynamischen Hauptsätze mit dem biologischen Materialismus unvereinbar.

Die grundlegenden Postulate des Neodarwinismus: Zufallshypothese und Ausleseprinzip, scheitern an der Informationstheorie. Alle Bausteine (Aminosäuren) für lebendes Protoplasma müßten die richtige Chiralität aufweisen, d.h. linksdrehend sein, um Biogenese zu gewährleisten. Die folgenden unbestreitbaren Einsichten beruhen auf diesem grundsätzlichen Zusammenhang:

1. „Um bei der Urzeugung lebensfähiges Protoplasma und vitale Eiweiße zu bilden, muß man von optisch reinen l-Aminosäuren ausgehen. Mischungen von l- und d-Formen reichen als Quelle nicht aus. Blitz und Zufall können grundsätzlich nie reine linksdrehende Aminosäuren bilden – sie bilden ausschließlich Razemate, d.h. 50% l- und 50% d-Formen.“⁴⁾

2. „Der heutigen Naturwissenschaft ist keine Methode bekannt, die Razemate durch anorganische zufällige Prozesse in links- und rechtsdrehende Formen spaltet. Blitz, Uratmosphäre und anorganische zufällige Prozesse können – theoretisch und experimentell gesehen – keine solche optische Spaltung vornehmen.“⁴⁾

3. Die Vergeblichkeit, „mit Hilfe anorganischer Prozesse und ohne Einbeziehung des Lebens in irgendeiner Weise optisch reine Aminosäuren durch zufällige anorganische Verfahren herzustellen, ... ist das Hindernis, das ... die heute gängigen materialistischen Theorien über Biogenese unglaubwürdig macht.“⁴⁾

Spontane Biogenese ist bis heute experimentell unmöglich geblieben, da es nicht gelang, Razemate optisch zu spalten, d.h. linksdrehende Formen von rechtsdrehenden zu trennen. Der Versuch, die eigentlichen Bausteine des Lebens – ungefähr zwanzig optisch reine (linksdrehende) Aminosäuren – durch anorganische Zufallsprozesse zu synthetisieren, ist gescheitert.

Die marxistische Interpretation der Kybernetik schließt aber auch eine Lösung des Problems mit Hilfe der Informationstheorie aus, weil diese letztlich eine Herkunftsbegründung der Struktur- und Regelungsprinzipien erforderlich machen würde. Wenn die marxistische Philosophie einer Ratio sufficiens von Sprung und

Negationsnegierung zur Begründung des informativen Organisations- und Koordinationsprinzips der Materie-Eigenschaften „Leben“ und „Bewußtsein“ bedarf, dann darf sie konsequenterweise nicht von einer Selbstevidenz der Gesetzlichkeit der Eigenschaften „Widerspiegelung“ und „Information“ im Ursprungsbereich des materiellen Seins ausgehen.⁴⁾

Philosophische Konsequenzen

Die empirischen Wissenschaften, die sog. „Geisteswissenschaften“ eingeschlossen, halten sich an die „Phänomene“, an die „erscheinende“ Welt. Sie stellen immer nur Soseins- und Funktionsverläufe, Soseins- und Funktionsänderungen fest.¹⁾ Sie sind somit nicht in der Lage, Aufschluß darüber zu geben, ob es nur Materie oder ob es außer der Materie noch eine andere Wirklichkeit gibt.

– Wenn der Nachweis erbracht wird, daß das Mikroteilchen eine Realität ist, welche vom Meß- und Beobachtungsvorgang unabhängig existiert, so liegt hier keine materialistische, sondern eine realistische Deutung vor. Die Frage der Natur der Wirklichkeit ist mit der Anerkennung einer vom erkennenden Subjekt unabhängigen Realität noch nicht beantwortet.

– Wenn der Nachweis erbracht wird, daß die in unserer Welt ablaufenden physikalischen Prozesse so beschaffen sind, daß sie keinen zeitlichen Anfang erfordern, etwa im Hinblick auf das Gesetz der Erhaltung der Masse und das Gesetz der Erhaltung der Energie, die durch das Prinzip der Trägheit der Energie ($E = m c^2$) zu einem gemeinsamen Erhaltungssatz zusammengefügt wurden, so geht daraus keineswegs hervor, daß die Welt wirklich ohne Anfang und Ende existiert, denn es stand Gott ja in gleicher Weise zu, die Welt an einem Nullpunkt oder an irgendeinem anderen Punkt ihrer Entwicklungslinie zu erschaffen.

– Wenn der Nachweis einer metrischen Unendlichkeit des Universums im Sinne der Expansionstheorie erbracht wird, oder wenn die marxistische Philosophie mit Rücksicht auf die Relativitätslehre nicht mehr die metrische Unendlichkeit des Raumes, sondern seine Unbegrenztheit als Eigenschaft der Materie betrachtet, so ist damit überhaupt nichts in bezug auf den Raum erwiesen. Auch wenn das Universum seiner Struktur nach auf eine Unendlichkeit hinwiese, stünde grundsätzlich die Möglichkeit offen, eine Endlichkeit des Universums wegen des Kontingenzargumentes anzunehmen.

– Wenn aus der Einsteinschen Formel $E = m c^2$ die Schlußfolgerung gezogen wird, daß alle Bewegung, auch diejenige in der leblosen Natur, als Selbstbewegung anzusehen sei, so ist damit noch nichts darüber ausgesagt, ob die Materie mit ihren Kräften, die den Prozeß des physikalischen Naturgeschehens immer weiter treiben, aus sich selbst existiert, d. h. ob sie in sich selbst ihre letzte Ursache trägt oder auf die Schöpfung durch einen überweltlichen Gott zurückgeht. Insofern Bewegung ganz

allgemein Veränderung besagt, was auch vom dialektischen Materialismus vertreten wird, führt die Selbstbewegung bestenfalls zu einer Radikalisierung des Kontingenzarguments.

– Wenn einmal z. B. synthetisch hergestelltes Eiweiß Lebenserscheinungen zeigen sollte, dann ist dies kein Beweis dafür, daß Leben einfach aus dem Nichtlebenden entsteht, sondern es wird lediglich festgestellt, daß Leben dort auftritt, wo es sein ihm gemäßes Substrat vorfindet.

Es zeigt sich, daß die Frage nach der Natur der Wirklichkeit, d.h. die Frage, ob die Materie die einzige und letzte Wirklichkeit sei, grundsätzlich nicht mit den Mitteln der Naturwissenschaft zu lösen ist. Sie ist eine rein philosophische Frage.³⁾ Die Antwort der Philosophie aber ist eindeutig. Im metaphysischen Gottesbeweis aus dem Kontingenzargument und aus dem kybernetischen Argument gibt Gott sich zu erkennen als Urgrund von Person in ihrer ontologischen Qualität. Im anthropologischen Gottesaufweis aus dem Gewissensargument erfahren wir Gott als Inbegriff des Guten in seiner anfordernden Unbedingtheit. Im anthropologischen Gottesaufweis aus dem Strebeargument zeigt Gott sich als Ursache und Ziel unserer intentionalen Strebebewegung. Der unendliche Gott kommt uns auf allen Wegen entgegen.

Der Sinn des philosophischen Gottesbeweises

Es wird oft gegen den philosophischen Gottesbeweis der Vorwurf erhoben, daß er überflüssig sei. In der Tat, da für jeden Beweis, sowohl für den empirisch-wissenschaftlichen, als auch für den philosophischen, die personale Einwilligung erforderlich ist, scheint der philosophische Gottesbeweis im allgemeinen nur da wirksam zu sein, wo man ihn allenfalls entbehren könnte, nämlich beim gläubigen Menschen. Einen solchen Standpunkt vertreten, ist zwar legitim, heißt aber das Problem verkennen. Wenn der Materialismus – daß damit nicht nur eine Weltanschauung, sondern eine Weltmacht gemeint ist, braucht nicht erwähnt zu werden – mit philosophischen und naturwissenschaftlichen Argumenten gegen die Existenz Gottes aufbegehrt, dann bedeutet dies doch gerade für das Christentum eine Herausforderung, den Stellenwert der Philosophie und der Wissenschaft in bezug auf Gott zu bestimmen. Die materialistischen Argumente sind mit Sachkenntnis zu untersuchen. Es geht dabei nicht um den christlichen Glauben, sondern darum, den Materialismus besser zu verstehen, als er sich selbst versteht, und ihm mit überzeugenden Argumenten zu begegnen.

Darüberhinaus ist nicht zu verkennen, daß der philosophische Gottesbeweis und das religiöse Gefühl durch eine sehr wesentliche Dialektik miteinander verbunden sind. Auf der einen Seite sucht das religiöse Gefühl, der religiöse „Glaube“, eine reflexive Unterstützung, auf der anderen Seite sucht die Reflexion hinwiederum Farbe und Leben zu erhalten durch die Berufung auf religiöse Erfahrung. H. Ogiermann spricht von einer Gravitation des menschlichen Wesens auf unendliche Erfüllung, von einer Art Erfahrung von Attraktion, Zug und Anziehung. Das Erfahren jener Gravitation mag sich abstufen von schwacher Ahnung und vager Unruhe bis zu

Bewußtseinserehellungen von beglückender Klarheit, welche an mystisches Erleben grenzen. Jedem Menschen, der zu meditieren und zu schweigen versteht, wird vielleicht einmal in seinen besten Stunden etwas davon geschenkt. Ein Gottesaufweis kann dies wohl kaum aus sich allein vermitteln. Einerseits wird auch durch denkerische Vermittlung, wofern sie an Phänomene anknüpft, die uns nicht gleichgültig lassen dürfen, das religiöse Gefühl angesprochen und erweckt; andererseits dürfte der konkrete Vollzug philosophischer Gotteserkenntnis nur möglich sein in einer sehr existenziellen Dialektik von theoretischer Reflexion (ineins mit Meditation) und Praxis.¹⁾

Literaturnachweis:

¹⁾ H. Ogiermann: *Sein zu Gott*. A. Pustet, München-Salzburg 1974, S.96, 156, 175, 223.

²⁾ F. König und K. Rahner: *Europa - Horizonte der Hoffnung*. Styria, Graz-Wien-Köln 1983, S.206, 207 (W. Wild).

³⁾ G.A. Wetter: *Der dialektische Materialismus*. Herder, Feiburg 1960, S.491.

⁴⁾ H. Dahm: *Der gescheiterte Ausbruch*. Nomos Verlagsges., Baden-Baden 1982, S.54, 92, 128, 134.

⁵⁾ R. Oth: *Gott auf dem Prüfstand*. Scherz-Verlag. S.90. Rezension von L. Zeches, *Luxemburger Wort* 17.12.1983, S.12.

PORTRAIT D'ARTISTE

Le chemin de Théo Kerg

Une vie sans fard, un art sans concession

Théo Kerg est né à Niederkorn le 2 juin 1909. Son père était instituteur à l'école et organiste à l'église du village. Sa mère était d'origine bretonne. C'est ce que Kerg m'a confirmé de nouveau dans sa lettre du 19 juin 1984: «Je suis de descendance bretonne et en Bretagne il y a énormément de noms qui commencent par kerk . . .». Le petit Théo – était-ce à la suite ce de double héritage – penchait de très bonne heure vers une carrière artistique. Aussi, ayant bouclé son diplôme de maturité, se proposait-il d'aller faire des études supérieures à l'étranger. Le père s'y opposant toutefois de vive force, le fils, soutenu par une mère plus indulgente, quitta la maison paternelle et s'embarqua pour Paris début octobre 1929. Faisant allusion plus tard à cette fuite il a dit: «Paris, le 4 octobre 1929. Aujourd'hui je suis né ici, presque nu, sans bagage, à la suite d'une querelle avec mon père dictateur. Etre libre, à tout prix! L'art exige qu'on ait le courage de vivre dangereusement.» – En effet, cette arrivée dans la métropole de la Seine, ville des arts par excellence, allait devenir pour Théo Kerg le commencement d'une vie instable et bohémienne, mais encore et avant tout le début de grands succès et d'une carrière extraordinaire dont les jalons, il est vrai, étaient parsemés d'obstacles de toutes sortes.

En novembre 1929, l'étudiant libre et sans ressources aucunes, est autorisé à aller copier au Musée du Louvre les grands maîtres de notre civilisation occidentale. Des peintres flamands et roumains deviennent ses instructeurs. Or, comme ce job ne rapporte rien et puisqu'il faut bien qu'on mange ou qu'on crève, le jeune homme passe les nuits en se faisant portefaix aux Halles de Paris. Les clochards à leur tour lui montrent comment il faut s'y prendre pour subsister. – Au mois de décembre Kerg devient l'élève du professeur André qui dirige la classe d'architecture aux Beaux-Arts de Paris. Notre compatriote aurait cependant préféré suivre des conférences sur l'architecture moderne, au lieu de devoir copier des colonnes grecques. – L'année 1930 devait se révéler riche en changement de disciplines. En mars le professeur Landowsky accepte Kerg dans la classe des apprentis-sculpteurs. Il était en ce temps-là grand fournisseur officiel de monuments funéraires et équestres. Kerg a quitté ce maître déjà en mai, persuadé qu'il n'enseignait que des théories périmées. «Je n'y ai rien appris, dit-il, excepté des brimades et des beuveries.» – Au mois de mai encore le Luxembourgeois se fait inscrire à nouveau à la Sorbonne, pour y suivre cette fois-ci des cours d'histoire de l'art, d'archéologie et de philosophie. En octobre il gagne quelques deniers avec des peintures naturalistes. – Au cours du mois de novembre 1930 il entre dans la classe de peinture du professeur Lucien Simon, où il n'a rien appris non plus. Par contre il ne cesse guère d'aller au Louvre copier et recopier les maîtres du passé. – Durant l'hiver et le printemps de l'année 1930/1931, Théo accepte

le poste mal rétribué d'instituteur privé dans la famille parisienne des Montoux, tout en continuant à fréquenter les cours d'histoire de l'art et de peinture. – Après avoir fait au Louvre force copies des grands maîtres italiens, espagnols et hollandais, Kerg, ayant passé ses examens à la Sorbonne et à l'Institut d'Archéologie, auprès des Picard, Focillon, Schneider et Basch, estime enfin avoir fait le tour de l'histoire de l'art du passé. Aussi en décembre 1932 a-t-il quitté la Sorbonne de Paris pour l'Académie des Beaux-Arts de Düsseldorf où il devient l'élève attentif et passionné du fameux Paul Klee, lequel lui a révélé un univers tout à fait nouveau. L'enseignement de ce maître incontesté a certes contribué à hâter l'évolution ultérieure de notre artiste.

Pour mieux illustrer son séjour à Düsseldorf, les événements de janvier/février 1933 et son retour à Paris, je me permets de publier ci-après un extrait de la lettre du 3 mai 1983 que Kerg vient de m'envoyer il y a quelques semaines: «Je suis allé me présenter fin 1932 à l'Académie des Beaux-Arts de Düsseldorf, où j'ai été inscrit à l'atelier de peinture d'Oskar Moll, élève et ami de Matisse. En réalité j'ai eu la chance d'être admis par Paul Klee dans son atelier. Paul Klee a dédaigné regarder mes dessins, esquisses et peintures que j'avais apportés de Paris. Excellent créateur, inventeur d'un univers artistique tout neuf, excellent pédagogue, il m'initiait lui-même à un art dont l'ampleur m'échappait de prime abord, mais je suivais docilement ses conseils et ceux de mes camarades. Après trois mois chez Paul Klee, Hitler est arrivé au pouvoir. L'académie ,rouge' de Düsseldorf fut fermée, les professeurs indésirables (entartet) furent destitués de leurs fonctions. Moi, en tant qu'ami des ,rouge', je fus arrêté, emprisonné comme espion étranger, torturé et expulsé d'Allemagne.“

En effet, après son retour à Paris en 1933, Théo Kerg est devenu membre actif du groupe «Abstraction – Création» jusqu'en 1937, année de sa dissolution. Il y a exposé ensemble avec les peintres abstraits les plus profilés de cette époque, sans toutefois se lier définitivement à aucune des tendances non-figuratives en vogue, ne fût-ce que pour confirmer sa propre identité artistique.

Encore au cours de l'année 1933, Théo Kerg est revenu à Luxembourg pour passer avec grand succès son examen de professeur de dessin. A cette occasion, il a apporté un ensemble de toiles abstraites récentes, c'est-à-dire réalisées quelque vingt années avant que fût peinte au Luxembourg la première toile non-figurative. Rien d'étonnant que telle avance en matière de peinture moderne ait rapporté à notre artiste l'envie et la calomnie de ses collègues grand-ducaux. Rappelons-nous par ailleurs que la peinture de chez nous se mouvait jusqu'en 1950 toujours dans les sentiers battus d'un éclectisme traditionnel, fort académique et peu dynamique, et que le jury des salons officiels n'admettait que les seules tendances figuratives. Quoi qu'il en soit, Kerg a eu l'audace, j'allai dire l'imprudence, d'exposer les travaux en question en décembre 1933 à la galerie d'art Wierschem, sise alors vis-à-vis de l'Hôtel des Postes. Or, ils furent ridiculisés et déclinés par les huées stridentes d'une populace n'ayant pas la moindre notion de l'esthétique picturale moderne. Ne noircissons toutefois pas trop le tableau de cet échec. Lors de la présentation en 1934, soit en 1935 de compositions abstraites analogues à l'Ecole industrielle et commer-

ciale d'Esch-sur-Alzette, le critique d'art Lentz a publié dans l'«Indépendance luxembourgeoise» un article fort élogieux intitulé «Expressions kergiennes».

Victime de tracasseries et d'injustices de toutes sortes, Kerg est contraint depuis 1934 de travailler en artiste indépendant et, ma foi, un peu en solitaire. Il s'extériorise d'abord comme peintre, ensuite comme peintre-sculpteur et finalement comme peintre-sculpteur-architecte. Mais on ne l'épargne toujours pas. Quant à son apport au Salon 1934 du Cercle artistique de Luxembourg, les trois tableaux qu'il avait présentés, l'artiste les a retrouvés gisant dans un coin humide de la salle d'exposition, endommagés et lacérés au couteau! A propos de ce triste événement, Kerg a noté dans son «Tagebuch mit Rückspiegel», fort révélateur d'ailleurs: «Unsere – geliebte – Heimat» -Bilder in Gefahr! (Lieschen Müller als Chauvinist). – Or, tous ces agissements clandestins ou ouverts à l'adresse de la personne de Théo Kerg ou contre son oeuvre avant-gardiste, n'ont pu empêcher les succès éclatants que celui-ci a remportés à partir de ces années un peu partout à l'étranger. En effet, ne vaut-il pas mieux être reconnu et fêté hors de son pays, que d'être piètre prophète dans sa propre patrie? – L'échec cuisant que Kerg a subi au Salon 1934 du Cercle artistique à Luxembourg, a été largement compensé, encore au cours de la même année, par le succès qu'ont eu ses peintures abstraites à l'Exposition Internationale de Bruxelles. Elles y furent beaucoup admirées et son auteur se vit décerner une médaille d'or. – Rappelons-nous enfin et à toutes fins utiles l'exposition «Art Mural», montrée à Paris en 1937, où Kerg avait montré la première de ses soi-disant «Materialbilder». Composition monumentale réalisée à l'aide de jute, de bois, de cailloux, de sable, d'huile, de structures et de textures. Oeuvre beaucoup remarquée, laquelle est entrée dans la collection de Monsieur Hackin, Conservateur du Musée Cernuschi.

En 1944, en dépit des actes d'humanité et de résistance dont nous venons de citer quelques-uns, l'artiste luxembourgeois Théo Kerg a été arrêté après la guerre et jeté en prison. Sa maison, son atelier et ses oeuvres ayant été détruits lors des attaques aériennes des forces alliées sur notre territoire, l'artiste s'est retiré définitivement à Paris en 1946. C'est là que le grand poète français Paul Eluard l'a chargé encore en 1946 de l'illustration de son livre «Dignes de vivre». Quant aux adversaires et ennemis grand-ducaux de Théo Kerg, ils n'ont pas tardé à étendre leurs poursuites crapuleuses jusqu'à Paris même, heureusement sans les résultats escomptés. – Il est enfin temps de baisser le rideau sur les scènes de la tragi-comédie que nous venons d'évoquer, pour le lever sur le panorama d'une oeuvre insolite.

L'esthétique figurative chez Théo Kerg

Les témoignages sur l'art figuratif de Théo Kerg me semblent de prime abord être peu nombreux. Or, il est hors de doute que celui-ci, tout comme la majorité écrasante des autres artistes, ait passé par une phase plus ou moins naturaliste, si insignifiante fût-elle, avant de s'engager corps et âme dans l'aventure passionnante de la non-figuration.

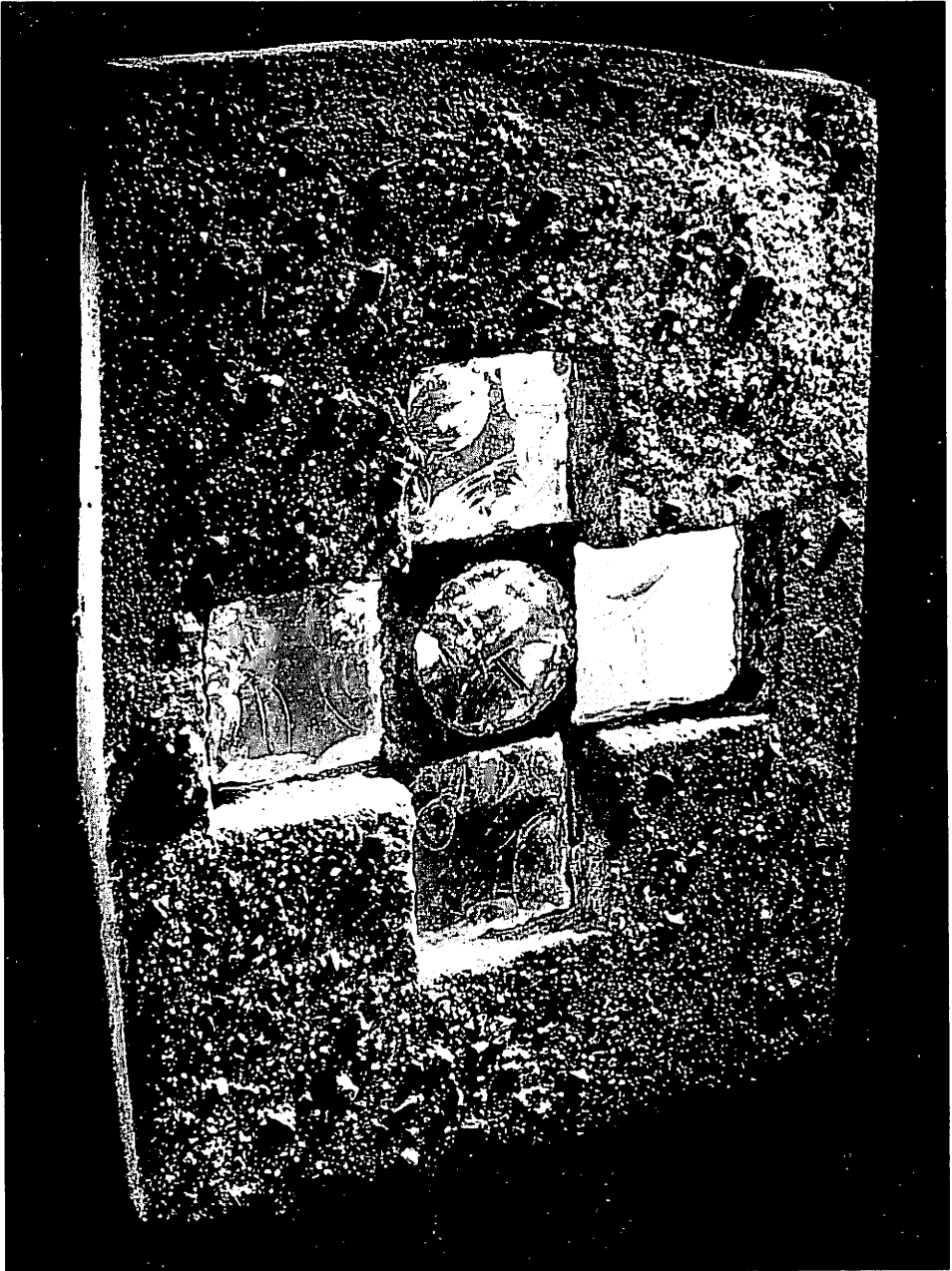
Il y a au moins cinquante-cinq ans j'ai acheté à Théo Kerg, pour un prix très modique, un petit paysage d'hiver fort charmant qui montre des enfants assis ou gisant sur leurs traîneaux et descendant à toute allure la rue principale du village. J'ai

beaucoup aimé cette petite toile aux touches floconneuses et impressionnistes, réalisée certainement par un jeune paysagiste talentueux. - Au début des années soixante, lors d'un séjour à Luxembourg et d'une courte visite chez moi à Bettembourg, l'artiste me pria instamment de lui restituer ledit tableautin. Et d'ajouter à voix basse: «j'ai un peu honte de cette peinture-là aujourd'hui». Aussi l'a-t-il décroché du mur et emporté dans sa voiture, mais non sans m'avoir offert en échange une petite huile non-figurative peinte sur bois, bellement rythmée et structurée, réalisée dans une matière picturale en saillie, signée et datée: Kerg 1959.

Les oeuvres figuratives de Théo Kerg se rencontrent dans maintes collections étrangères et luxembourgeoises. Les recherches que j'ai entreprises à leur sujet sont loin d'être terminées. - Dans la belle et mémorable exposition «La Femme dans la peinture luxembourgeoise de 1945 à nos jours», montrée par le Service culturel de la Ville de Luxembourg en octobre/novembre 1982 à la galerie d'art municipale (Villa Vauban), Kerg a été représenté avec deux travaux. L'un, une très belle huile sur toile, intitulée «Marguerite» fait partie de la collection privée de l'artiste. Elle appartient à un ensemble de toiles mi-abstraites réalisées à une époque que je voudrais qualifier d'«Epoque bleue». Il en sera question au chapitre 4 de cette étude. L'autre peinture exposée en 1982 à la Villa Vauban a pour titre: «La Femme au chapeau bleu». Il s'agit d'une gouache sur papier qui remonte à l'année 1949 et qui fait partie de la collection du Musée Réattu d'Arles. Essentiellement figurative elle plaît non seulement par ses larges rythmes courbes et mouvementés, mais encore par sa franche allure à la fois expressionniste et cubiste, aux coloris et touches légèrement fauvistes. Je me demande s'il n'est pas licite de mettre cette réalisation en rapport avec d'autres travaux, eux peints au début des années trente, à une époque qui coïncide avec celle où notre artiste a commencé ses études à Paris et où la peinture fauviste et cubiste était toujours en vogue?

La collection de la Ville de Luxembourg conserve toujours deux lithographies figuratives de Théo Kerg. «Ancien Viaduc de Clausen» de 1942 et «Pfaffenthal, les Trois Glands» de 1944, ne sont pas sans confirmer ma thèse que l'artiste a également réalisé des oeuvres figuratives pendant la deuxième guerre mondiale et que, autant que force autres artistes luxembourgeois, il a peint en son temps lui aussi des vues de la Ville de Luxembourg et de ses faubourgs.

Le Musée d'Histoire et d'Art à Luxembourg ne possède pas moins de quatre oeuvres de Théo Kerg dont trois sont d'expression figurative. Trois de ces travaux se trouvent inscrits dans le beau catalogue «Peintures et dessins luxembourgeois», réalisé en 1979 par M. Jean-Luc Koltz, conservateur de la section Arts plastiques au Musée de l'Etat. L'huile sur bois «Rue» est apparemment entrée au Musée avant 1941 déjà. La gouache «Maisons de faubourg» porte la date de 1935. Elle a donc été réalisée deux ans après que l'artiste eut montré ses premières toiles abstraites à la galerie Wierschem. Composition et coloris de cette gouache ne sont pas sans dénoter quelques affinités avec certaines peintures de Joseph Kutter. Il en est de même pour une peinture non datée portant à son tour le titre «Rue». Pour ce qui est de l'huile sur toile «Le sang des crépuscules», nous avons affaire à une oeuvre abstraite, entrée dans la collection du Musée avant 1959.



Dans trois lettres fort révélatrices Théo Kerg m'a communiqué également quelques détails sur l'ampleur de son art figuratif: «J'ai dû peindre d'après nature des tableaux vendables pour vivre et pour faire vivre mes protégés, cachés en France et en Hollande...» (lettre du 3 mai 1983). - «Après avoir été obligé de gagner ma vie et celle de mes protégés avec ma peinture figurative pendant les années 1936-1946, tout en continuant l'étude de mes peintures abstraites, j'ai fait après la guerre une peinture semi-figurative de transition qui m'a permis de vivre et de consolider ma position si difficile et si solitaire à Paris». (lettre du 3 juin 1983). - «Dès 1933 j'ai refait de la peinture figurative vendable... A Paris la vie était très dure pour moi. J'ai survécu grâce à quelques commandes. Ainsi, en 1946 Paul Eluard...m'a confié un manuscrit à illustrer de gravures sur bois de fil. J'ai illustré ce manuscrit de vingt bois expressionnistes... D'illustrations abstraites, il n'était pas question... Après avoir été informé quelque peu par Paul Klee, j'ai constaté que la figuration était très limitée voire sans issue...» (lettre du 24 mai 1983).

De l'abstraction classique aux structures murales

Les lettres de Théo Kerg que je viens de citer sont intéressantes au même degré en ce qui concerne sa peinture abstraite. L'influence que Paul Klee a exercée à ce propos sur son élève ne peut pas être passée sous silence. C'est lui qui l'a convaincu que la figuration est très limitée, voire même sans issue. La figuration s'occupe surtout de formes déjà existantes; elle les reproduit ou bien les déforme, alors que l'abstraction invente et réinvente sans cesse aussi bien les couleurs et les formes que la composition. Nous avons déjà parlé à la fin du premier chapitre des échecs que les premières toiles abstraites de Kerg ont eus en 1933 dans la galerie Wierschem, puis en 1934 au Cercle artistique de Luxembourg. Mais il a été question également des succès réservés aux mêmes peintures en 1934 ou 1935 à l'Ecole industrielle et commerciale à Esch-sur-Alzette, et en 1935 à l'Exposition Internationale de Bruxelles. Les premières peintures abstraites que notre artiste ait regardées, se trouvaient en 1932 dans l'atelier de Paul Klee. Kerg nous dit qu'elles étaient très différentes de celles qu'il avait vues à Paris. Depuis 1933 il n'a jamais cessé ses recherches non-figuratives; il les a continuées même parallèlement à sa peinture figurative, ceci par exemple de 1934 à 1944. Comme il a habité Paris après la guerre, il ignorait tout sur les premières tentatives abstraites de certains Luxembourgeois. - Pour ce qui est des premières préoccupations plastiques abstraites pendant les années 1933 à 1935, notre peintre nous a dit que de prime abord il a essayé de mettre en évidence les formes latentes et impulsives, selon des rythmes sensuels et sensitifs. Par ailleurs, dès 1935, il a introduit dans ses oeuvres abstraites également des rythmes cassés, saccadés et combatifs, sans toutefois tarder, entre 1934 et 1944, à inventer des formes rondes ou arrondies, des formes rectangulaires, opposées, juxtaposées, superposées, etc. Ce fut en 1937 déjà, dans l'exposition «Art Mural», organisée à Paris, que Théo Kerg a montré ses premières compositions murales. Les structures y développées le conduiront tout droit vers son tactilisme.

De l'époque bleue au tactilisme

Il convient d'intercaler entre les travaux abstraits et l'oeuvre tactiliste proprement dit de Théo Kerg un chapitre, consacré à ce que nous voudrions qualifier «l'époque

bleue» de cet artiste. Il s'agit en somme d'un ensemble de toiles, disons mi-abstraites, d'une très haute valeur artistique, réalisées notamment au cours de la première moitié des années cinquante. Dans la riche palette des couleurs les harmonies et accords bleus occupent une importance de premier ordre. L'artiste même nous dit à leur sujet: « . . . Après avoir été obligé de gagner ma vie . . . , j'ai fait après la guerre une peinture mi-figurative de transition qui m'a permis de . . . consolider ma position difficile à Paris.»

En 1956, lors des expositions itinérantes de l'oeuvre de Kerg à travers les musées allemands, il a été publié en Suisse un petit livre sur ses dernières réalisations. Dans cette publication se trouvent reproduites en couleurs neuf des toiles que j'entends attribuer à son «époque bleue». - Dans toutes ces oeuvres qui se caractérisent entre autres par leur essence poétique et musicale, le peintre, tout en restant ça et là assez près de la nature objective, métamorphose celle-ci selon son tempérament d'artiste contemporain. Dans «Nativité», la grande étoile brillante et ruisselante d'une lumière argentée, nous enveloppe dans le mystère d'une nuit toute bleue et violette. - Dans «Marguerite» la mosaïque des seuls coloris évoque en nous les parfums d'un pré printanier, émaillé de toutes sortes de fleurs. L'art de Kerg, en tant que bien charpenté, est avant tout un art des plans et des rythmes. Si d'une part les oeuvres de cette époque bleue charment par leur contenu poétique, elles ne nous émerveillent pas moins par leurs valeurs musicales. Aussi, dans «Langoustiers à quai», où les jaunes des embarcations tranchent sur les eaux bleutées du port, de même que dans «St-Tropez» dont la riche gamme des harmonies bleuâtres nous font sentir les chaleurs d'une plage lointaine, le peintre a-t-il a procédé un peu à l'instar d'un compositeur de fugue. La couleur seule crée dans cet extraordinaire ensemble de peintures le timbre, l'orchestration, les accords, les modes majeur et mineur. C'est dans ce genre de créations que Théo Kerg excelle et qu'il a atteint à une perfection qui le classe parmi les maîtres incontestés de la peinture poétique et symphonique. Je m'en voudrais d'avoir clôturé ce chapitre sans avoir dit quelques mots sur une exposition qui marque en quelque sorte sa «Rentrée Joyeuse» au Grand-Duché. Il s'agit en effet d'une fort remarquable exposition de peintures montrées en février 1958 à la galerie d'art Beffa. Les oeuvres exposées, réalisées entre 1954 et 1957, se situaient donc à la fin de la soi-disant époque bleue autant qu'au début de la manière tactiliste proprement dite de l'artiste. Le succès retentissant réservé à cette manifestation artistique n'était-ce pas un acte d'acceptation de la peinture moderne de Théo Kerg et partant le premier essai de réhabilitation morale à l'égard de ce grand artiste luxembourgeois?

Le tactilisme dans l'art de Théo Kerg

Après son époque bleue l'art de Théo Kerg s'oriente à nouveau dans une tout autre direction. L'artiste reprend en effet et intensifie les recherches qui avaient abouti en 1937 déjà à ses premières structures murales.

Rappelons-nous que, basée sur l'influence des recherches de Paul Klee, la peinture de son élève n'a d'abord été qu'un jeu de formes dynamiques, transparentes, inspirées du microcosme. Ces toiles-là Kerg les avait exposées en 1934 - 1937 durant son adhésion au groupe «Abstraction-Création», avant de développer et de montrer

en 1937 les structures sus-mentionnées. En 1947 ce chercheur inlassable a présenté, lors de sa première exposition individuelle à Paris, des oeuvres à la fois transparentes et fortement architecturées où, répétons-le, l'élément du signe commença à poindre. Bientôt ces signes prennent nettement la forme du signe écrit ou imprimé, en tant qu'expression plastique d'un message.

Entre 1955 et 1957 enfin, Théo Kerg a élaboré son tactilisme, lequel vise «l'animation de la matière». Tendance artistique inconnue jusqu'à ce jour dans l'art plastique. Le tactilisme inventé par Kerg est fondé sur le sens tactile. L'artiste a utilisé à cet effet des matériaux variés, voire antipicturaux tels que le bois, le carton, le sable, le caillou, la résine, le polyester, etc., lesquels, sous l'effet de la lumière dirigée, soulignent le caractère puissant, changeant, insolite, mural et spatial de l'oeuvre. Ainsi le tableau a-t-il fini par éclater et est-il devenu un mécanisme en relief, un monde en perpétuelle évolution, dissolution et refonte. Les vitraux et les soi-disant «murs de lumière» que Kerg a réalisés notamment au cours de la dernière décennie, dans l'intérêt de l'architecture tant civile que religieuse, à l'étranger et au Luxembourg, ont donné une nouvelle dimension à la puissance, à l'éclat et à la monumentalité de son oeuvre.

Dans ce qui suit je me suis proposé de faire une analyse succincte de quelques oeuvres-maîtresses de Théo Kerg, lesquelles n'ont pas tardé à accroître encore sa renommée internationale où que ce soit. Aussi s'agit-il de réalisations dans lesquelles l'artiste a atteint à la synthèse peinture-sculpture-architecture, en d'autres termes au «Gesamtkunstwerk» tel qu'un Richard Wagner l'a réalisé dans ses oeuvres de musique.

Le chemin de croix de Neckarhausen (1958): Théo Kerg a été chargé de l'aménagement artistique de la nouvelle église Saint-André à Neckarhausen près de Mannheim. Il n'est non seulement l'auteur du tabernacle, des fonts baptismaux et des grandes et hautes bandes de fenêtres s'élançant de part et d'autre de l'autel. Il est avant tout le créateur inspiré d'un insolite, j'allai dire révolutionnaire, chemin de croix, une *via dolorosa crucis* dont les différentes stations sont conçues dans une manière non-figurative nouvelle et symbolique qui n'est pas sans rejoindre la doctrine des mystiques du Moyen Age. Syntaxe abstraite par ailleurs qui se résume à quelques signes essentiellement géométriques d'une signification profonde. Le centre de tout est le Christ, représenté par un cercle d'un rouge flamboyant, se détachant sur un fond noir. Berthold Roland dit que parmi les 32 églises du monde, sélectionnées par la revue «Kirchenbau heute», l'église de Neckarhausen figure ensemble avec celle de Ronchamp. Toutes les deux se distinguent «par la pureté et la véricité des signes». L'architecte-ingénieur K. H. Fischer de Kaiserslautern a été tellement émerveillé par le symbolisme convaincant des verrières et du calvaire de Neckarhausen, qu'il pria notre artiste de réaliser des vitraux pour son *église Ste-Croix à Ludwigshafen (1961)*. Dans ces fenêtres hautes où des rouges intenses se trouvent noyés dans une masse de béton magnifiquement structuré, l'auteur a réussi à nouveau à confirmer la force, la vitalité et la beauté de son tactilisme. Les créations à Neckarhausen et à Ludwigshafen ont rapporté d'importantes commandes à notre compatriote.



En 1966, Kerg a complètement restauré la *chapelle de la peste de Dormitz au Tyrol*, remontant à 1635. Il a su conférer à ce petit sanctuaire un puissant et convaincant caractère du sacré, en le dotant de fenêtres, composées d'alvéoles en béton de marbre blanc et de verre baccarat bleu.

Au sujet de la conception et de la réalisation de la *Maison mortuaire de Mannheim* (1964 - 1965) Théo Kerg nous dit: «Ronchamp n'est depuis longtemps plus un cas isolé, ni la nouvelle église sur l'autostrade près de Florence, ni l'église *Mariae Martyrum* à Berlin. J'ai été prié par les architectes de cet édifice-ci à y participer. Ma proposition; régler l'incidence de la lumière solaire en été et la perte de chaleur en hiver, résoudre enfin le problème de l'acoustique.» En somme Kerg a voulu créer un espace accessible aux adeptes de tous les cultes, un environnement qui réponde à l'état psychique de ceux qui viennent ici en portant le deuil. Ce Mortuaire est construit à l'aide d'éléments préfabriqués en béton de gravier de marbre blanc et de dalles de verre colorées. Une partie du mur a été exposée à Paris, au Musée du Louvre, pavillon de Marsan, où les visiteurs l'ont baptisé «Mur de Lumière». En dernière analyse nous avons affaire ici à une spectaculaire et monumentale «Sculpture – Architecture» dont les éléments «mouvement/matière, le spatialisme mouvement/lumière et le spatialisme mouvement/couleur, créent un espace/couleur qui change avec la position et la distance du spectateur. Il en résulte à l'intérieur de cette sculpture habitable une atmosphère de lumière colorée, un climat serein, presque euphorique, une restructuration du dialogue vie/mort» (Théo Kerg).

Dans son exposition au *Musée d'Innsbruck en mai-juin 1967*, Théo Kerg a montré pour la première fois des constructions encadrées de morceaux de bois partiellement carbonisés. Ceux-ci ne remplacent non seulement les cadres usuels et classiques, mais font plutôt continuer le thème développé, dépeint ou sculpté en relief, au-delà de la surface picturale. Ici encore on pressent l'effort fait par l'artiste pour «spiritualiser la matière». Parmi les peintures-sculptures les plus significatives de ce genre, il échet de mentionner: «Die Tür ins Jenseits» (1962), «Der Zerfetzte» (1959), «Friedensgebet des Negers Leopold Sidar Senghor» (1966), «Ehrung für Ezra Pound» (1962) et «Schwarze Sonne über Hiroshima» (1967).

Les succès éclatants que toutes ces oeuvres et bien d'autres encore ont remportés un peu partout à l'étranger, ont fini par convaincre à leur tour les autorités ecclésiastiques de notre pays des très hautes qualités créatrices de Théo Kerg.

L'aménagement artistique de l'église du Saint-Esprit à *Fetschenhof-Cents* (entre 1975 et 1979) selon les projets établis par Théo Kerg est une réussite incontestable. Dans le chœur de ce sanctuaire l'attention du fidèle est retenue de prime abord par quatre créations de très haute qualité artistique, réalisées essentiellement en béton, parsemé d'éclats de marbre: le bloc de l'autel, les fonts baptismaux, le tabernacle et l'ambon. Pour ce qui est du socle aménagé au-dessous du tabernacle et de la partie supérieure de l'ambon, l'artiste y a repris une forme très caractéristique de son tactilisme: l'intégration dans la substance murale de lettres et de mots qui deviennent l'expression plastique de messages divins. Or, les pièces-maîtresses de cette église sont toutefois les magnifiques vitraux du chœur. Murs de lumière qui font de son intérieur un espace sacré noyé dans les teintes et couleurs d'un feu d'artifice

changeant selon l'angle d'incidence de la lumière solaire. Musique polyphonique et spirituelle suscitée par l'animation du béton armé et du verre.

La maison des morts à *Gonderange*, réalisée comme l'église au Fetschenhof/Cents entre 1975 et 1979, est l'oeuvre exemplaire, issue de l'étroite communion entre un jeune architecte et un peintre polyvalent: Carlo et Théo Kerg. L'architecte a su faire de cet édifice un digne lieu de recueillement et de réflexion. Le peintre-sculpteur est le créateur d'un mur de lumière autre que celui qui, dans le chœur de l'église du Cents, entonne un Alléluia grandiose. Ici, à l'orée du cimetière, derrière la grille des poutrelles d'un graphisme sombre et sévère, l'intégration dans la matière de lettres, syllabes et mots lourds de signification, revêt toute l'importance revenant au chant du requiem pour les morts. A l'heure qu'il est, Théo Kerg travaille à la réalisation d'un tabernacle, destiné à embellir le chœur de l'église paroissiale de Gasperich.

A titre d'épilogue

Tout en jugeant à leur juste valeur la vaste culture générale de notre compatriote Théo Kerg, sa large avance sur la peinture moderne au Luxembourg, la qualité artistique de ses oeuvres figuratives, abstraites et tactilistes, sa renommée internationale, ses actes d'humanité, reconnus et certifiés par la résistance parisienne, puis les articles louangeux de la critique d'art de chez nous, parus sur les expositions de Kerg notamment dès la première rentrée de l'artiste au Luxembourg en 1958, enfin les succès plus récents à Fetschenhof-Cents et à Gonderange, l'on est à se demander: comment se fait-il qu'après quarante ans il se trouve toujours des gens qui minimisent et déprécient son oeuvre?

Bettembourg, le 23 juillet 1984
Jos Walentiny

Sources:

- 1) *Théo Kerg: publié par les Editions du Griffon, Neuchâtel, 1956*
- 2) *Catalogue de l'exposition à la galerie Beffa, 1958*
- 3) *Der Kreuzweg von St. Andreas in Neckarhausen, Impuls-Verlag 1958*
- 4) *Catalogue d'une rétrospective à Kassel et Coblenze, 1965*
- 5) *Catalogue d'une exposition au musée d'Innsbruck, 1967*
- 6) *Guide artistique de l'église du Saint-Esprit à Fetschenhof/Cents 1980*
- 7) *Correspondance avec Théo Kerg de 1957 à 1984*
- 8) *Comptes rendus sur les expositions de Théo Kerg au Luxembourg, (1950 à 1984).*

Frëndschaft

Nach tompt an dir
eng Glous;
si souert wuel,
mä bréngt keng Wäärm.

E waarmen Du,
en Hauch
aus léiwem Monn
dreift d'Feier héich.

Virum Karschnatz

Gëlle liichten hänkeg Éien,
iwerräif steet d'Fruucht am Land.
Schwéier Kären d'Hällem béien
an der Saang vum Summerwand.

D'Fruucht as räif, si wénkt vu fären,
muer fällt si bäim grouse Schnëtt.
D'Späichre gi geléft fir d'Kären,
d'Schnëdder schläifen an der Schmétt.

Spéit am Hierscht

Fücht a kal den eidle Flouer,
décken Niwwel hängt um Bësch,
't fiselt staark, eng äiseg Schauer
jot duerch Hecke, Strauch a Wësch.

Suppeg weecht eng Denn am Niwwel,
d'Biche quëllen an der Britt,
d'Eechen trotzen déif am Hiwwel,
plakeg Biiirke wénke midd.

Rësegt Holz brécht of bäim Wieder,
trëllt op fault, vergiessen Hä,
ronderëm verschlasse Blieder,
brong a glëtscheg vum Bromä.

D'Keelt schlauft déif a Schong an Huesen,
spatz gin d'Fangren, naass sin d'Féiss,
rout a blo si Mond an Nuesen,
d'Loft as schaarf an d'Luucht drät béis.

Granteg paakt den Hierscht säi Bëndel,
hien as al, hie wëllt nët méi.
't as Advent. Nach an der Wëndel
strät de Wanter éischte Schnéi.

E verloosse Graf

E Graf läit wünsch am Sand
um Kirfech vun Neklos,
verwäsche, rësseg Stäng,
e Graf, vergiess, verlooss.

De Wand jot wielecht Laf
an deckt et heemlech zou,
verwöldert, däregt Kraut
behitt dem Graf seng Rou.

„Sacerdos“ steet um Steen,
den Numm gët nët genannt.
E Geeschtleche rout hei,
vergiess an unbekannt.

Kannerfroen

So mir, Herrgott,
wou wunns Du?
Meng Mama seet,
Du wäers am Himmel,
den Himmel, as dat wäit?

So mir, Herrgott,
wou wunns Du?
Ech wëll Déch gär
vun no gesin,
däerf ech bäi Déch kommen?

Quelques communications de l'ALUC

IL Y A 60 ANS...

Sommeil ou action?

Un appel aux membres actifs

Dès son entrée en fonctions, le nouveau comité s'est rendu compte des conditions fâcheuses dans lesquelles il est appelé à exercer son mandat. Ce ne sont pas, comme on pourrait le croire, tant les soucis financiers qui nous préoccupent cette fois-ci. Ce qui est bien plus grave, c'est que la vitalité de notre association est mise en question par suite du peu d'intérêt qu'un trop grand nombre d'entre nous, hélas, lui témoignent.

Pourtant, il n'en était pas toujours ainsi.

Nos aînés aiment à nous parler d'un temps où la vie battait son plein dans les rangs de l'association; où une foule nombreuse et enthousiaste se pressait aux assemblées générales.

Pourquoi n'en est-il plus de même aujourd'hui?

Pourquoi tant de nos membres se tiennent-ils à l'écart, faisant grise mine à tout ce qui leur vient de l'association, ne voulant plus que figurer sur les listes?

Et pourtant l'association n'a changé ni de visage, ni de caractère. Uniquement au service de son triple idéal, uniquement dévouée à ses membres, elle est également éloignée de tout groupement financier et de tout mouvement politique.

Le comité, conscient de sa responsabilité, est bien décidé à assainir dans la mesure de ses forces une atmosphère lourde de préjugés et de malentendus, ennemis de la confiance réciproque et de la bonne camaraderie. Un appel pressant et loyal est adressé à tous nos membres, en vue de la collaboration à l'oeuvre commune.

Que ceux qui trouvent plaisir à manier la plume collaborent à notre revue que nous voulons voir jeune, franche et courageuse.

Que d'autres, cultivant la musique, le chant ou l'art de dire, concourent pour rendre attrayantes nos soirées récréatives.

Que tous enfin prennent une part active aux assemblées générales où ils trouveront l'occasion de projeter leurs lumières sur les questions à l'ordre du jour. Qu'on fasse surtout aux diverses manifestations de l'association l'apport de sa présence, de son ardeur et de son enthousiasme juvénile.

Sommeil ou action, scepticisme indolent ou foi féconde: il ne saurait y avoir d'hésitation!

Comprenons notre devoir et agissons en conséquence!

(Academia, Octobre 1924)

Priedegt an der Krëscht dagsveillé 1983

iwer LK 2,1-14 (abbé Guy Weirich)

Léif jonk an eeler Leit gudde Wëllens!

Esou wéi d'Krëschtentum an eise Regiounen zum Deel verharmlost an den Zammermann aus Nazaret u biirgerlech Normen ugepasst gouw –

esou as och Krëschttag längscht immuniséiert an op biirgerlech Bedürfnësser reduzéiert gin.

- Aus den *Adventssondeger* si *verkaafsoffe* Sonndeger gin,
- aus dem Krëschtmount gët de Mount vun der religéis verbrämter Reklam a vun de Geschenker, wa méiglech mat engem Spuerbuch vun der Banque Générale;
- Sentimental Musek, Gréings, Flimmer a Kilowatt trimmen d'Gefiller,
- d'Nofuere vun den Hirten bewonneren d'Krëscht këndchen aus Marzipan –
an

an eise Kiirchen dränge sech op Hellger Owend déi Gleeweg a manner Gleeweg a lauschteren ehrfurchtsvoll op déi vertraute Kläng aus der Kandheet a loosse sech usteche vun der Feierlechkeet.

Krëschttag gët gefeiert, de Kalenner verlaangt et!

Op Krëschttag awer an eise Liewe Wirklechkeet gët – dat as eng aner Fro!

Skepsis as ubruecht; ech fäerten: De Bourgeois an iis selwer behält d'Iwerhand, och dëst Jaar! Eis biirgerlech Liewensweis a Gewunnege si staark! A mir hun dëser Gewunnege vill: Konformismus, Geschäft, Notzen, Erfollegszwang, Karrierismus. A si mussen nët onbedéngt harmlos bleiwen.

„Die Macht der Gewohnheit“ huet den ëmstriddenen éisterreichesche Schrëftsteller Thomas Bernhard een Theaterstéck genannt!

An dësem Stéck zwéngt een Zirkusdirekter, de Caribaldi, séng Artisten derzou, mat him d'Forellequintett vum Schubert ze prouwen. All Dag mussen de Jongleur, de Clown, den Dompteur an d'Seeldänzerin sech a sénger Roulotte afannen an d'Quintett prouwen.

Deen Dag, wou d'Stéck spillt, as den Dompteur total besoff a schléit egal wéi op d'Taste vum Piano. Zou enger vernünftiger Prouf kënnt et nët; och dem Clown séng Kap fällt ëmmer erof, well si an der Manege eben ëmmer eroffale muss – elo awer dreiw si de Caribaldi op de Bam. D'Prouf geet dernieft. Nëmmen et as nët fir d'éischt!

Zënter 22 Jaar scho versücht de Caribaldi d'Quintett anzestudéieren. An dësen 22 Jaar as et keng eenzeg Kéier gelongen, d'Forellequintett feelerfräi a scho guer nët als ee Konschtwierk zou Enn ze féieren.

Ëmmer erëm as een drënner, deen alles zerstéiert duurch eng Onopmierksamkeit oder eng Gemengheet. Zënter 22 Jaar maachen dës 5 Leit sech d'Liewen zur Qual. Een Enn as nët ofzegesin. Den nächsten Dag wäerd de Caribaldi si erëm zur Prouf zwängen!

As dëst Stéck nët ee Gleichnes fir eis Welt, déi privat an déi öffentlech? Kënne mir et nët deelweis op eis eege verfuere Situatiounen iwerdroen? As et nët eng Charakteriséierung vun deem, wat mir als Krëschten d'Situatioun vun der Ierw-schold nennen, aus där eis biirgerlech Weër iis nët erausféieren, héchstens nach méi déif eran?

Behält nët och d'Gewunneg vum „ale Mënsch“ an iis selwer ëmmer erëm d'Iwerhand?

Op Krëschttag selwer geléngt et iis vläicht, dësen „ale Mënsch“ ze bändegen – fir een, zwee Deeg – awer dann! Waat soll iis dann hënneren oder zréckhalen, eis al Gewunnegte weiderzeféieren?

D'Kand an der Krëppchen, wat esou friddlech schléift? Wuel kaum! D'Geschäfter gi weider, déi al Konkurrente si bliwwen, d'Géigner och! Mir rüste weider – privat an öffentlech! Zéien iis zréck wéi virdrun, kapselen iis of a kreesen ëm iis selwer.

A well dat dann alt erëm ee biirgerleche Krëschttag war, wéi all aner, a sech dach vläicht näischt geännert huet,

befällt mech bei esou engem Krëschttag eng gewëss Trauer!

Eisem biirgerleche Krëschttag awer kënnt ee messianesche Krëschttag géint-iwerstoen. De Krëschttag vum léiwe Puppelchen an der Krëppche kënnt ofgeléist gi vum Gebuertsdag vum erwuessene *Messias*.

Et wir fir iis Krëschten un der Zäit, dëst onverbindlecht Feieren duurch ee Fest am Geescht vun der Bibel ze ersetzen.

Krëschttag hätt sech dann nët un 1. Plaz am Kult ofzespillen, mä am Liewen duerno. Nët Subliméierung vun handfesten oder geldfeste Privatinteressen, nët Upassung soll ugestriewt gin, mä heilsam Veronsécherung a Provokatioun.

Dat waren d'biblesch Erzielungen iwregens vun Ufank un.

Kéng a selbstbewosst hun d'Krëschten um Ufank hire Credo vum Rejter, vum Friden a vum Evangelium der politescher Theologie vu Roum géintiwergeallt. Nët ëmsoos stellt de Lukas d'Bezéiung tëschen Christus an dem réimesche Keser hir. Sarkastesch weist hien op déi negativ Säit vun der keserlecher Herrschaft hin, op de recensement als dat verhasstent Instrument, woumat de Völker, déi militäresch ënnerworf waren, nach méi dréckend Laaschten operluecht a woumat d'Käschte fir d'Stroossen, d'Waffen, d'Zaldoten, d'Beamten, d'Bauten an de keserlechen Haff agedriwe gin.

A wann am Jaar 9 v. Chr. d'Ara Pacis Augustae ageweit gouf, da weigere d'Krëschten sech elo, d'Friddensherrschaft vu Roum als wirklech Friddensherrschaft unzekerne.

Der Inschrift vu Priéné aus dem selwechte Jaar, an där de Keser Augustus als Retter duergestallt gët an an där et an däitscher Iwersetzung heescht:

„Allem Krieg wird er ein Ende setzen und alles herrlich ausgestalten. Der Geburtstag des Gottes (Augustus) war für die Welt der Anfang der Evangelien“,

dëser Botschaft stellen d'Krëschten hiirt Evangelium vis-à-vis: De wirkleche Retter as Jesus Christus. Erléisung erwaarde si sech nët vu weltlechen Herrscher oder Politiker, och nët vun engem politesche Programm.

De Fridden, deen an der Krëschnuecht proklaméiert gët, huet eng aner Grondlag wéi dee Schäifridden, déin op Waffen opgebaut as.

Erausgefuerdert awer gët nët nëmme d'Politik; erausgefuerdert as och déi offiziell Theologie an d'reliéis Autoritéit:

- Wien hätt dann deemools de Messias an esou enger Famill gesicht?
- Wien hätt sech erwaard, dass hien esou onscheinbar an esou ohnmächtig kimm?

Triumphalismus war deemools wéi haut Tromp bei munche reliéisen Autoritéiten.

Iwerraschend a provozéierend fir deemools a fir haut as och, dass sech do nët ee Gott vu gesetzlecher Rigorositéit gewisen huet, bei deem stur Prinzipien, Paragraphen oder klengkaréiert Bestëmmungen dat entscheidend waren. Dëse Gott war nët de Gott vun der Traditioun, wou alles bleiwe muss, wéi et as, mä ee Gott, dee mënschefrëndlech as: La grâce de Dieu, source de salut pour tous les hommes, s'est manifestée (Tit 2,11). Virun dësem Gott gët et weder Ënnerscheeder op Grond vun der Natioun nach vum Geschlecht oder Alter. Dee Gott, dee sech do gewisen huet, huet d'Mënschen nët a Kategorien agedeelt an d'Nofolleg nët ofhängeg gemaach vun enger Weih. Nët nei Geboter an nei Laaschte fir Jugendlich oder fir bestuete Leit ware säin Uleies. Nët gesetzlech Strenge aus Angscht a Mësstraue vis-à-vis vun de Mënschen, mä Radikalitéit aus der Fräiheet huet säi Messias spéider gepriedegt a virgeliewt.

An et läit schlisslech eng Erausfuerderung fir all Mënschen an der Krëschttagsgeschicht.

Et as emol d'Erausfuerderung zur Solidaritéit. D'Solidaritéit mat den Hirten war nët e Stréifeier, mä huet sech spéider ëmmer erëm vis-à-vis vun dene Schwaachen an der Gesellschaft ënner Beweis gestallt. Hei huet een um frieme Leed matgelidden an nët d'Almosen zum Ersatz fir d'Matleide gemaach.

An et as och d'Erausfuerderung, d'Transzendenz an eisem Liewen nët auszuschléissen.

Hei wier esouguer erëm Hoffnung fir de moderne Sisyphos, deem säi Liewen d'Verankerung verluer huet an deen d'Verzweiflung nëmme duurch sënnslos Aktivitéit behiewe kann!

Datt all dës Erausfuerderungen eescht geholl gin, datt d'Emkéier dach nach geléngt an der Léift nët den Infarkt droht,

dat as d'Hoffnung, déi mir mat Krëschttag verbannen diirfen.

Krëschttag deemno ee Fest téschend Trauer an Hoffnung, bei deem awer fir mech perséinlech d'Hoffnung iwerweit!

Et bleift ee Fest vun der Hoffnung, gewëss enger klenger Hoffnung, awer enger Hoffnung an enger bal hoffnungsloser Zäit.

Et as d'Fest, wat den Dram vun engem messianesche Liewe waachhält, an deem nët méi d'Banalitéit an d'äusser Fassaden den Toun ugin, mä d'Praxis vun der krëschtlecher Léift.

Dës Hoffnung awer kann nët den doudege biirgerleche Krëschttag schenken, mä nëmme e liewege messianeschen!

Heifir gëllt, wat déi grouss Dichterin Nelly Sachs an engem aneren Zesammenhang mol geschriwen huet:

„Verkaufen dürfen wir nicht unser *Ohr*,
O, nicht unser Ohr dürfen wir verkaufen . . .
Preßt, o preßt an der Zerstörung Tag
An die Erde das *lauschende* Ohr,
Und ihr werdet hören, durch den Schlaf hindurch
Werdet ihr hören
Wie im Tode
das *Leben* beginnt.“

Amen

Eisen neien Aumônier Guy Weirich stellt sech vir

Exklusivinterview am Trait d'Union 1984.
Froe vum André Grosbusch

T. U.: An der Generalversammlung vun der section des gradués huet den Här Bëschof déi nei Aumônier'en virgestallt: den Abbé Paul Weber (Generalaumônier vun der ALUC an Aumônier vun der Conférence St-Yves), den Abbé Jean-Jacques Grosber (St-Luc), den Abbé Marcel Stirn (St-Augustin) an den Abbé Guy Weirich (section des étudiants).

Guy, kanns du ons dech kurz virstellen: däin Alter, déng Herkunft, déng Carrière asw.?

G. W.: Ech sin 1949 gebuer, sin a méngem Hemechtsduerf Gouschtengen, also an engem Duerfmilieu opgewues. Vun 1962 bis 1969 wor ech zou Iechternach am Lycée. 1969 sin ech an de Grand Séminaire op Lëtzebuerg komm, an 1971 hun ech mein Theologiestudium zou Innsbruck weidergeféiert. 1974 wor ech du Magister der Theologie. Mat der Erlaabnes vum Här Bëschof hun ech mech entschloss, weider ze stodéiere, fir spéider Professor an engem Lycée kënnen ze gin.

Well déi Décisioun eréischt Mëtt Juli gefall as, sin ech zou Innsbruck hänkebliwen: am Hierscht 1974 hun ech do mein Germanistik- a Geschichtsstudium ugefaang. 1975 gouf ech zesumme mam Brideler Paschtouer François Felten an der Kathedral geweiht.

T. U.: Wouduurch bas du motivéiert gin, Geeschtlech ze gin?

G. W.: Ech hun dat erliewt als Berufung, eemol durch d'Beispill vu Geeschtlech (an der Famill, Hemechtspaschtouer a Rëliounsproffen), dann ower och an der Auseanersetzung mam Neien Testament, wat mech als Jugendleche staark impressionnéiert huet. Ech wor a sin der Meinung, dass d'Chrëschtentum och haut nach eng duurchaus valabel Alternativ zou anere Weltanschauungen duerstellt, dass et sech trotz Onzoulänglechete sënnvoll mam chrëschtliche Glawe lieve léisst an dass et derwäert as, sech duerfir anzesetzen. Ech wollt mech nët zefridde gin, einfach matzelafen, mä mech fir déi frou Noriicht engagéieren an zwar innerhalb vun der Kiirch, déi mir dës Chance vermëttelt huet a wou een ëmmer erëm Leit fënnt, dei dese Glawe mat engem deelen.

T. U.: Wéi as et no 1975 virugaang?

G. W.: 1979 kruut ech mäin Ofschloss als Magister der Philosophie. Zou Iechternach hun ech mäi Stage am Däitsche gemaach, an hun doniewent och Reliounsunterricht gin. Weider hun ech zou Iechternach an der Por ausgehollef a mech ëm d'Jugend vum Dekanat bekëmmert. Mir haten zum Beispill e Kreizwee an e

Summerfest organiséiert, oder hun um Pelé des Jeunes deelgeholl. Sonndes hun ech zou Beyren d'Mëss gehalen.

T. U.: Wouriwwer hues du déng Thèse am Stage geschriwwen?

G. W.: Iwwer den Thomas Bernhard: „Dramen als Provokation“.

T. U.: Has du an all der Zeit och Kontakt mat der ALUC?

G. W.: Jo, ech hu während der Seminärszeit (1970/71) e bëssche matgeschafft. Well mir nëmmen zou drei am Seminar woren, wor et flott, fir Kontakt mat anere Studenten ze hun. An der Zeit hun ech de Goerense Mätt kennegeleiert, den nët onschëlleg as, dass ech haut Aumônier vun der ALUC sin. Duerno hat ech ganz selte Kontakt: ech hun als Karteileich funktionnéiert, wat fir d'ALUC näischt Aussergewöhnliches as. Automatesch sin ech an d'Section des Gradués eriwwerkomm.

T. U.: Wéi woren déng Beziehungen zum Pater Klopp?

G. W.: Ech hun de Pater jhust an dene Jore kennen a schätze geléiert als een, dee wiirklech de ganze Boulot vun der ALUC gemaach huet, vum Botzen a Kache bis Impulser gin. Duerno hun ech hien nëmme sporadesch begéint. De Pater huet mech invitéiert fir op déer leschter Chrëschtveillé ze priedegen.

T. U.: Wéi as et nom Stage weidergang?

G. W.: No méngem Stage as am Kolléisch d'Plaz vum Aumônier opgaang, déi ech op Wonsch vun de kiirchleche Virgesetzten iwwerholl hun. Sou hun ech och d'Nominatioun als Professor am Athénée kritt. Dëst as elo mäin zweet Jor.

Ech hat bis elo ëmmer zwou Klassen am Däitschen, de Rescht an der Relioun. Niewent den eigentleche Stonne funktionnéiert e Grupp vu Schüler, wou eng Partie Aktivitéite lafen: Bibelkrees, Diskussiounen iwwer bestëmmten Themen. Dëst Trimester as dat: „Chrëscht a Politik“.

Dat éischt wor e Virdrag vum Historiker Emil Krier („Nationalsozialismus a Kiirch“), als zweet eng Diskussioun mam Michel Pauly vum Forum („Trennung vu Kiirch a Staat?“). Geplangt as eng Diskussioun mam Här Léon Zeches iwwer: „D'Lëtzebuurger Wort a Politik hei zou Lëtzebuerg“. Déi Diskussiounen sin an der Mëttesstonn. All Freides mueres as eng Fréischicht, déi d'Schüler selwer gestalten.

Fir d'Faaschtenzäit plange mir mat den ënneschte Klassen e Kräizwee iwwer d'Situatioun vu Kanner a Jugendlechen an der Welt: A 14 Statiounen gët dëse Kräizwee vun den Elëve duergestallt.

Fir déi iewescht Klassen organiséieren ech och regelméisseg Studiereesen, déi ganz vill Uklank fannen; d'lescht Jor an Éisterräich, Allerhelgen op Münster (Westfalen), an no Ouschtere fuere mir an Italien.

Niewent dëse méi aussergewöhnlechen Aktivitéiten heescht et ower och, d'Fonction vun der Koordinatioun ënner de Reliounsproffen ze sécheren an déi reliéis Feiere vun der Schoul ze preparéieren.

T. U.: Hues du nach Aktivitéiten niewent der Schoul?

G. W.: Sonndes fuere ech op Kanech fir d'Sonndesmëss ze halen. De Rescht sin Hobbien.

T. U.: Watfir Hobbien?

G. W.: Do bleiwt séier wéineg Zäit. Mä eemol an der Woch spillen ech Keelen, an eng Kéier Ping-Pong. Ech hun zwee Abonnementer am Theater. An de Vakanze schaffen ech e bësschen un enger Timbersammlung. An da muss ech Zäit behale, fir ze liesen: Fachzäitschrëften iwwer Theologie a Germanistik. Ech versichen, mech an der moderner Literatur um Lafenden ze halen; ech zéien dat de kllassesche Wierker vir, wat ower kee Wäerturteel soll sin.

T. U.: Wat sin déng Lieblingsschrëftsteller aus dem 20. Jorhonnert?

G. W.: Kafka, Trakl, Benn, Brecht, Bernhard, Frisch . . .

T. U.: A franséisch Auteuren?

G. W.: Staark impressionnéiert sin ech vum Camus, haaptsächlech «La Peste», wéinst dem Problem vum Leed, wat ech gär ausféierlech an de Klasse behandeln.

T. U.: Wat fir Theologen hun dech beaflosst?

G. W.: Haaptsächlech Theologen aus dem däitsche Sproochraum. Als jonken Theologiestudent hun ech ganz vill Karl Rahner gelies. Ouni Zweifel sin ech vu méngen Theologieprofessere vun Innsbruck geprägt gin: Walter Kern (Fundamentaltheologie), Nikolaus Kehl (Neues Testament). Erënneren muss ech ower och un de Professor Schupp, dee leider mat de kiirchlechen Autoritéiten a Konflikt geroden as, mä duurch deen ech ower zum leidenschaftleche Sichen no neie Weër an der Theologie an an der Kiirch ugeregt si gin. Impulser hun ech och kritt duurch de Professor Metz vu Münster mat sénger politescher Theologie a séngen Iwwerleeungen zur biirgerlecher, am Géigesaz zou enger messianescher Relioun.

T. U.: Kanns du präziséieren, wouran's du nei Weër fir Theologie a Kiirch gesäis?

G. W.: An der Theologie wir et sécherlech d'Aufgab, eng Sprooch ze fannen, déi déi wesentlech Iddië vum Chrëschtentum an der heiteger Zäit formuléiert. E Beispill: Jesus as Sohn Gottes. Dat as eng Glawensausso, déi vun de Chrëschten ëmmer erëm widderhuelst gët, wou sech ower vläicht nët genuch Rechenschaft ofgeluecht gët, wat dat wiirklech heescht. Et geet nët duer, Formelen ze widderhuelen, mä ze weisen, wat esou eng Formel mam Liewe vun haut ze doën huet.

Nei Weër an der Kiirch? Hei sin eng Partie Décisioune längst iwwerfälleg. Ech denke besonnesch un d'Stellung vun der Fra an der Kiirch, déi och nom neie Codex (November 1983) vun der Priesterweihe ausgeschloss as. Ech denken un d'Zölibat vun de Priester; ech denken un d'Eenheet vun de Chrëschten. Hei zou Lëtzebuerg hu mir d'Emanzipatioun vun de Laien an der Kiirch nach nët ganz erreecht.

T. U.: Wéi wor déng éischt Reaktioun, wéi's du gefrot goufs, Aumônier vun der Studenten-ALUC ze gin?

G. W.: Ze vill iwerrascht wor ech nët. Ech hu mir allerdéngs d'Fro gestallt, ob et mir zäitlech méiglech wir, dës Charge niewent méngen aneren Aufgaben nach unzehuelen. Dass ët grad bei de Studente wor, huet mech éischer motivéiert, fir jo ze soen, well ech jo nach nët esou laang vun der Uni fort sin, d'Problemer vun de

Studenten nach kennen, a well ech hei d'Chance gesin, méng Aarbecht op engem aneren Niveau weiderzeféieren.

T. U.: Munnech Leit hu vis-à-vis vun der ALUC eng Rei vu Viruurteler. Hun déi der déng Decisioun nët vläicht e bëssche méi schwéier gemaach?

G. W.: Dat kann ech nët soen. Ech sin do ganz optimistesesch. Wa Viruurteler berechtigt sin, kann ech vläicht derzou bäidroen, se ze iwverwannen. Ech hoffen hei mat Studenten zesummen ze sin, déi nach nët a festgefuereene Bunne lafen. T'schéngt mir ower wichtig, vu vireran eng Ouverture unzestriewen, mat aneren zesummenzeshaffen. Studenteproblemer sin nët un eng politesch Richtung gebonnen, Glawensfroë fuerderen ëmmer erëm zou neie Léisungen eraus. D'Image vun enger Organisatioun gët vun hire Mëmbere geprägt.

Et as mir wichtig, dass eng Studentenorganisatioun do as. Problemer gët et genuch – dat stellen ech iwver subjektiv Viruurteler. Et as mir och wichtig, mat kathoulesche Studenten ze schaffen.

T. U.: Wéi gesäis du konkret déng Missioun an der éischter Zäit hei an der ALUC?

G. W.: An der éischter Zäit geet et drëm, d'ALUC vun haut kennenzeléieren, Kontakt mat de Mëmbere ze kréien an de Komitee ze begleeden. Konkret gesäit dat esou aus:

all Samschdeg sin ech vu 17 Auer un am Lakull, fir esou och Studente kennenzeléieren, déi op den Uni'ë sin, déi also jhust da kënnen laaschtkommen.

D'Traditioun vun der Samschdesmëss (19.30 Auer) gët bäibehal, an ech denken och drun, fir Mëmbere vun eenzelnen Uni'ën op Informatiounsgespréicher ze invitéieren. Déi reng administrativ Aufgab kann ech aus zäitleche Grënn nët maachen, hoffen ower munnech Uregungen an Impulser liwweren ze kënnen a virun allem d'Mëmbere spirituellt ze begleeden.

T. U.: Hues du och wëlles op gesellschaftlech Plang matzekämpfen (wéi de Pater Klopp), oder distanzéiers du dech éischter vun deene Problemer?

G. W.: Distanzéieren nët! Vu méngem Verständnes vum Chrëschtentum hir gehéiert Glawen a Politik zesummen. Ouni Zweifel ower gehéiert dat zou den Haaptaufgabe vun de Studente selwer. Ech kann hinnen hir Verantwortung op deem Gebitt nët ofhuelen.

T. U.: Wat géifs du ons als Konklusiounen nach matgin?

G. W.: T'as ze fréi grouss Konklusiounen ze zéien. Et geet elo drëm, fir nei unzufänken, nei Mëmbere ze fannen, déi entscheidend Problemer vum Student a vum Intellektuellen, deen an de Beruff erakënnt, mat Zäit ze erkennen a Léisungen ze sichen. Ech hoffen op eng gudd Zesummenaarbecht op alle Pläng, gewerkschaftlecher a reliéiser Aart.

T. U.: Ech soen dir merci.

Les Comités de l'ALUC

Section des gradués:

président:

GOERENS Jean-Mathias

secrétaire:

GLESENER Hubert

trésorier:

SEYWERT Lucien

aumônier:

WEBER Paul

membres:

BAULER Jean-Marie
BERNARD Guy
BIEVER Roby
BOHNERT Robert
FEIDER Jean-Marie
GOEDERT Georges
HARLES Guy
HATZ Gilbert
JUNG Mill
KOHNEN Joseph
RUPPERT Charles
STRAINCHAMPS J.P.R.

St-Augustin:

président:

STRAINCHAMPS J.P.R.

secrétaire:

GLESENER Hubert

aumônier:

STIRN Marcel

membres:

BEMTGEN Aloyse
KAUFFMANN Roland
VAN WERSCH Hitta
ZANTER Jean-Paul

St-Yves:

président:

BIEVER Robert

vice-présidents:

SCHAEFFER Nico
WEBER Alex

secrétaire:

DIEDERICH Christiane

secrétaire adj.:

DELAPORTE Francis

trésorier:

PIERRET Georges

aumônier:

WEBER Paul

St-Luc:

président:

Dr. Ernest FABER

vice-président:

Dr. Georges KAYSER

secrétaire:

Dr. Paul THILL

trésorier:

Dr. Raymond RUPPERT

aumônier:

Jean-Jacques GROSBER

Comité de l'ALUC-Etudiants 1983

président:

André GROSBUSCH
histoire, Paris

vice-président:

Thierry SCHUMAN
psychologie, Trèves

secrétaire:

Jean-Marie MAJERUS
histoire, Nancy

trésorier:

Michel DAUPHIN
ingénieur, Paris

aumônier:

Jos. Klopp sj

membres:

Claude WISELER
français, Paris

Paul SCHAEFFER
pharmacie, Strasbourg

Laury MOSAR
droit, Paris

Michel WOLTER
économie, Paris

André BIRGET
ingénieur, Paris

Jean-François HEIN
droit, Paris

Annick THILL
allemand, Freiburg

Marcel SCHAEFFER
chimie, Strasbourg

Ràoul HEISCHBOURG
économie, Luxembourg

Isabel LIMA
français, Paris

Carlo KEMP
électro-technique, Kaiserslautern

Comité de l'ALUC-Etudiants 1984

président:

Michel DAUPHIN
ingénieur, Paris

vice-président:

Claude WISELER
français, Paris

secrétaires:

Jean-Marie MAJERUS
histoire, Nancy
Thierry SCHUMAN
psychologie, Trèves

trésorier:

Michel WOLTER
économie, Paris

Luc BARTZ
économie, Louvain

aumônier:

abbé Guy Weirich

Membres:

André GROSBUSCH
histoire, Paris

Jean-François HEIN
droit, Paris

Carlo KEMP
ingénieur, Kaiserslautern

Sonny LETSCH
économie, Luxembourg

Isabel LIMA
français, Paris

Célestin LOMMEL
droit, Nancy

Robert PHILIPPART
histoire, Louvain

Guy POUPART
ingénieur, Zurich

Paul SCHAEFFER
pharmacie, Strasbourg

Marcel SCHAEFFER
chimie, Strasbourg

JOS KLOPP sj

MARIEN- VEREHRUNG HEUTE

Farbphotos:
Prof. Norbert Thill

1982

SANKT-PAULUS-DRUCKEREI AG - LUXEMBURG

L'oeuvre peut être commandée à l'Imprimerie Saint-Paul. Le bénéfice de la vente revient aux oeuvres missionnaires de la Compagnie de Jésus.